BnF Gallica

Deux orphelines, par J.-M. Villefranche

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Villefranche, Jacques-Melchior (1829-1904). Deux orphelines, par J.-M. Villefranche. 1868.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

DEUX

ORPHELINES

PAR

J.-M. VILLEFRANCHE

PARIS
P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR
23, rue Cassette, et rue de Mézières, 11

1868

DEPOT LÉGAL
SEINE-INFÉRIEURE
N° 9
1867

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
IMPR.

112

DEUX ORPHELINES

73108

Tous droits réservés.

Rennes. — Imp. T. HAUVESPRE, rue Impériale, 4.

DEUX

ORPHELINES

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE

PAR

J.-M. VILLEFRANCHE

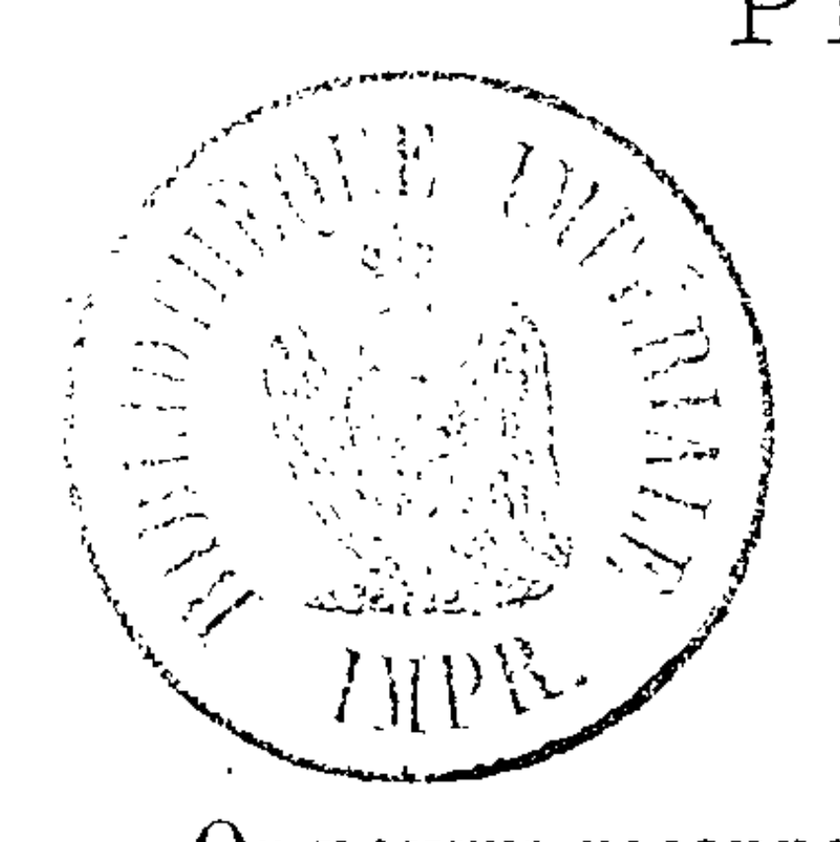
PARIS
P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR
23, rue Cassette, et rue de Mézières, 11

1868

73408

©

PRÉFACE



On pourra reconnaître ici quelques fragments d'une petite nouvelle anglaise « *The muffin Girl* » qui a paru sans nom d'auteur, à Londres, mais qui fait partie d'une collection publiée, croyons-nous, sous les auspices du regretté Père Faber et des Oratoriens d'Angleterre.

Certains procédés trop à la mode chez nos voisins d'outre-Manche me dispensaient pleinement, à ce qu'on m'a dit, de faire à mes lecteurs cette confidence d'une inspiration étrangère dont un bien petit nombre d'entre eux aurait eu l'occasion de s'apercevoir. N'a-t-on pas vu la littérature anglaise s'approprier, sans le moindre scrupule, nos romans ou nos pièces de

théâtre, après s'être donné tout simplement la peine de les traduire, d'en défigurer les noms propres et d'en changer les titres? Mais c'est là, il faut le reconnaître, une pratique peu faite pour rehausser l'honneur de la république des lettres, et dès lors qu'on la réprouve, on perd le droit de l'imiter, même de loin.

J'aime mieux remercier ingénûment l'auteur inconnu de « *The muffin Girl* », et lui demander pardon d'avoir osé refondre son œuvre en la transportant dans notre langue, et essayer de faire un tableau d'une esquisse qui, en elle-même, était un chef-d'œuvre.

Du reste, n'exagérons rien. Si mes emprunts à l'opuscule anglais sont assez importants pour faire à ma loyauté un devoir de les mentionner, il s'en faut qu'ils le soient assez pour ôter à mon travail son caractère propre et son originalité. Je pourrais citer des situations culminantes, des personnages principaux, pivots du présent drame, qui ne sont même pas indiqués dans le récit anglais. Tels sont, par exemple, le personnage d'Olivier Waspson-Cleave et tout ce qui s'y rattache directement ou indirectement; tels encore le protestantisme du land-lord de Cleave-Hall

et de sa famille, que le récit anglais suppose catholiques. En un mot, on compterait dans « *Deux orphelines* » jusqu'à cent ou cent vingt pages *de suite* dont pas une ligne ne se trouve dans « *The muffin Girl* ».

J'ai entremêlé dans le drame, tout en évitant de le surcharger et de l'alourdir, une série de courtes études des mœurs britanniques, en parallèle avec nos habitudes, nos goûts et notre caractère français. Le travail d'esprit de M. Réginald Cleave, relativement aux questions religieuses, et les raisonnements du Père Joseph sur le même sujet, me paraissent aussi répondre avec assez d'exactitude, si je ne me flatte, aux préoccupations providentielles de l'Angleterre contemporaine et à l'étonnante révolution morale annoncée par le génie prophétique de Joseph de Maistre, il y a cinquante ans, alors qu'elle semblait impossible; révolution que tant d'âmes pieuses sur le continent aident de leurs prières et que le monde entier, chrétiens et incrédules, surveille avec une attention pleine d'angoisses et d'espérances.

C'est par les excursions épisodiques de ce genre que je me suis efforcé d'instruire, sans rompre tou-

tefois l'unité ni l'intérêt du récit. Plaire et amuser sont un résultat désirable, mais digne de peu d'efforts, à mon avis, quand il est seul, et la théorie de « l'art pour l'art », aussi bien que l'axiôme latin : « *Scribitur ad narrandum, non ad probandum* », en dehors des ouvrages d'histoire, me semblent tout-à-fait au-dessous d'une plume sérieuse et chrétienne. Je l'ai dit ailleurs : Je me sens profondément incapable, non-seulement d'écrire pour laisser au lecteur des impressions malsaines, mais de n'en pas rechercher de profitables et de salutaires, et de me contenter d'une passagère et stérile émotion.

DEUX ORPHELINES

CHAPITRE PREMIER

La petite Clochette

Il y a quelques années, le long des larges rues sinueuses et des raides sentiers en lignes droites qui se croisent dans le village d'Overton-Brow, on entendait tous les soirs le tintement d'une petite clochette bien connue des habitants. Elle annonçait que la petite vendeuse de gâteaux faisait sa ronde quotidienne.

Overton-Brow est un spacieux faubourg, ou plutôt village de plaisance, adossé aux flancs d'une colline, au-dessus d'un vaste port appelé Marston, non loin de l'embouchure de la Tamise. Le rapprochement de

ces deux centres de population fait ressortir entre eux un contraste auquel le voyageur étranger à l'Angleterre a toujours de la peine à s'habituer. Autant les habitations du premier s'étalent coquettes et somptueuses, autant celles du second, à l'exception de quelques hauts bâtiments publics en bordure des quais, sont serrées, noires et étroites.

Le travail n'est point rare à Marston, et les ouvriers qui y accourent en foule sont presque toujours sûrs d'y trouver de l'ouvrage. Le commerce s'accroît tous les jours : les manufactures s'ajoutent aux manufactures, et malheureusement aussi les tavernes aux tavernes ; mais l'ouvrier, comme partout, est imprévoyant, et si la richesse publique ne cesse de s'accroître, c'est en s'accumulant dans un petit nombre de mains privilégiées, où s'entassent des fortunes prodigieuses. A côté de cette haute et puissante aristocratie de la houille et du coton, la foule croupit ou même s'enfonce plus avant dans la misère, bien loin de remonter vers l'aisance.

Le nombre des pauvres à Marston est depuis longtemps en disproportion complète avec celui des logements qui leur sont destinés. Chaque nouveau dock ajouté aux anciens, chaque magasin agrandi par son opulent propriétaire, chaque restauration de quais ou élargissement de débarcadères a été un empiètement sur le quartier des pauvres. Celui ci ne pouvait reculer à son tour sur les hauteurs d'Overton-Brow, dont aucun des gracieux jardins ou des élégants pavillons n'aurait consenti à disparaître ou à se rétrécir. Il ne le pouvait pas davantage sur les falaises qui couronnent le rivage.

Là, il est vrai, les terrains à bâtir ne manqueraient point ; mais ils se vendent par grands lots, à des prix élevés, et, parmi les spéculateurs qui les couvrent de villas pour les visiteurs d'été, aucun ne s'est avisé, jusqu'ici, d'y construire des habitations modestes à portée de la ville et surtout à portée des petites bourses.

C'est ainsi que les pêcheurs, matelots, portefaix, ouvriers des fabriques et artisans de tous genres, malgré des salaires suffisants, continuent à s'entasser les uns sur les autres, depuis la cave jusqu'aux mansardes, dans des réduits mesquins, souvent humides, presque toujours mal éclairés et toujours insuffisamment aérés. Comment est-il possible à des familles d'habiter proprement et décemment dans de pareils bouges? se demande-t-on en traversant les étroites ruelles ; aussi ne sont-ils habités, en général, ni proprement ni décemment. Il y règne une promiscuité forcée à laquelle la morale ne gagne rien.

Cependant, du sein de cette atmosphère fumeuse, on voyait monter chaque jour, aux derniers rayons du soleil couchant, la petite marchande, précédée du son argentin de sa clochette.

Elle portait devant elle, à la hauteur de ses bras, une corbeille ovale munie de deux anses, une de chaque côté. Un épais cordon noir était passé dans ces deux anses et suspendait la corbeille à son cou.

Qui était-elle et d'où venait-elle? La plupart des acheteurs ne s'inquiétaient guère que de la qualité de sa marchandise, et comme celle-ci était excellente, leur curiosité n'allait pas au-delà. Ceux qui avaient voulu

en savoir davantage n'avaient obtenu que des réponses pôlies, mais évasives.

Au nombre de ces derniers était la femme d'un capitaine de vaisseau qui n'habitait point d'ordinaire Overton-Brow. M. Barnold venait de prendre la mer pour une mission importante et lointaine, et Mme Barnold s'était installée dans un modeste, mais charmant cottage de la colline, afin d'y passer le moins tristement possible une de ces périodes de veuvage intermittent si fréquentes dans la vie des femmes de marins.

Mme Barnold, sur le continent, eût passé pour très-riche ; mais au milieu des opulents land-lords ou manufacturiers de son voisinage, sa fortune ressemblait plus à l'aisance qu'à la richesse. Femme sérieuse et d'habitudes très-chrétiennes, elle vivait fort retirée. Une gouvernante française, du nom de Juliette, qui l'avait aidée à élever ses deux fils et leur avait servi d'institutrice pour le français et pour les études élémentaires, formait toute sa famille depuis la rentrée des classes au collége et le départ du capitaine.

Cette gouvernante avait cessé d'être jeune. Elle prétendait n'avoir jamais pu s'habituer à l'Angleterre, bien qu'elle évitât soigneusement toute occasion de s'en éloigner. Elle détestait en théorie tous les Anglais du monde, deux exceptés, bien entendu ; — on devine que c'étaient les deux jeunes Barnold ; — mais, dans la pratique, elle n'avait que des soins affectueux pour tous.

Dès les premiers jours de son arrivée à Overton-Brow, Mme Barnold avait entendu la petite clochette et observé

qu'elle n'avait point l'impatience et la brusquerie des clochettes ordinaires des marchands des rues, mais un son égal, mesuré, plein de douceur. On eût dit une voix calme, mélancolique, à la fois tendre et résignée, et l'on était encore plus frappé de cette impression lorsqu'on apercevait la figure pâle, d'une blancheur maladive et en quelque sorte transparente, mais d'une inaltérable sérénité, qui se penchait au-dessus de la corbeille, et les doigts effilés, blancs comme la cire, qui vous en offraient le contenu. Mme Barnold se leva de sa broderie et se dit qu'elle voulait acheter des muffins (1).

Il est à supposer que la même idée était venue à Juliette, car celle-ci passa sans bruit devant la porte que sa maîtresse allait ouvrir, et Mme Barnold entendit la conversation suivante :

« Ici, petite !

— Voici, Madame.

— Avez-vous des muffins ?

— Oui, Madame, choisissez.

— Et ils sont bons ?

— Excellents, bien que nous soyons en plein été. Vous n'avez qu'à les goûter, Madame.

— Je m'en garderai bien. Je ne suis pas si friande, pour ma part, de vos fades pâtes anglaises. C'est vous qui les faites ?

— Non, madame, je vends pour M. Houston, qui a

(1) Le muffin est une sorte de gâteau sec qu'on sert en Angleterre avec le thé et dont on fait une grande consommation, surtout en hiver.

la plus belle boutique de la ville. Tout le monde connaît M. Houston.

— J'en prendrai une douzaine. Quel âge avez-vous?

— Plus que je ne parais : près de quinze ans.

— Quinze ans! On dirait plutôt douze. Avez-vous des frères et des sœurs? »

L'enfant répondit avec quelque hésitation :

« Une sœur.

— Plus âgée ou plus jeune que vous? ajouta Juliette qui parut n'avoir pas remarqué son hésitation.

— Plus âgée.

— Vend-elle aussi des gâteaux?

— Non, madame.

— Que fait-elle donc?

Ici plus de réponse. L'enfant, sérieuse, mais toujours paisible, tendit la main pour recevoir la monnaie.

— Un instant, insista Juliette tenant l'argent dans sa main. Et votre mère ? Vous n'avez donc point de mère?... Pas de père non plus? Où demeurez-vous? Quelle terrible existence pour une jeune fille au milieu de cette Babylone là-bas! Avez-vous au moins quelqu'un qui prenne soin de vous? »

L'enfant, sans répondre, retira sa main toujours tendue et traça, d'un mouvement imperceptible, un signe rapide sur son cœur. Elle avait sans doute exécuté ce geste bien des fois sans que personne le remarquât ; mais il n'échappa point à l'œil attentif de son interlocutrice.

« Qu'est cela, mon enfant? Refaites-le ce signe que vous venez de tracer.... Le signe de la croix. Pauvre,

mais heureuse enfant ! vous êtes donc catholique ? Vous êtes encore plus riche et mieux gardée que des milliers de filles de votre âge dans ce pays où l'on fait tant d'argent. Tenez, voici votre monnaie. Je ne vous retiens pas en ce moment, puisqu'il vous plaît d'être muette. Allez finir de vendre votre marchandise, et revenez me parler dès que vous aurez terminé. »

L'enfant leva ses yeux d'un bleu sombre et profond, un bleu de violette : ils étaient remplis de larmes. Elle indiqua d'un geste gracieux la grande ville qui grondait à ses pieds, semblable à un monstre vomissant de la fumée.

« Il faut, dit-elle, que je traverse toutes ces rues avant minuit. Bonsoir, ma bonne dame. Puisque vous êtes catholique aussi et que vous me témoignez de l'intérêt, songez à moi dans votre prière ce soir, et moi je penserai à vous en redescendant toute seule là-bas. C'est la volonté de Dieu, et jamais il ne m'arrive de mal. Bonsoir. »

La petite clochette se remit à promener ses notes argentines, et Juliette, tout émue, parut devant Mme Barnold et lui offrit les muffins pour le thé.

« J'ai tout vu, Juliette, lui dit Mme Barnold, et tout entendu. Cette petite, avec sa tristesse et sa piété angéliques, cette petite m'intéresse. Il y a quelque chose là-dessous, peut-être quelque infortune secrète à soulager, très-certainement un exemple d'édification à recueillir. Tâchez de conserver votre curiosité éveillée jusqu'à demain et d'interroger encore.

— Oh ! pour cela, Madame y peut compter, dit Juliette.

Je suis Française, mais cela ne m'empêche pas d'être curieuse, au contraire. Je vais m'endormir en rêvant au meillieur moyen de faire causer l'enfant. »

Il plut toute la nuit, pluie fine, calme, incessante. Il faisait plutôt chaud que froid. Mme Barnold contemplait de sa fenêtre l'obscurité qui s'étendait au-dessous. Il en sortait un roulement continu, bas comme un murmure, à travers lequel perçaient par intervalles des jets bruyants de fumée ou de flammes qui rougissaient l'atmosphère au sommet des hauts fourneaux, des sifflements de locomotives, des battements de roues de bateaux à vapeur et quelquefois la voix imposante de la mer. C'était, pensait Mme Barnold, la respiration d'une grande cité, d'une vie industrielle composée de milliers de vies humaines ; et elle se demandait si la petite fille à la clochette argentine avait aussi sa part dans ce concert immense qui couvait, pour ainsi dire, sous l'épaisseur de la nuit et sous la pluie toujours incessante et toujours silencieuse.

Le lendemain fut un jour radieux, et le soir surprit Juliette et sa maîtresse, la maîtresse presque aussi attentive que sa gouvernante à guetter le son de la clochette aux petits gâteaux ; mais elles guettèrent vainement. Elles attendirent trois heures : point de muffins ! Ce fut comme un événement sur la rue en terrasse qu'elles habitaient.

La concierge de la maison d'en face venait à chaque instant sur le pas de sa porte et se fatiguait les yeux à regarder en haut et en bas. La servante d'une voisine d'à côté, l'apercevant, sortit lui demander où pouvait

être la petite marchande. Juliette ne put résister au désir d'intervenir à son tour et de changer en trio le dialogue commencé. Elle accosta les deux commères, dont elle obtint, sans la moindre difficulté, toutes les confidences. Elle apprit que la petite fille faisait sa ronde tous les jours depuis trois ans, et toujours si gentille, si modeste, si comme il faut, qu'on n'eût jamais attendu un tel langage et de telles manières d'une simple marchande foraine. Mais son nom, sa demeure, personne ne les connaissait.

La soirée suivante arriva et les trouva encore aux aguets ; elle s'écoula sans amener la petite marchande. Mme Barnold se sentit irrésistiblement poussée à faire quelques recherches à son sujet. Elle appela Juliette et lui dit :

« Vous feriez bien, je crois, d'aller chez Houston et de lui demander quelle est cette petite.

— Très-volontiers, Madame ; seulement il est déjà nuit, et la distance est de plus d'un mille.

— C'est à quoi je pensais aussi de mon côté, Juliette ; aussi vaudrait-il mieux ne pas aller à pied. Faites chercher un fiacre : j'irai avec vous. »

Quelques minutes après, une voiture était à la porte, et les deux dames roulaient vers le centre de Marston, jusqu'à la porte de M. Houston, le pâtissier à la mode, le premier fabricant de pains de fantaisie, de biscuits et de muffins. C'était une grande boutique et pleine de monde. Mme Barnold fit quelques emplettes, puis elle demanda à une jeune femme d'un air fort respectable, si l'on pouvait parler à M. Houston.

« Je crains que non, répondit la jeune femme, du moins en ce moment. Il est excessivement occupé. Mais je suis Madame Houston, et peut-être pourrez-vous me confier ce que vous avez à lui dire. »

Mme Barnold expliqua l'objet de sa visite et apprit que la petite marchande était connue sous le nom de Margaret, ou, par abréviation, de « Meg, Meg la commissionnaire. »

« Et il y a longtemps que vous la connaissez ?

— Un peu plus de trois ans, Madame, et voici comment. Nous avons l'habitude d'aller à l'église tous les matins, quand nous le pouvons, et d'assister à l'office divin.

— Pardon, interrompit Mme Barnold ; comme il n'y a d'office quotidien que dans la chapelle catholique, est-ce à la messe que vous voulez dire ?

— Précisément, Madame ; je n'ai aucun motif de vous le cacher ; mais je ne vois pas...

— Oh ! reprit Mme Barnold en appuyant doucement sa main sur celle de la pâtissière, cette circonstance n'est pas de nature à vous nuire dans mon esprit : je fais moi-même exactement comme vous.

— Vous êtes catholique aussi ? dit Mme Houston ; Dieu en soit loué ! et permettez-moi de m'en réjouir pour l'objet même qui vous amène : vous comprendrez mieux le peu que j'ai à vous raconter. Vous savez qu'il y a deux messes.

— Oui, l'une à sept heures, et l'autre à huit.

— Notre commerce nous oblige d'aller à celle de sept, et s'il y en avait encore plus tôt, ce serait celle-là que

nous choisirions ; car, voyez-vous, Madame, un pâtissier qui veut faire ses affaires doit être sur pied de bonne heure. On ne se figure pas ce qu'il y a de besogne dans notre partie. »

Et mistress Houston, qui avait la parole facile, entama un cours complet de pâtisserie. Mme Barnold, dont le but n'était point de se faire initier aux secrets du gouvernement d'un four, ni à l'histoire des affinités réciproques du lait, du sucre, du beurre et des œufs, eut quelque peine à retirer son interlocutrice du milieu de la pâte et de toutes les préparations savantes inventées pour la modifier.

« Pour en revenir à la messe, Madame, est-ce là que vous avez rencontré Meg la commissionnaire?

— Justement, Madame, à la messe de sept heures. Là je remarquais depuis longtemps une jeune enfant belle, oh ! mais fort belle. Elle en a perdu beaucoup de cette beauté, mais elle est trop jeune pour n'en pas garder quelque chose.

— En effet, observa Mme Barnold, ses traits ont pour le moins une véritable distinction.

— Oui, Madame ; il y a des beautés éclatantes et tapageuses ; d'autres qui n'ont pour elles que la fraîcheur de la jeunesse, ce qu'on appelle la beauté du diable, je ne sais trop pourquoi..... »

Mme Barnold fut obligée d'interrompre encore et de couper court à une dissertation sur la théorie de la beauté. Mais une fois rentrée en plein dans l'histoire de Meg, Mme Houston laissa voir bientôt qu'elle avait du cœur, autant au moins que de langue. Elle se laissa,

sans plus d'écarts, entraîner par son sujet et, de bavarde, elle devint presque éloquente.

« Je vous disais donc, Madame, que sa beauté m'avait frappée. Ce qui me faisait encore plus d'impression, c'était son attitude. Je vous assure, Madame, que cela faisait du bien à l'âme d'observer cette petite à la messe. Elle me paraissait s'occuper si peu de ce qui l'entourait qu'elle ne se doutait certainement pas d'avoir pu attirer l'attention. Elle était misérablement habillée : des haillons, de vrais haillons, qui parfois tenaient à peine autour d'elle ; mais toujours décente. Ses pieds seuls étaient nus. Jamais ni bas ni souliers. A mesure que la pauvre enfant entrait dans l'église et portait ses doigts à l'eau bénite, son visage se transformait : on eût dit un ange. Le monde entier restait pour elle en dehors ; cela se voyait dans toute sa démarche. Elle s'avançait humblement ; mais avec une révérence tendre, et jetait vers l'autel des regards chargés d'amour. Pendant le Saint-Sacrifice, elle ne perdait aucun des mouvements du prêtre. Elle restait suspendue, en quelque sorte, à tout ce qu'il faisait, se signant avec lui, se frappant la poitrine avec lui, s'inclinant imperceptiblement à chaque fois qu'il s'inclinait, et toujours à genoux. Il fallait la voir surtout au moment de l'élévation ou quand le prêtre, se tournant vers les fidèles qui vont communier, présente la divine hostie entre ses doigts en disant en latin les paroles de Jean à l'aspect de Jésus : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. » Je ne pouvais m'empêcher de jeter un regard sur ce visage d'enfant,

tant il exprimait de bonheur! Plus d'une fois alors, bien que sa tête fût penchée, j'ai vu un sourire radieux sur ses lèvres, et des larmes brillantes dans ses yeux.

« Quand la messe était finie, elle s'agenouillait une minute devant l'image de la Sainte-Vierge ; ensuite elle sortait reprendre, avec l'eau benite, le fardeau sans doute bien lourd pour elle de la vie extérieure.

« Voilà tout ce que j'ai connu d'elle pendant longtemps. Elle ne paraissait jamais à l'école du dimanche ni à la grand'messe.

« L'hiver arriva, et il fut particulièrement rigoureux. L'enfant avait ses pauvres petits pieds nus si rouges, quelquefois si bleus que cela faisait mal à voir. Ils enflèrent ; alors elle les enveloppa d'un mauvais chiffon, mais ils saignaient à travers l'étoffe, et malgré cela elle paraissait toujours laisser ses souffrances à la porte de l'église, et elle continuait à venir à la première messe et à la suivre avec tant d'attention qu'on eût dit, pardonnez-moi l'expression, qu'il n'y en avait que pour elle. Le froid n'ôtait rien à l'air de contentement de son pâle et maigre visage. Aussi un jour je n'y pus tenir et, la touchant sur l'épaule, je lui dis ces quelques mots à l'oreille : « Ecoutez, petite, j'aurais des bas et des souliers à vous donner. » Comme la messe était à peine terminée à ce moment, elle ne me répondit que par un léger mouvement de tête, qui fut à peine pour elle une distraction ; mais elle sortit en même temps que moi et me dit, après avoir reçu de l'eau bénite de ma main : « Merci, ma bonne Dame. Oh! il y a longtemps que je

vous connais, Madame Houston, et je me demandais si vous voudriez me confier quelques-unes de vos pâtisseries à vendre dans les rues. — Venez, lui répondis-je, venez parler à M. Houston et nous verrons. »

« Il me fut aisé de décider mon mari à accéder à sa demande. Nous lui donnâmes des habits décents, une corbeille et la petite clochette que vous connaissez. Elle commença le soir même à colporter des petits gâteaux pour nous. Les gens ont pris goût à elle autant qu'à sa marchandise et, pour notre part, nous n'avons rien perdu à l'employer, bien au contraire. Je la vénère à part moi comme une petite sainte. Après qu'elle a fini de débiter sa provision, elle nous fait nos commissions dans les boutiques ou tavernes du voisinage. Elle est aussi connue à Marston que le lord maire, et le plus souvent elle est par les rues jusqu'à minuit, sans que personne lui ait jamais manqué de respect.

« Quelle étrange existence ! s'écria Mme Barnold.

— Oui, continua Mme Houston, très-étrange en vérité, bien qu'il nous fût possible d'en trouver de plus étranges encore, je suppose ; mais on ne les connaît pas toutes. Tenez, madame, par exemple, si je vous racontais tout ce que je suis à même de voir de jeunes filles rôdant comme des ombres, le soir, devant ma boutique, depuis la chute du jour, jusque vers une heure après minuit...

— Pardon, vous me direz cela une autre fois. Ne perdons pas de vue notre petite commissionnaire. Vous ne l'envoyez donc plus à Overton-Brow? Elle n'y a pas paru hier, ni aujourd'hui.

— Elle n'a pas paru non plus chez nous, Madame.

— Est-ce qu'elle laisserait à désirer sous le rapport de l'exactitude dans son service ?

— Bien loin de là, Madame. Ses habitudes de régularité sont telles que je suis surprise, presque inquiète de son absence. Mais on est si occupé ici qu'on n'a pas le temps de se retourner. Si elle ne vient pas demain, il faudra bien que je trouve un moment pour chercher de ses nouvelles. Elle ne me sort pas de l'esprit.

— Vous ne savez donc pas où elle demeure?

— Non vraiment. Je le lui ai demandé une fois; ma question parut l'embarrasser et je n'insistai point. Ces gens-là, ça ne demeure nulle part.

— Comment, nulle part? que voulez-vous dire?

— Ah ! reprit la pâtissière, on voit bien, Madame, que vous ne connaissez pas le fond des misères de notre Marston ! Quand je dis nulle part, j'entends nulle part de fixe. Il y a ici des centaines de familles qui changent de logis ou plutôt de chambre à chaque terme de sept jours, faute de pouvoir s'acquitter exactement du terme échu. L'émigration catholique irlandaise nous fournit beaucoup de ces familles, et c'est à l'une d'elles, je présume, qu'appartient Meg. Pauvres âmes errantes, que Dieu leur soit en aide!

— Savez-vous au moins ce que font ses parents?

— Elle n'en a plus, de parents, si ce n'est, ce me semble, une sœur, mais que je n'ai jamais vue.

— N'importe, répliqua Mme Barnold avec un soupir de regret, je voudrais bien savoir où elle demeure.

Mme Houston, pendant cette conversation, n'avait

cessé de suspendre à chaque instant son récit pour servir des pratiques. En ce moment elle parut tout heureuse d'avoir devant elle quelques minutes de liberté.

« Voudriez-vous entrer un instant ? dit-elle en ouvrant une porte vitrée. Il me revient que notre bonne doit savoir quelque chose. Ces deux filles causaient quelquefois ensemble. »

Mme Barnold fut introduite dans une chambre où une servante robuste et proprette lavait des moules de gâteaux et des verres de toute forme, de toute espèce.

« Emma, commença Mme Houston, nous sommes étonnées de l'absence de Meg. Savez-vous ce qu'elle peut être devenue ?

— Malade, je suppose, fit la jeune fille.

— Mais où ? Demeure-t-elle loin d'ici ?

— Je n'en sais rien ; Meg n'est pas parleuse ; avec elle il n'y a guère moyen de jaser.

— Mais, si elle était malade, quelqu'un serait venu de sa part.

— Pas facile, elles ne sont que deux.

— A quoi ressemble sa sœur ?

— Ma foi, je ne sais guère ; à personne autre de ma connaisance, pas même à Meg.

— Vous l'avez vue ?

— Oh ! oui.

— Eh ! bien, faites-nous son portrait.

— C'est une grande, haute et hautaine créature. Je ne puis vous en dire davantage, sinon que, malgré la différence des caractères, la petite Meg lui est joliment attachée.

— Où l'avez-vous vue? à la messe? »

La servante se mit à rire :

« Non pas, certes ; elle n'y vient point; elle n'y a jamais paru, à ma connaissance.

—Mais où donc? Dans les rues? Sa conduite laisserait-elle à désirer?

— Oh! je ne dis pas cela non plus, la sœur de Meg!... Oh! non! Pour mieux dire, je ne sais rien. Moi je ne fréquente pas les grandes demoiselles en guenilles.

— Grandes demoiselles en guenilles! que voulez-vous dire, Emma? De quelle façon entendez-vous ceci : grandes demoiselles?

— D'aucune façon, Madame; j'ai voulu dire seulement que cette sœur prenait des airs, qu'il n'y avait pas moyen de causer avec elle, pas plus moi que les autres bonnes ou ouvrières, quand on la rencontre. Ça fait sa princesse et ça n'a peut-être jamais mangé que des pommes de terre! ça se laisse appeler miss, miss, clic, vic, clive, cleave... (1) Je ne me rappelle pas au juste. »

On ne put en obtenir davantage. Mme Houston elle-même en fut pour ses frais d'interrogations multipliées et d'exclamations naïves, elle qui ne comprenait pas qu'on pût négliger une aussi belle occasion de parler. Emma paraissait avoir été blessée quelque part dans son amour-propre par la sœur de Meg, et elle refusa d'entrer dans de plus longs détails. On ne pouvait du reste douter de sa sincérité quant à son ignorance de la demeure des deux sœurs, car elle avait pour la petite

(1) Cleave, prononcez *Clive*.

commissionnaire une certaine affection protectrice et eût certainement aidé, si elle en avait connu le moyen, à découvrir ce qu'elle était devenue.

Mme Houston parla à ce propos de constables, de registres de la police. Cette proposition attrista vivement Mme Barnold ; elle n'éprouvait aucun empressement à l'accueillir malgré sa sagesse évidente, lorsque Juliette et Emma, qui s'étaient mises à chuchotter ensemble, prononcèrent le nom de « Père Joseph. »

« Père Joseph ! c'est cela, répéta Juliette d'une voix triomphante. La petite devait se confesser et, pour sûr, le Père Joseph doit la connaître. »

Cette idée, en effet, était un trait de lumière ; mais il se faisait bien tard. Neuf heures sonnaient tout à côté, du haut du clocher de Saint-Nicolas. Mme Barnold prit congé de Mme Houston, qui l'eût volontiers retenue encore, et remonta en voiture. Mais ce ne fut pas sans hésitation qu'elle ordonna au cocher de la conduire chez le Père Joseph.

Le nom de miss Cleave — si toutefois ce nom était exact — l'avait vivement frappée. Ce nom était précisément celui de son père, le nom qu'elle avait porté avant son mariage. Il avait été comme un coup d'aiguillon à sa curiosité, aiguillon bien absurde, selon toute apparence. Quel rapport une pauvre Irlandaise?... Ah bah ! se dit-elle, Irlandaise ou Anglaise, cette enfant est une chrétienne et elle a peut-être besoin de moi ? Elle dit à Juliette de donner au cocher l'adresse du Père Joseph.

Décidément la soirée tournait en aventure. Mais,

après tout, Mme Barnold allait tout simplement chez un prêtre qu'elle connaissait déjà et qu'elle estimait; elle n'allait pas au-delà, pour le moment, et il n'y avait pas de quoi s'effrayer.

La voiture s'arrêta; Juliette sonna; une femme âgée parut.

« Le Père Joseph, demanda Mme Barnold.

— Il n'est pas à la maison.

— Quand rentrera-t-il?

— Je l'ignore.

— Pourriez-vous du moins me dire où il est; je désirerais fort lui parler ce soir.

— Il est auprès d'une malade et je ne puis deviner le moins du monde le temps qu'il y restera. Peut-être une heure, peut-être moins, peut-être beaucoup plus. »

Il y eut une pose.

« Il est *chez elle,* dit Juliette, incapable de contenir son impatience; et regardant fixement la vieille femme: Je parierais que le Révérend Père est justement auprès de la personne dont madame voulait l'entretenir; je le sens aussi sûrement que s'il me l'avait dit. N'avez-vous aucun moyen de vous en assurer? Nous sommes à la recherche d'une pauvre petite fille que nous supposons malade.

— Attendez, répliqua la vieille. Elle rentra, puis ressortit avec un chiffon de papier qu'elle présenta.

Mme Barnold y lut : « Miss Cleave, Baltic Buildings, « cour de la Couronne, 75, trois portes après la taverne « des *Cinq Bals;* ouvrir la porte et descendre; deuxième « porte à gauche, à la treizième marche de l'escalier. »

« C'est bien cela ! s'écria-t-elle ; et elle ajouta à part elle : miss Cleave, absolument le même nom qui fut le mien pendant vingt ans de ma vie ! » Elle était de plus en plus intéressée.

Cependant ce mot de « Baltic Buildings, » désignait le recoin le plus misérable du plus misérable quartier de Marston, et du plus mal famé. Mme Barnold regarda sa montre : il était neuf heures et demie. Au mouvement de perplexité qu'elle fit à cette vue, Juliette devina sa pensée :

« Baltic Buildings n'est pas une place convenable pour vous, Madame, à une pareille heure ; mais moi, je me sens le courage d'y aller avec le fiacre. Voulez-vous m'en donner l'autorisation et m'attendre ? »

Elle avait les larmes aux yeux.

« Aucune voiture ne peut passer par là, observa la servante du prêtre, et quant à y descendre à pied, je ne le conseillerais point à ces dames, encore moins à mademoiselle toute seule. »

La justesse de cette remarque mit le comble à l'embarras des deux chercheuses. Mme Barnold se reprochait presque d'être venue. Elle craignait de s'être embarquée à la légère dans un roman ridicule, une pure folie ; que n'était-elle encore tranquillement à Overton-Brow ? Complétement étrangère en ce lieu, elle poursuivait une jeune fille qu'elle avait entrevue à peine, une inconnue après tout. Quelle situation absurde de courir en pleine nuit, seule avec une gouvernante, au travers des ténébreux mystères d'un faubourg perdu !

Elle était sur le point de faire tourner en arrière, du

côté d'Overton-Brow, lorsque la peinture si vive qu'avait faite Mme Houston de la piété de Meg lui revint à l'esprit. Une pareille enfant, à n'en pas douter, n'était pas la première venue ; elle avait quelque chose que n'ont pas les autres, et l'on pouvait bien pour elle hasarder une démarche insolite. Mme Barnold ne courait du reste aucun danger, sinon celui du ridicule ; mais ce qui pourrait paraître tel aux yeux des hommes n'était-il pas de sa part un sérieux désir de faire le bien, et Dieu n'en jugerait-il pas autrement que les hommes ? Si son ange gardien avait à choisir en ce moment pour elle, quelle direction indiquerait-il ? Overton-Brow ou Baltic Buildings ?

Et elle cria au cocher penché sur son siége :

« Baltic Buildings, 75, cour de la Couronne, ou du moins aussi près que vous pourrez aller vers cet endroit.

CHAPITRE II

Deux Orphelines

Mme Barnold observa que tout en ramassant ses rênes dans une main et en prenant son fouet de l'autre, le cocher faisait à la servante du curé un signe d'adieu.

« Bonsoir, Mills, dit la vieille. A propos, Madame, ajouta-t-elle avec sa tête à la portière, je ne le reconnaissais pas d'abord, mais cet homme est un solide catholique autant qu'un solide gaillard, ce qui n'est pas peu dire, eh ! »

Cette remarque ne laissait pas que d'être doublement encourageante.

La voiture recommença à courir entre deux haies de réverbères beaucoup plus rares que dans l'intérieur de la ville. Elle roula pendant dix minutes, puis le cocher parut à la portière.

« C'est ici, dit-il.

— Je croyais qu'on n'y pouvait pas arriver en voiture.

— Oh non ! pas d'après la direction qu'on vous avait

donnée et qui est bonne pour venir à pied : j'ai fait un détour, plus bas et par une rue moins étroite. Car il y a des rues carrossables même au travers de ces misères. Il en faut bien, ajouta-t-il avec un sourire triste et quelque peu sardonique, il en faut bien à l'usage des riches qui ont parfois la fantaisie de les traverser. »

Il avait fait cette remarque à demi-voix, plutôt pour sa satisfaction personnelle que dans l'espoir de la voir relevée par une lady. En effet, si l'on trouve sur le continent peu de grandes dames capables de condescendre à redresser les appréciations erronées d'un homme du peuple, en Angleterre on n'en trouve pour ainsi dire point. Une lady ne parle qu'avec les gens qui lui ont été présentés, et un cocher ne saurait être dans ce cas. Mais Mme Barnold savait se mettre au-dessus des préjugés de caste.

« Mon ami, fit-elle observer à Mills, vous auriez tort de supposer que les riches y viennent uniquement pour trouver dans un spectacle de détresse un motif de mieux apprécier ensuite leurs propres jouissances.

— Oh! non pas tous, et vous en êtes une preuve, Madame.

—Ne soyons pas trop exclusifs, mon ami : je sais que vous avez comme moi le bonheur d'être catholique, mais ce n'est pas une raison pour juger mal si aisément tant de millions de nos compatriotes moins favorisés. Il y a des protestants très-charitables.

— Sans doute, Madame, il y en a qui donnent beaucoup, beaucoup, mais bien peu qui *apportent* et qui fassent comme vous la charité de leur personne. Allez,

Madame, à vous voir entrer en pareil lieu et à pareille heure, on n'a pas besoin de votre profession de foi pour savoir ce que vous êtes. »

Mme Barnold avait fait elle-même cette réflexion trop souvent pour avoir à la contredire; toutefois cet encouragement, quoique dans la bouche d'un cocher, acheva de la raffermir dans sa résolution d'aller jusqu'au bout.

La gouvernante ajouta de son côté, par manière de conclusion :

« Vous pouvez vous vanter, cocher, d'avoir causé aujourd'hui avec la meilleure lady des trois royaumes. J'ai toujours dit qu'elle était plus chrétienne qu'Anglaise.

— Et vous avez dit juste, morbleu ! répliqua Mills : si simple que soit ce qu'elle vient de faire, on n'en trouverait pas deux qui en soient capables.

— Par où passerons-nous, demanda Mme Barnold à Juliette, car du côté ou nous entrons, au lieu de descendre, je présume qu'il faut monter. »

Elles entendirent de grands éclats de voix ; puis un rouet qui tournait, un enfant qui pleurait, une femme qui grondait à grands renforts de jurons. Un chien leur passa dans les jambes en poussant des hurlements de douleur; une voix avinée entonna une chanson qu'elles se gardèrent bien d'écouter et, au bruit d'un raclement de violon, des pas de danse ébranlèrent une chambre dont on voyait la porte entre-bâillée et d'où sortaient, à demi-éclairées par le gaz de la rue, deux petites têtes blondes aux cheveux en broussailles, mais

dont les yeux effarouchés et la bouche grande ouverte attestaient que la vue d'un fiacre arrêté devant l'allée n'était pas un spectacle sur lequel les gens du quartier fussent blasés.

Le cocher, devinant ce qui se passait dans l'esprit des visiteuses, s'était avancé dans l'intérieur de l'allée. Il revint, après quelques mots échangés avec une vieille femme qui portait un enfant en travers sur son épaule.

« Ne craignez rien, Mesdames, dit-il. C'est bien ici, troisième porte à droite, au milieu de l'escalier. Le Père Joseph y est depuis la tombée de la nuit. »

Elles ne prirent pas le loisir de le remercier. Elles montèrent tout droit. Sans avoir le temps de voir comment s'ouvrit la porte, les deux courageuses femmes se trouvèrent tout d'un coup à l'entrée d'une chambre longue, assez large, mais très-basse. Une espèce de paravent vert, raccommodé de papier gris, paraissait avoir pour objet de la séparer en deux, de façon à faire du fond une chambre à coucher. Dans cette dernière pièce il y avait deux lits dont l'un était occupé.

Le spectacle dont elles furent alors témoins est de ceux qui ne s'oublient jamais. Comme sa maîtresse, Juliette sentit du premier coup d'œil qu'il se passait là quelque chose de solennel et elle se mit silencieusement à genoux, sans qu'on parût prendre garde à elle, par côté et un peu en arrière du paravent. Mme Barnold resta derrière, debout et immobile.

La personne couchée était une petite fille. Elle paraissait n'avoir plus de vie que dans ses larges yeux

qu'elle tenait élevés avec une expression suppliante vers une grande, très-grande jeune fille de dix-sept ans peut-être, et les visiteuses ne doutèrent pas une minute qu'elles ne fussent en présence de Meg et de sa sœur.

Les deux jeunes filles étaient misérablement drapées dans deux châles de même couleur et également usés. L'une avait le sien sur ses épaules, l'autre sur son lit en guise de couverture. D'amples bonnets en indienne très-propres, mais sans aucune bordure ni garniture, enfermaient, ou plutôt ne suffisaient pas à enfermer leurs chevelures noires, brillantes, luxuriantes, dont les boucles ondulaient avec abondance autour de leur cou.

Celle qui paraissait l'aînée approchait de temps en temps son oreille de la bouche de la malade, d'où sortait une voix à peine perceptible, puis elle se relevait et secouait la tête avec un air de morne désespoir.

Il serait difficile d'imaginer une taille plus souple et plus élancée, une figure plus merveilleusement belle que celle de cette jeune fille. Ses yeux étaient aussi noirs que sa chevelure; ses moindres gestes avaient une grâce, une noblesse, à rendre une reine envieuse. Cela rappela tout de suite à Mme Barnold, en le lui expliquant, le dépit de la servante de Mme Houston.

Mme Barnold la voyait parfaitement et pouvait l'examiner à son aise. Sur son visage expressif se peignaient tour à tour la pitié, la tendresse, la douleur et plus souvent le désespoir dont nous avons déjà parlé.

Sur le sol, une chandelle de suif achevait de se consumer dans un chandelier de fer-blanc et répandait autour d'elle une lumière intermittente et fumeuse.

Au pied du lit de la malade, sur une chaise délabrée, un vieillard était assis. Mme Barnold reconnut le Père Joseph.

Il était si tranquille et, avec son visage et ses yeux baissés, il paraissait si peu occupé de ce qui se passait devant lui, que les deux dames l'auraient cru endormi, sans le mouvement de ses doigts qui, de temps à autre, tournaient les feuillets d'un livre posé sur ses genoux. Elles comprirent qu'il se tenait momentanément à l'écart, par discrétion et pour ne pas troubler les épanchements des deux sœurs, les derniers peut-être.

« Ne dites pas, Bessy (1), que je me suis tuée moi-même, disait faiblement l'enfant couchée. Si j'avais prévu les suites de cette humidité d'avant-hier soir, bien certainement je ne serais pas rentrée si tard à la pluie, et j'aurais prié Mme Houston de remettre ses commissions au lendemain. Bien certainement je n'aurais pas repris hier matin ces vêtements mouillés qui ont achevé de me donner la fièvre. Mais qui pouvait prévoir ceci ? j'avais déjà été mouillée tant de fois !...

La grande jeune fille l'enlaça passionnément dans ses bras et prononça, d'une voix entrecoupée, quelques mots dont les derniers seuls arrivèrent jusque vers le paravent :

« Levée avant le jour... couchée après minuit... »

— Oh ! reprit l'enfant, dont les lèvres s'épanouirent, cela n'était point pénible. Cela me rendait heureuse,

(1) Bessy, diminutif d'Elisabeth, comme Meg de Margareth (Marguerite).

tout heureuse ; cela semblait fait exprès pour moi. »

La grande jeune fille écoutait, la tête plongée dans les boucles soyeuses de la chevelure de sa sœur. Tout d'un coup elle se releva et, les mains serrées, les traits visiblement crispés, elle laissa échapper une sorte de cri de colère dont la présence du Père Joseph réprima subitement la vivacité :

« Non ! Dieu n'est pas juste ! jamais je ne me courberai devant cette force aveugle qui frappe ainsi l'innocence !

— Ne dites pas cela, ma sœur, répliqua la malade (les Anglais ne se tutoient jamais, même dans l'intimité) ; ne le dites plus ! Et elle l'attirait de nouveau vers elle et faisait un effort pour lui poser les doigts sur les lèvres... Vous n'avez jamais voulu comprendre, vous, ma pauvre Bessy, ce que c'est que la résignation, Oh ! si vous saviez combien est légère la souffrance acceptée ! »

Bessy abandonna sa main à l'étreinte de la malade ; mais le mouvement convulsif de sa tête semblait encore dire : jamais !

— Ecoutez, Bessy, je donnerais le peu qui me reste à vivre — mince cadeau en vérité — pour vous faire comprendre seulement ce que j'ai senti de joie à la sainte messe.

— Oui, parlez-en de la messe, répliqua Bessy avec une ironie poignante et une exaltation qui ne tenait plus compte de la présence du prêtre ; c'est de là que vous êtes revenue hier matin pour vous mettre au lit !

— Bessy, j'en remercie le bon Dieu. Si c'est sa vo-

lonté que je ne me relève plus d'ici, ne suis-je pas bien heureuse que ma dernière visite au dehors ait été pour lui? Je suis allée prendre congé de mon meilleur ami.

— Vous êtes un ange, Meg! Oh! je le connais, si j'avais pu être comme vous, comme au temps où nous allions communier ensemble, la vie me fût devenue moins amère. Mais alors il ne nous avait pas aussi complétement abandonnées! »

Le Père Joseph, à ces mots, laissa glisser son livre de ses genoux et se frappa la poitrine. Bessy remarqua ce mouvement: « Pardon, ô mon Père, s'écria-t-elle en se tournant vers lui; ce n'est certes pas à vous que je reproche cet abando n. Si quelqu'un nous est resté ici-bas pour aider les pauvres orphelines, c'est vous, et vous seul! » Puis regardant de nouveau la malade:

« Au moins, ma pauvre sœur, si vous vous étiez contentée de la messe des dimanches! mais, appelée à huit heures seulement chez votre pâtissier, vous étiez toujours dehors avant sept heures!

— Mais, Bessy, pourquoi donc me serais-je privée de ma plus grande consolation? Nous en avions si peu! Je ne pouvais pas me passer d'y aller, à la messe. Quand notre mère mourut, quand notre grand-père la suivit, ils ne purent pas non plus s'en aller sans le bon Dieu. Moi alors je sentis que je ne réussirais jamais à vivre sans lui; c'est pour cela que j'allais le voir tous les matins. Oh! chez lui, je me sentais si confiante, si forte! Je lui disais: Tu vois, Seigneur, tout ce que j'ai à souffrir; eh bien! parce que tu le sais et que tu le veux, je puis le supporter. Nos amis nous quittèrent:

il le savait. Notre maison, notre *chez-nous* si calme : il le savait! Nos meubles, nos meilleurs vêtements : il le savait! J'étais de plus en plus contente chaque matin, oui, chaque jour plus contente lorsque j'entrais chez lui. Et après tout, Bessy, il a gardé les orphelines; Il a nourri notre faim, vêtu notre nudité, et nous n'avons jamais couché dans la rue! Les gens avaient pitié de moi; mais moi je n'ai jamais trouvé que j'eusse besoin de pitié. Ma journée était longue; mais ne se passait-elle pas tout entière en sa présence? je l'aimais telle qu'il me la faisait, et je le remercie de tout, de tout, Bessy. Ne voulez-vous pas le remercier avec moi, le remercier pour moi, sinon pour vous-même? »

On vit des larmes sourdre lentement des yeux hautains et farouches de l'aînée, et rouler une à une sur le chevet où les deux yeux de Meg brillaient d'un éclat qui éclairait toute sa figure. Bessy murmura : Remercier, oh! non, Margaret.

— Si! si! remercier, insista la malade en s'efforçant de passer son bras autour du cou de sa sœur.

Bessy tomba à genoux et dit à son tour : — « Eh bien! oui, remercions, même pour moi, car vous n'avez jamais su, Meg, à quels dangers j'ai échappé; vous ne le saurez jamais...

— Pardon, Bessy, j'ai soupçonnné plus d'une fois que la tentation grondait dans votre âme; mais j'ai tant prié, tant prié! Et je n'ai pas douté un instant que la victoire ne vous restât. Je ne me suis point trompée, n'est-ce pas?

— Non, ma bonne angélique sœur, non! je n'ai pas

cessé d'être digne de vous. Merci de votre confiance en votre Bessy; merci de vos prières!

— Merci à Dieu seul, ma sœur! »

Et la malade montrait du regard le crucifix, unique ornement suspendu à la muraille nue.

Les deux visages restèrent étroitement collés l'un contre l'autre, confondus, immobiles ; mais on entendait des sanglots profonds, étouffés, entrecoupés de baisers ardents.

Au bout d'un instant, Bessy se dégagea doucement de l'étreinte de la malade :

« Enfin, dit-elle, rien n'est encore perdu. Vous pouvez guérir, ma bonne Meg. Demandez donc au bon Dieu, vous qui êtes son amie, demandez-lui pour votre sœur aînée, sinon pour vous, qu'il prolonge votre vie.

— La vie? reprit la malade comme si le sens de ce mot lui échappait : qu'est-ce que la vie? Elle n'est pas encore venue. La voici, la vie! » Ses yeux se fixèrent subitement comme sur un objet lointain que les autres ne pouvaient découvrir.

Le Père Joseph se leva et se tint debout au chevet du lit :

— Voici l'heure, dit-il simplement.

Mme Barnold fit un pas en avant. Le Père Joseph parut l'apercevoir pour la première fois et la reconnaître. Il lui fit signe de rester où elle était. Elle obéit et se mit à genoux. Les deux sœurs n'avaient pas encore remarqué son entrée.

« La vie? » murmura Meg de nouveau ; et comme en présence de quelque vision mystérieuse, son visage

s'illuminait et ses yeux restaient fixés loin, bien loin au devant d'elle.

— Écoutez-moi, mon enfant, dit le prêtre, et suivez mes paroles avec votre cœur.

L'enfant fit un léger signe pour montrer qu'elle était attentive. Lui alors s'agenouilla aussi auprès de la grande jeune fille qui leva sur lui des yeux où se peignaient l'étonnement et l'anxiété.

Il commença par le signe de la croix, et la main de la malade fit un effort impuissant pour l'imiter.

— Seigneur Jésus, j'accepte, si c'est votre volonté. »

Les deux étrangères attendaient les paroles ordinaires : « J'accepte la mort comme un hommage et une adoration ; »mais ce n'était pas cela que le prêtre jugeait convenir à cette petite sainte. Il lui demanda d'accepter la vie s'il le fallait, la vie telle qu'elle l'avait connue depuis l'âge de raison, la vie de dénuement et de souffrance, les membres fatigués, le froid, la nudité, la privation de tout jeu d'enfant et de toute innocente parure, la pitié méprisante, le logis misérable et incertain, la nourriture insuffisante; d'accepter tout cela de plein cœur; d'être prête à se lever du lit et à recommencer l'existence ancienne pour des mois, pour des années, pour aussi longtemps qu'il plairait au souverain Maître; de s'estimer heureuse d'avoir été jugée digne de souffrir pour l'amour de Celui qui avait souffert pour elle ; d'être fière et glorieuse de pouvoir rendre encore témoignage à la vérité et attester par toute son humble personne que l'union avec Dieu c'est la paix, la joie, le triomphe,

l'avant-goût des félicités célestes, même au milieu des plus dures épreuves d'ici-bas.

Bessy paraissait confondue de ces dernières paroles; mais le visage de Meg rayonnait et chaque mot du prêtre élargissait le doux sourire fixé sur ses lèvres.

— O Dieu, je vous remercie, répétait de son côté Mme Barnold du fond de son cœur. Heureux ceux que vous choisissez pour être témoins du triomphe parfait de votre foi !

Le prêtre continua :

— Votre unique désir est-il de plaire à Dieu, de tout accèpter de lui, uniquement pour lui, et parce que c'est lui qui l'ordonne ?

Il est impossible de décrire l'énergie d'acquiescement qu'exprimèrent les yeux de la malade.

—Eh bien, maintenant, offrez-lui cette acceptation, offrez-lui la soumission parfaite de votre volonté, pour obtenir de lui ce qui a été la prière de votre vie. Et ne doutez pas : il ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive !

— Bessy ! cria l'enfant avec une force surhnmaine dans un pareil état de faiblesse : j'accepte tout, la vie, la mort, tout pour que vous redeveniez ce que vous fûtes jadis !

Bessy, silencieuse, tremblait de tous ses membres. Se jetant tout d'un coup sur sa sœur avec passion :

— Meg, Meg, moi aussi j'accepte ! Nous reprendrons ensemble cette terrible existence et je serai soumise comme vous.

— Merci, Seigneur, reprit la malade d'une voix

beaucoup plus faible. Oui, nous vivrons encore ensemble, mais pas ici, pas ici !

— Ensuite, suggéra le prêtre, n'aurez-vous pas un souvenir pour ceux dont vous avez, hélas ! trop à vous plaindre ?

— Oh ! pour ceux-là, interrompit Bessy, de grâce pas un mot, à moins que ce ne soit pour les maudire.....

— Pour ceux-là aussi, Bessy, que Dieu convertisse leur cœur ! Je le lui demande, non dans notre intérêt, mais dans le leur. Pardonnez-nous nos offenses, Seigneur, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensées ! »

La respiration lui manqua pour continuer, et elle se tut, les yeux fixés de nouveau droit devant elle, sur quelque chose d'invisible, mais beaucoup plus près que tout à l'heure.

— Prions pour elle, dit le prêtre.

Les trois femmes prièrent à haute voix, répondant après lui aux versets pour la recommandation de l'âme : « Seigneur, ayez pitié d'elle !... Christ ayez pitié « d'elle !... Sainte Marie, priez pour elle !... Tous les « saints et saintes, priez pour elle... De votre colère « délivrez-la, Seigneur !... Par votre croix et votre pas- « sion, délivrez-la, Seigneur ! » Et le reste jusqu'à la fin.

Les yeux de la malade attestaient qu'elle répondait dans son cœur à l'unisson des voix.

Le prêtre s'arrêta, la considéra un instant sans rien dire ; puis il reprit :

« Sortez, âme chrétienne, sortez de ce monde ! Au « nom du Père Tout-Puissant qui vous a créée, au nom « de Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui vous a ra- « chetée, au nom de l'Esprit qui s'est répandu sur vous; « au nom des Anges et des Archanges !... Qu'à votre « sortie de ce corps de boue vous soyez accueillie par les « neuf chœurs des Anges; que l'armée triomphante des « Martyrs vienne au devant de vous : que l'assemblée des « Vierges s'ouvre pour vous recevoir... »

Mme Barnold avait eu plusieurs fois l'occasion d'entendre ces belles prières; elle ne pouvait d'ordinaire les écouter sans une émotion pleine d'angoisse; mais en ce moment elles lui parurent plutôt un chant de triomphe qu'une supplication à la miséricorde céleste.

Lorsque le prêtre en fut à ces mots : « Daigne le Pas- « teur véritable vous reconnaître pour une de ses « brebis, vous absoudre de toutes vos fautes et vous « placer à sa droite et puissiez-vous voir votre Ré- « dempteur face à face... »

La malade se souleva comme pour s'élancer en avant et Bessy se précipita pour la retenir. Les assistants entendirent en même temps un cri de joie, mais si perçant, si étrange, qu'ils se regardèrent avec une terreur solennelle. Le corps de Meg retomba inanimé dans les bras de sa sœur.

Il y demeura pendant quelques minutes d'un silence plein de respect. Ensuite, prenant ce corps léger des bras de Bessy sanglotante, Juliette et Mme Barnold l'étendirent doucement dans le lit et, s'agenouillant à l'entour, répondirent aux prières pour les morts. Lors-

que ces prières furent achevées, Juliette et Bessy furent laissées seules pour rendre les derniers devoirs à ce qui restait sur terre de la petite marchande de gâteaux.

Le Père Joseph et Mme Barnold se retirèrent de l'autre côté du paravent, où ils trouvèrent deux chaises en bois plein et une petite table. Le vieillard appuya son coude sur la table, son front dans sa main, et demeura ainsi longtemps sans rien dire.

Lorsqu'il releva la tête, Mme Barnold lui dit : « Ma bourse est à votre disposition en cette circonstance. » Elle ne put rien ajouter, car les larmes lui montèrent aux yeux en voyant que le vieillard pleurait.

« Merci, Madame ; vous voulez dire pour les funérailles ?

— Oui, et quelque chose de plus, s'il m'est possible. N'y a-t-il rien à faire, par exemple, pour sa sœur ?

Il s'essuya rapidement les yeux et, se levant avec animation :

— Madame, c'est le ciel qui vous envoie ! Mais il y a là-dessous toute une histoire et il faut que vous la connaissiez. Où pourrez-vous l'entendre, Madame ? Où et quand ? Il faut que je vous parle.

— Mais ici même, tout de suite, si vous le voulez bien.

Le prêtre regarda à sa grosse montre d'argent :

— Non, Madame, non ; je ne suis pas assez calme en ce moment ; et puis songez qu'il est près de minuit. Dieu vous tiendra compte, Madame, de vous être dérangée à cette heure tardive pour le visiter dans un de ses membres souffrants.

— Assez d'autres fois, mon père, je me suis dérangée encore plus tard pour des soirées mondaines et des bals.

— Vous avez raison, Madame; mais moi j'aurai l'esprit plus libre demain, et vous-même, d'ici là, pour éviter toute surprise de votre sensibilité, vous aurez le temps de vous consulter sur ce que vous pouvez faire.

— Eh bien, mon père, permettez-moi de vous inviter à déjeuner avec moi demain, à mon cottage d'Overton-Brow. J'assisterai à votre messe. A quelle heure?

— Toujours à sept heures, la messe de cette créature céleste qui vient de nous quitter.

— A sept heures donc, et je vous ramènerai dans ma voiture.

— Fort bien, Madame, cela me convient parfaitement. Mais, j'allais l'oublier, nous ne pouvons pas nous retirer en laissant la morte seule avec sa sœur.

— Voulez-vous, mon père, que je lui laisse ma gouvernante?

— Non, Madame, vous avez besoin de Mlle Juliette pour vous accompagner. Veuillez seulement m'attendre un peu.

Il sortit et rencontra Mills, le cocher, tout au bas de l'escalier.

— C'est vous, Mills, qui avez amené ces dames?

— Oui, Père Joseph, et je les attends.

— Bon; alors prenez-moi moi-même pour quelques instants. Nous reviendrons promptement, et votre obligeance m'aura valu, ainsi qu'à ces dames, une grande économie de temps.

— Oh! dit Mills, tout en montant sur son siége, je n'y tiens pas tant que cela à économiser le temps : stationner devant une porte et laisser courir les heures, mais c'est le paradis pour mes chevaux!

— Et ce n'est pas l'enfer pour vous, Mills, je suppose, puisque vous gagnez commodément votre argent, tout aussi bien que si vous couriez au triple galop; mais il faut être juste.

— Je le suis, Père Joseph, je le suis. Où allons-nous?

— Chez la mère Martins, la garde-malade.

Mme Barnold entendit le fiacre s'éloigner; puis au bout d'un quart d'heure, s'arrêter de nouveau à la porte de l'allée. Le Père Joseph rentra avec une femme d'âge moyen, de tenue très-propre, à laquelle il adressa à voix base plusieurs recommandations :

« On peut se fier à mistress Martins, dit-il; tout ira bien. »

Il se tourna de nouveau vers elle et lui dit :

« Nous allons partir; envoyez-nous Miss Bessy. »

La femme passa dans l'autre pièce et revint aussitôt, conduisant par la main celle dont les traits avaient frappé si vivement Mme Barnold et qui pliait alors sous le poids du chagrin :

— Mettez-vous à genoux, ma fille, que je vous bénisse!

Elle leva ses yeux vers lui. Mme Barnold n'avait jamais vu une pareille expression. Bessy regardait comme si elle n'eût pas compris; mais le visage qui soutint ce regard était si grave, si ferme et en même temps si bon, qu'elle obéit avec une douceur qui semblait étrangère à sa nature.

Il traça le signe de la croix en l'air au-dessus de sa tête inclinée, en appelant sur cette tête la protection des trois personnes divines, et il l'adjura d'avoir désormais toujours présents à la pensée le dernier vœu de sa jeune sœur et la promesse de résignation qu'elle lui avait faite au moment de la perdre.

La jeune fille releva son front où se peignait une énergie toute virile :

« Non, mon père, je n'oublierai rien ! Et pour preuve, je vous prie de m'indiquer l'heure à laquelle vous pourrez m'entendre demain à votre confessionnal.

— A la bonne heure, ma fille, dit le prêtre en la relevant ; je savais bien que votre petite sainte vous obtiendrait cela. Soyez à l'église à six heures et demie ; je vous attendrai avant ma messe. Dieu bénisse vos courageuses résolutions, ma fille ! »

Mme Barnold appela Juliette, non sans donner un regard d'adieu à la petite marchande de gâteaux qui ressemblait à un ange endormi. Le vieillard la contempla aussi, et on put remarquer qu'il s'éloigna brusquement, sans doute pour ne pas céder de nouveau, devant des témoins, à son émotion.

Mme Barnold, avant de sortir, prit la main de Bessy et lui dit tout bas : « Courage ! mon enfant, nous nous reverrons ! » Bessy retint cette main, l'appuya contre sa poitrine soulevée par les sanglots et dit à Mme Barnold : — Oh ! merci, Madame ; vous êtes, depuis bien des années, la seule femme qui ait adressé une parole amie à la pauvre Élisabeth Cleave !

— Cleave ! se répétait tout bas la pieuse dame en

descendant ; c'est singulier combien ce nom me rappelle de souvenirs confus, et comme il y a dans ces traits et jusque dans ce son de voix quelque chose qui m'est connu. La matinée éclaircira ce mystère, si mystère il y a ».

Les deux visiteuses remontèrent en voiture, déposèrent le Père à son domicile, et rentrèrent, sans autre incident, à Overton-Brow.

CHAPITRE III

Un mariage inconsidéré

Ce qui restait de la nuit fut sans repos pour Mme Barnold. Elle avait toujours présente la suave figure d'enfant endormie du dernier sommeil sur son pauvre chevet. En outre, le nom de Cleave retentissait sans cesse à son oreille. Les Cleave étaient une opulente et aristocratique famille, possédant de vastes propriétés territoriales, surtout ceux de la branche aînée, les Cleave de Cleave-Hall.

Mme Barnold avait beau se démontrer par le raisonnement que ce même nom pouvait appartenir le plus légitimement du monde à bien des familles plébéiennes dans l'histoire desquelles le roman n'a rien à voir ; elle qui avait connu des bottiers et des serruriers, bottiers et serruriers de père en fils, de temps immémorial, et qui étalaient sur leurs échoppes, sans usurpation aucune, des noms de races royales d'Irlande ou de chefs de clans

écossais, elle ne parvenait pas à arrêter le cours de son imagination à l'endroit de la généalogie possible des deux orphelines.

Au moment de commencer la messe, le Père Joseph, en chasuble noire, se tourna vers les fidèles et réclama leurs prières pour le repos de l'âme de Marie-Marguerite Cleave, plus connue sous le nom de « la petite marchande de gâteaux », décédée dans la nuit, munie des sacrements de l'Eglise. Il se fit dans la petite assemblée un mouvement léger, mais général, de surprise et de sympathie.

Le Père Joseph demanda à Mme Barnold l'autorisation d'emmener Elisabeth Cleave : « Elle déjeunera, si vous le permettez, ajouta-t-il, avec votre gouvernante; mais je désire qu'elle soit présente quand je vous raconterai son histoire. Dieu vous a envoyée à elle, Madame, comme une réponse aux prières de la petite sainte qu'elle pleure. »

Mme Barnold, il n'est pas besoin de le dire, accepta sans difficulté.

L'entretien, pendant le déjeuner, roula sur la situation de la paroisse de Marston, sur l'urgence de l'ouverture d'une succursale à Overton-Brow, sur le capitaine Barnold absent, sur ses deux fils, étudiant dans un des colléges catholiques de Londres, et dont l'aîné voulait être marin comme son père, le cadet aspirait aux Ordres sacrés. Mme Barnold répondait avec distraction, tant elle était préoccupée. Dés qu'on eut enlevé le service à thé, elle fit prier Bessy de venir.

La jeune fille entra, plus belle encore que la veille,

grâce à une toilette moins négligée et à quelques vêtements de deuil que Juliette lui avait fait accepter, mais déjà plus humble et moins altière. Elle s'avança presque chancelante et, en arrivant vers la table, elle s'y appuya de la main et s'arrêta.

Mme Barnold s'empressa de lui présenter un siége, où elle s'assit toute confuse et n'osant lever les yeux. Mme Barnold n'était guère moins embarrassée.

« Bessy, dit alors le Père Joseph, je vais raconter votre histoire à Mme Barnold. »

Une vive rougeur couvrit son pâle visage pendant un instant, mais seulement un instant. La tête inclinée et les paupières gonflées, elle attendait avec une résignation qui paraissait lui coûter beaucoup. Le vieillard l'observait, cherchant à deviner ses sentiments et la manière la moins pénible d'entrer en matière. Il commença d'une façon tout-à-fait abrupte :

« Madame, vous voyez dans cette jeune fille l'héritière de la branche aînée des Cleave et des vastes domaines de Cleave-Hall, si la justice avait quelque place dans son histoire. »

Mme Barnold ne put réprimer une exclamation. Quant à Bessy, elle lança au narrateur un de ses regards chargés à la fois de défiance et de fierté blessée; mais, retrouvant le calme tout aussitôt, elle dit avec une douceur exquise :

« C'est vrai, mon Père; mais je ne vois pas quel intérêt cette circonstance peut offrir à Madame.

— Madame est la première personne, le chef de votre famille excepté, à laquelle je parle de vous avec cette

qualification ; mais j'ai aujourd'hui pour le faire deux motifs : d'abord, la route épineuse dans laquelle votre sœur s'est sanctifiée n'a pas été pour vous, comme pour elle, la voie joyeuse et triomphale, et la prudence me commande de ne rien négliger pour vous en faire sortir ; ensuite Mme Barnold est votre cousine.

— Oui, votre cousine, interrompit Mme Barnold, cousine au deuxième degré. Mais continuez, mon Révérend Père, il me tarde de savoir comment....

— Voici, reprit le prêtre. Vous avez dû connaître Richard Cleave, le fils unique du présent propriétaire de Cleave-Hall ?

— Sans doute, j'ai connu Richard. Dans mon enfance, il était reçu chez mon père à Londres sur le pied de l'intimité, et il n'y a pas longtemps que j'ai rendu visite au sien à Cleave-Hall.

— Puisqu'il en est ainsi, Madame, je n'ai pas besoin de vous apprendre que Richard, dans sa jeunesse, était la nature la plus indisciplinée qu'on pût voir.

« J'étais alors desservant de la paroisse anglicane de Cleave-Hall et sur le point de devenir catholique, bien que je n'eusse encore confié ce secret à personne. Le landlord, père de Richard, m'honorait de son amitié. C'était lui qui m'avait appelé, la cure étant à sa nomination, et, si je l'eusse écouté, j'aurais passé mes journées au château. J'eus ainsi l'occasion de donner à son fils les premières leçons de grec et de latin ; mais les tracas que cet enfant prodiguait à tous ceux qui s'occupaient de lui se peuvent difficilement imaginer. Le père, grand amateur de voyages, comme vous savez,

l'avait un peu imprudemment abandonné tout enfant aux soins d'une gouvernante plus dévouée que ferme, qui l'idolâtrait et ne sut jamais le contrarier. Il fut ainsi élevé à regarder ses caprices comme des gentillesses et sa volonté comme une loi à laquelle tout devait plier. Le père, très-impérieux lui-même, admira longtemps cette ardeur indomptée comme une preuve de caractère ; lorsqu'il voulut la modérer, il n'était plus temps.

« Irréfléchi, irascible, toujours prêt à suivre le premier mouvement, obstiné si on lui résistait, bien que profondément incapable de désarmer par son adresse une résistance prolongée; du reste, aussi loyal qu'imprévoyant et aussi prompt à se punir de ses torts que lent à les reconnaître : tel était Richard. Arbre à la sève vigoureuse, mais nullement dirigée, il me rappelait ces pommiers sauvages qu'aucune main n'a greffés, taillés, redressés, et qui, sur des branches noueuses, puissantes, mais tortues et raboteuses, ne portent que de petits fruits acides, au lieu des pommes opulentes de nos vergers.

« Richard sortait à peine d'Oxford lorsqu'il s'éprit, je ne sais comment, d'une jeune et trop charmante ouvrière.

« Je connaissais beaucoup cette jeune personne, fille d'un Irlandais aussi honorable que pauvre. Je lui avais fait faire sa première communion et avais depuis conservé sa confiance au tribunal sacré de la pénitence. J'ai rarement rencontré, dans ma longue carrière, plus de douceur, d'ingénuité et de délicatesse d'âme que dans Mary O'Shaghan. A qui aurait pu concevoir pour

elle des sentiments non parfaitement purs, il suffisait de la voir pour ne pas oser les lui exprimer. Aussi Richard, attiré sans doute vers elle par la loi mystérieuse des contrastes, lui proposa-t-il sérieusement, avec instances, de l'épouser.

« Ce fut lui qui, le premier, me confia ce dessein. Je n'ai pas besoin d'ajouter combien peu je l'y encourageai; mais la passion parlait : comment faire entendre la voix de la raison ? Il me pria, me supplia d'intervenir pour lui, soit auprès de la jeune fille et de son père, soit surtout auprès du redouté maître de Cleave-Hall. Je n'accédai, après beaucoup d'hésitation, qu'à la première partie de sa demande; et ce fut, je l'avoue, pour agir dans un sens complétement opposé à ses vues.

« Je représentai au vieux O'Shaghan tous les inconvénients d'une union aussi déproportionnée; mais je m'aperçus tout de suite que j'avais affaire à un homme ébloui, non pour lui-même, — il était trop désintéressé, — mais pour sa fille.

« Lorsque je lui parlai de la distance que le hasard de la naissance avait mise entre elle et les parents de Richard :

— Si ce n'est que cela, me répondit-il, je suis peut-être de plus vieille souche qu'eux. Leurs ancêtres étaient-ils aux croisades ?

— Je l'ignore, répondis-je étonné; mais les vôtres non plus, je suppose.

— Les miens étaient à Clontarff! répondit O'Shaghan se redressant avec fierté. Ils aidaient notre grand roi Brian à jeter à la mer les Danois, conquérants de l'An-

gleterre, à une époque où l'Irlande était encore vierge de tout joug étranger et où votre Grande-Bretagne était la proie de quiconque, Romain ou Saxon, Scandinave ou Normand de France, se donnait la peine d'y débarquer.

— Ah ! mon pauvre O'Shaghan, les rôles sont bien changés !

— Bien changés, oui, je ne le sais que trop ! Tellement changés que mes compatriotes, absorbés désormais par la préoccupation unique de la pomme de terre de chaque jour, ont perdu jusqu'au souvenir de nos gloires, et que j'ai surpris tout-à-l'heure dans vos yeux les signes de votre étonnement, lorsque vous m'avez entendu prononcer le nom de Clontarff.

— Les Anglais, eux, repris-je, n'ont pas eu la peine d'oublier votre histoire : ils n'ont jamais voulu l'apprendre. Gloire celtique, noblesse de sang celtique, cela n'existe pas pour eux. Votre fille fût-elle l'héritière directe de votre roi Brian, elle ne serait jamais ici que la fille d'un tisseur de coton. A moins pourtant qu'elle n'appuyât ses titres de quelques milliers de livres sterling....

— Elle n'en a pas besoin, dit O'Shaghan.

— Comment? pas besoin, lorsque M. Richard est appelé à jouir d'une aussi belle fortune ?

— Précisément, M. Richard en a pour deux.

— Vous voilà bien, répliquai-je, vous autres race idéaliste d'Irlandais t Que ne dites-vous vrai ? mais si 'e ne puis partager votre facilité d'illusions, du moins je vous admire et je vous plains, et d'autant plus que

c'est grâce à vos riches facultés de cœur et d'imagination, encore plus peut-être qu'à votre mobilité si reprochée, que le froid et positif anglo-saxon vous a dominés et vous exploitera toujours. M. Richard en a pour deux ; soit, mais s'il épousait une héritière, il en aurait pour quatre. Il ne fait certes pas ce calcul, mais son père et sa famille le font pour lui ; et ce ne sont pas les plus riches, croyez-moi, qui consentent le plus volontiers à cesser de s'enrichir. En outre, vous n'avez pu, mon cher O'Shaghan, donner à votre fille l'éducation d'une lady. Elle ne sait que tout juste lire et écrire. Elle n'a jamais mis le pied dans un salon de « high life. »

— Oh ! sur ce point, mon Révérend Père, je suis sans inquiétude. La coquetterie aidant, toute jeune femme est de cire molle, et j'ai toujours entendu dire que, s'il était impossible de faire d'un berger un roi qui n'eut pas l'air gauche sous sa couronne, d'une bergère on pouvait toujours faire la plus irréprochable des reines.

« Je ne pus m'empêcher de trouver une certaine justesse dans cette maligne observation du bonhomme. J'insistai néanmoins et demandai ce que deviendrait Mary si, dans une famille qui ne l'aurait acceptée qu'à contre-cœur, son mari venait à se refroidir à son égard.

« Cette fois, ce fut le tour de la jeune fille de me répondre, et elle le fit sans ouvrir la bouche, par un sourire qui attestait une conviction si absolue de l'absurdité de mon hypothèse, que je ne pus réprimer un sourire à mon tour, malgré le sérieux des réflexions que m'inspirait tant de naïveté.

« Un obstacle cependant parut faire sur eux une vive impression : celui de la différence des cultes. Je leur montrai le danger pour Mary d'être amenée à une apostasie, ou bien de se voir refuser tout contrôle sur l'éducation religieuse de ses enfants. Et quelle éducation ! Le père adore Dieu d'une façon, la mère d'une autre : les enfants, qui estiment également leur père et leur mère, sont incapables de démêler laquelle des deux manières est la bonne. Ils finissent par les regarder comme bonnes toutes les deux, ou, ce qui revient au même, puisque l'une est la négation de l'autre, comme également mauvaises. La question de religion leur paraît indifférente, et finalement, entre deux ils n'en adoptent aucune.

« O'Shaghan et sa fille étaient profondément pieux. Ils reculèrent devant cette perspective d'exposer leur propre salut et celui des enfants que Dieu pourrait donner à Mary. Il fut donc convenu, malgré le chagrin concentré de cette dernière, qu'on ne consentirait au mariage, si séduisant qu'il fût, qu'à la condition de pouvoir se conformer strictement aux lois de l'Église en cette matière, c'est-à-dire que non-seulement pleine liberté de conscience serait laissée à la partie catholique, mais que les enfants seraient élevés tous dans la religion catholique romaine.

« Je les quittai doublement satisfait de cette résolution. Je trouvai là une preuve admirable de leur foi et une probabilité, équivalant pour moi à une certitude, que ce mariage n'aurait jamais lieu.

« Quelle ne fut pas ma surprise lorsque, le surlende-

main, je les vis venir tous deux triomphants! Richard acceptait tout. Il avait signé l'engagement demandé; il avait donné, ce qui valait plus qu'un chiffon de papier, sa parole d'honneur.

« Là-dessus Mary, dans le ravissement, donnait déjà carrière à son imagination et me citait sainte Clotilde de France, auteur de la conversion de son mari, histoire que je lui avais racontée moi-même au catéchisme.

« Ainsi, dis-je au vieil Irlandais, vous êtes bien décidé, en dépit de toutes les chances contraires! Vous êtes roturier, au moins d'apparence; vous êtes pauvre, vous êtes Irlandais de race celtique, vous êtes catholique: total, quatre raisons, dont la moindre suffira bien longtemps encore, dans notre aristocratique pays, pour interdire à votre fille le droit d'aspirer au rang de lady.

—Mais elle n'y avait point aspiré, mon Révérend Père, répliqua O'Shaghan. Si je la connais bien, elle préférerait vingt fois que Richard fût un pauvre ouvrier comme moi; au moins, alors, ce mariage se ferait tout de suite et sans tant de cérémonies.

« Mary leva vers son père un regard chargé de reconnaissance, pour le remercier d'avoir si bien interprété sa pensée.

—Eh bien! répliquai-je, moi, avec tout ce je connais du caractère de Richard et de celui de M. Cleave....

—Y aurait-il donc là quelque vice secret? demanda anxieusement O'Shaghan, quelque motif d'indignité personnelle qui nous soit inconnu?

« Mary accueillit cette question injurieuse de son père d'un regard de reproche.

—Je ne prétends point cela, repris-je : mon but n'est pas le moins du monde de faire passer Richard pour un malhonnête homme; bien au contraire, sa demande même de mariage est une preuve de la droiture de ses intentions ; mais je ne dois pas vous laisser ignorer qu'il est impétueux, fantasque, inconstant, indiscipliné.

—Impétuosité de jeunesse, mon Révérend Père ; l'ascendant de ma fille, dont la maturité est si précoce, corrigera cette verdeur. Et qui donc oserait faire de la peine à une personne si douce?

—Oh! sur ce point, mon cher O'Shaghan, ce n'est pas moi qui vous contredirai. J'apprécie autant que qui que ce soit les qualités aimables de Mary ; mais ces qualités suffiront-elles? Tenez, ajoutai-je, j'envisage tout ceci avec des pressentiments si noirs, que je vous prie, malgré toute mon estime pour vous, malgré toute mon affection pour votre fille, de ne pas vous adresser à moi pour bénir ce mariage, et de requérir d'un autre que moi un ministère que, du reste, je ne pourrais vous refuser si vous l'exigiez absolument.

« Une déclaration aussi nette leur mit à tous deux des larmes dans les yeux.

—Vous entendez, dit O'Shaghan se tournant vers sa fille, il faut que, pour parler ainsi, le Révérend Père ait de bien graves raisons. Ce jeune homme, après tout, nous est à peine connu. Où trouver quelqu'un qui soit plus à même que le Révérend Père de nous renseigner sur lui?

« Et, comme la jeune fille restait muette, la tête baissée, la respiration oppressée :

— Voyons, Mary, je ferai comme vous l'entendrez. Que décidez-vous ?

— O mon père, je l'aime! s'écria Mary se cachant dans les bras de son père.

— Vous l'avez entendue, reprit en la retenant serrée sur son cœur l'excellent Irlandais. Il ne nous reste, mon Révérend Père, qu'à prier le ciel de ne point réaliser vos craintes.

— Je le ferai, mon digne O' Shaghan ; je le ferai, mon ami, lui dis-je en serrant ses deux mains dans les miennes. Mais il y a encore une autre objection, que j'ai omise, parce qu'elle ne regarde que vous. Si votre fille est acceptée au château qui va lui appartenir, espérez-vous, vous l'ouvrier irlandais, être reçu avec elle?

— Ne parlons pas de moi, répondit-il simplement. J'ai élevé ma fille pour elle-même et pour le bon Dieu, non pour moi. Qu'il me soit seulement permis de la contempler du coin d'un pilier, quand elle sortira de l'église, et de lui donner de l'eau bénite à la porte : j'achèverai de vieillir content.

« Le tremblement de sa voix attestait toute l'étendue du sacrifice qu'il acceptait ainsi. Mary se jeta de nouveau dans ses bras, lui protesta qu'elle ne l'abandonnerait jamais ; et ils sortirent, me laissant à la fois émerveillé et inquiet.

« Je n'ai jamais su comment Richard Cleave s'y prit pour demander à son père son consentement. Je me souviens seulement qu'il vint me trouver un soir tout bouleversé et que, dans son récit fort incohérent du fâ-

cheux accueil fait à sa demande, il passait brusquement d'une colère extrême à un brusque abattement. Je dus le rappeler plusieurs fois au respect d'un fils pour l'auteur de ses jours. Il jura qu'il ne renouvellerait point une démarche aussi mal accueillie, mais que, le lendemain du jour où il serait majeur, Mary O'Shaghan serait sa femme.

« Et il tint parole. »

Ici un geste de Mme Barnold arrêta le récit du Père Joseph.

« Pardonnez-moi de vous interrompre, mon Révérend Père, dit la charitable dame, mais il est vraiment singulier que je n'aie jamais entendu parler de ce mariage.

— Bien peu de personnes en ont eu connaissance, reprit le prêtre; mais j'ai ici une copie de l'acte de célébration à l'église, ce qui ne suffirait peut-être point sur le continent, là où le mariage civil est établi, mais ce qui, selon nos lois, rend celui-ci parfaitement inattaquable. »

Il tira de sa poche une feuille pliée et la présenta à Mme Barnold.

« A Dieu ne plaise, mon Révérend Père, que la pensée me vienne de contrôler la véracité de votre affirmation ! Je tiendrais seulement à connaître la date et le nom de la paroisse.

— La paroisse est Marston, la mienne aujourd'hui, mais qui alors était dirigée par le docteur Eyrie, mon prédécesseur. Lisez plutôt, Madame. »

L'acte, daté de Marston, 6 mai 1841, portait la signa-

ture des deux époux, du curé et de deux témoins désignés comme il suit : Joe Mills, cocher, et James Sportston, jardinier. Le père avait signé « Patrick O'Shaghan, de la famille des rois du Connaught », titre d'ambitieuse noblesse qui fit sourire Mme Barnold. Le tout parfaitement en règle.

Après que Mme Barnold eut pris note de tous ces détails, le Père Joseph réintégra la copie dans son portefeuille et reprit sa narration.

« Singulière coïncidence ! Vous avez fait hier soir la connaissance de ce Joe Mills, dont vous venez de voir la signature : c'est lui qui vous a conduite avec Mlle Juliette ; mais il y a à parier qu'il n'a plus aucun souvenir de cette noce. Je reviens à Richard.

« Richard agit au mieux, c'est-à-dire au plus mal, — car rarement le pauvre garçon fit bien quoi que ce soit, — pour adoucir son père. De mon côté, je me décidai à écrire à M. Cleave une apologie de la conduite de mon ancien élève, et à tenter de l'intéresser tout au moins en faveur des qualités aimables de la nouvelle Mme Cleave. J'ai su, plus tard, qu'il déchira et brûla ma lettre dès qu'il l'eut parcourue, et qu'il s'emporta en invectives contre moi, contre les Jésuites, les Capucins, contre tous les prêtres du romanisme en général, « ces « brouillons qui apportent le trouble partout où on a le « malheur de les accueillir ; ces accapareurs des con- « sciences de fils de famille, ces intrigants sans pudeur, « qui, depuis qu'on leur a permis de respirer librement « l'air de la vieille Angleterre, voudraient faire passer, « s'ils le pouvaient, tout le sol de nos libres îles aux

« mains du Pape et de ses idolâtres valets d'Irlande;
« ces hypocrites qui agencent des mariages clandestins
« et qui les envoient célébrer par un confrère, afin de
« pouvoir ensuite eux-mêmes s'en laver les mains. »

« Après une heure ou deux de semblables intempérances de langage, il jugea plus prudent et plus conforme à sa dignité de me répondre par son mépris. Il affecta de ne plus s'occuper de ma missive, prit son fusil, sonna son piqueur, siffla ses chiens et, au retour de la chasse, se montra tout-à-fait gai et communicatif, même à l'égard de Richard qu'il présumait, à juste titre, informé de l'envoi de ma lettre et auquel il parla avec entrain de tout, excepté de cela.

« Ce fut un parti pris. A dater de ce jour, il n'ouvrit plus la bouche sur le mariage de son fils. Un de ses plus anciens serviteurs s'étant permis un jour un propos qu'il interpréta, probablement à tort, comme une allusion, il le chassa le jour même sous un autre prétexte des plus futiles. Si Richard venait à parler de Mary, il ne s'irritait plus; il feignait de ne pas comprendre et répondait sur toute autre chose ou s'en allait.

« La conséquence fut que Richard loua un petit appartement pour sa femme à Marston et qu'il partagea son existence entre cet appartement et Cleave-Hall. Il faut lui rendre justice, Madame: il était à cette époque un mari modèle. Il s'efforçait de remplacer pour Mary toute sa famille, et il y réussissait. De quoi avait-elle besoin, la douce Mary? De se sentir aimée, et pas davantage. Or, les portes de Cleave-Hall obstinément fer-

mées, loin d'assombrir pour elle ces premiers beaux jours, les lui rendaient au contraire plus radieux. Elle y perdait un beau-père qu'elle n'avait jamais vu et une opulence qu'elle n'avait jamais désirée, mais elle y gagnait de garder auprès d'elle le vieux O'Shaghan, qui n'aurait certainement pas pu la suivre chez son mari.

« Deux petites filles vinrent successivement, comme deux nouveaux rayons, égayer ce réduit déjà plein de soleil. Ce fut moi qui les baptisai, qui leur choisis une école et qui surveillai les premiers développements de leur jeune intelligence. L'aînée, que vous avez devant vous, Madame, avait beaucoup de la fougue du père, bien qu'elle me parût plus capable de se contenir et de se dominer. La cadette ressemblait davantage à la mère; elle annonçait, toutefois, plus d'énergie et plus d'activité.

« Mais déjà la résistance toute d'inertie du maître de Cleave-Hall avait commencé à lasser Richard et à user sa constance. Il avait été repoussé avec un flegme si dédaigneux, si imperturbable, lorsqu'il annonça la naissance de Bessy, qu'il n'osa pas même mentionner celle de Margaret. Il prit son parti de renoncer à toute allusion à sa jeune famille. Je l'ai vu plus d'une fois s'emporter contre son père et contre lui-même jusqu'à pleurer de rage. C'était tout. Il était complétement, pour vivre, à la merci de la générosité paternelle, pas une acre de terre ni un titre de rente n'ayant été encore transféré à son nom. Je lui conseillai d'embrasser une profession, de se créer une indépendance, dans l'intérêt de ses enfants. J'aurais espéré beaucoup d'une semblable dé-

termination, qui eût été plus éloquente auprès de son père que tout ce qu'il pouvait dire. Il chercha; mais où trouver? Pour le barreau, pour la médecine, ses études n'avaient malheureusement pas été assez sérieuses; dans les chemins de fer, les administrations publiques, les débuts ne lui paraissaient pas suffisamment rétribués, ni l'avancement assez sûr, assez rapide. Il essaya d'un emploi de comptable dans une maison de banque, mais il ne put se plier aux rigoureuses exigences d'un service exact et régulier. Il faillit prendre pied dans les bureaux d'une grande entreprise industrielle, où la connaissance qu'on avait des capitaux de son père le fit bien accueillir; mais les égards mêmes qu'on lui témoignait l'abusèrent : il s'exagéra son importance, se prit de querelle avec les patrons et les envoya au diable, selon son expression. Après tout, se disait-il, à quoi bon tant de tracas? n'aurait-il pas un jour Cleave-Hall? Et il se remettait à d'autres recherches, de moins en moins désireux de les voir aboutir.

« Enfin, ce que j'avais tant redouté pour Mary arriva. Il y avait près d'une année que Richard n'était venu chez moi. Je me rendis un jour chez lui à Marston, presque à l'improviste, à une heure où je me croyais sûr de le rencontrer. Je trouvai sa jeune femme pâlie, affreusement changée, les yeux rouges. Elle tenait sur ses genoux la petite Margaret, qui pleurait aussi, et elle grondait la petite Bessy qui, les deux poings levés, menaçait avec colère une photographie de Richard suspendue à la muraille : « Il veut nous donner une

autre maman, criait l'enfant; non, non, plutôt plus de papa ! »

« En effet, une ancienne amie, jalouse sans doute de ce qu'on appelait « le brillant mariage de la fille d'O'Shaghan », avait jugé à propos de lui communiquer le matin même cette nouvelle et n'avait pas reculé, pour cette annonce charitable, devant la présence des enfants.

« Ah ! mon Révérend Père, il n'est que trop vrai, s'écria la pauvre Mary. Lisez ce journal : on ne l'a pas imprimé tout exprès pour me rendre folle !

« Elle me montra un fragment d'une feuille de province, où je lus, sous le titre de « *Marriage in high life,* » que l'on venait de publier les bans de miss Anna, troisième fille du comte de Wallamore, et de M. Richard Cleave, esquire, unique héritier de Cleave-Hall. »

« Je restai confondu; mais, dominant ma surprise et mon indignation :

« Non, Madame, non ! cela ne sera pas ! Vous êtes bien sa femme légitime, et il y a des tribunaux en Angleterre.

— Oui, Monsieur; mais l'argent pour plaider, où le prendre? Et puis que m'importe, dès lors qu'il ne m'aime plus? Voici trois mois, le croirez-vous, trois mois qu'il n'a pas mis le pied ici !

« Elle éclata en sanglots, et les deux enfants, y compris Bessy, se mirent à pleurer avec elle.

« Je fis immédiatement un extrait de l'acte de mariage, et l'envoyai, légalisé, à Cleave-Hall, en l'accompagnant de remontrances calmes, mais fermes, et der-

rière lesquelles je laissai entrevoir la détermination de recourir aux lois. J'écrivis en même temps à Richard. Je l'adjurai de ne pas déshonorer une nouvelle victime innocente par un mariage qu'il savait bien ne pouvoir être qu'adultère, lui qui venait d'en trahir une première, dont le seul crime était d'avoir eu foi en lui.

« La seule réponse que je reçus fut le billet suivant de Richard :

« Mon Révérend Père, vous m'accablez. Si vous me « voyiez, c'est de la pitié que je vous inspirerais. Dites à « Mary que je ne l'abandonne point, que je ne l'aban- « donnerai jamais, elle et ses enfants; mais laissez là « toute poursuite légale, je vous en supplie, et évitez « un scandale. A cette condition seulement, mon père « consent à rompre son fatal projet. »

« Hélas ! il n'eut pas besoin de le rompre ; il lui suffit de l'ajourner. La pauvre délaissée était frappée au cœur. Elle qui, depuis plusieurs mois, ne savait que prier, aimer et souffrir, elle s'éteignit dans les bras de ses filles, en me les recommandant et en offrant ses souffrances à Dieu pour le salut de l'âme de son ingrat époux.

« Le vieil O'Shaghan ne se consola point d'une catastrophe qu'il se reprochait amèrement ; il ne tarda pas à suivre sa fille au tombeau.

« Etrange mobilité des passions humaines ! La perte de celle qu'il avait tant désirée fut pour Richard un véritable soulagement. On eut peu de peine, je le crains, à lui persuader qu'il s'était sacrifié assez longtemps au sentiment de ses devoirs, et que, s'il assurait à ses

deux filles une pension d'une guinée (1) par semaine pour elles deux, il ferait au-delà de ce qu'on était en droit de lui demander, cette somme étant plus que suffisante pour leur permettre de grandir honorablement dans la condition qui avait été d'abord celle de leur mère et qui devait rester la leur. Il m'informa que telle était désormais sa décision et me pria de vouloir bien me charger de toucher chez le banquier de son père cette guinée hebdomadaire. Je hasardai, dans ma réponse, quelques observations. Mais, depuis que je ne l'avais vu, il s'était joliment formé aux opinions et au langage du beau monde.

« Il me répliqua que ce mariage irlandais avait été une folie de jeunesse. De quoi se plaindraient les enfants de Mary O'Shaghan ? Ils étaient dans une position meilleure que celle à laquelle ils auraient pu prétendre si leur mère avait épousé tout autre que lui. On ne les laisserait jamais dans le besoin ; ceci il l'affirmait de nouveau, bien que cette affirmation réitérée fût superflue ; mais la fortune de leur grand-père n'appartenait ni à leur mère, ni même, pour le moment, à leur père, et ils n'avaient de droit légal qu'à une simple pension alimentaire. Quant à la terre de Cleave-Hall et à tout ce qui constituait l'antique apanage de la famille, c'était pure folie que d'y penser pour eux. Le mariage projeté avec la fille du comte de Wallamore n'avait plus de raison d'être différé, et c'était naturelle-

(1) Vingt-cinq francs.

ment en faveur des enfants à naître de cette union que M. Cleave ferait son testament.

« Il m'en coûta beaucoup de revenir à la charge, après une déclaration aussi péremptoire. Je le priai néanmoins de considérer que, si la fortune des Cleave n'appartenait pas, *pour le moment,* au père des filles de Mary O'Shaghan, elle lui appartiendrait un jour, et un jour serait léguée par lui à des héritiers; qu'alors, en toute justice, il devait leur en revenir une part quelconque ; qu'elles avaient droit, en attendant, à être élevées convenablement en vue de cette éventualité, quelque éloignée qu'elle fût; et que, pour cela, vingt-six livres sterling par an pour chacune n'étaient certainement pas assez.

« Bien, me répondit-il sommairement; si vous vou-
« lez faire le malheur futur de ces enfants, vous n'a-
« vez qu'à les engager dans cette voie-là. Nous vivons,
« grâce à Dieu, sous les lois de la vieille Angleterre,
« et non sous le régime égalitaire de certains codes du
« continent. Les enfants de Mary sont deux filles : as-
« pireriez-vous par hasard pour l'une ou pour l'autre aux
« priviléges d'un fils aîné? Non, je suppose. Eh bien!
« sachez que, pour le reste, un père ne doit compte à
« personne de la manière dont il entend faire la répar-
« tition de son héritage. »

Les deux petites filles devinrent donc complétement orphelines, de père aussi bien que de mère. Toutefois, la guinée par semaine était régulièrement payée. De temps à autre, aux nouvelles que je me faisais un devoir de donner de leur santé et de leurs progrès, on

répondait par l'expression d'une espérance « qu'elles apprenaient quelque métier et que je les mettrais à même de gagner leur vie honorablement d'une manière ou d'une autre. » Rien de plus. Je ne pouvais me résigner à si peu pour elles. Je les faisais élever de telle sorte qu'elles fussent, au moins par l'élévation des sentiments, à la hauteur du rang de leur père, et je me reproche vivement aujourd'hui d'avoir donné trop de temps à cette première éducation. »

Le digne prêtre s'arrêta. Bessy, qui, pendant toute sa narration, était restée suspendue à ses lèvres avec une attention indescriptible, lui saisit la main et la couvrit de baisers. Quant à Mme Barnold, elle dit qu'elle avait souvent rencontré lady Anna Cleave et qu'elle était fort curieuse de savoir ce que cette jeune dame connaissait de cette histoire.

— Absolument rien, je suppose, reprit le Père Joseph, et je ne vois pas d'où elle la connaîtrait. Ce n'était point à nous, vous l'avouerez, de la lui apprendre. A quoi bon ? Nous n'eussions peut-être éveillé en elle rien autre chose que de la jalousie et de la défiance contre les deux orphelines.

— Moi qui connais lady Anna, j'ai meilleure opinion d'elle, dit Mme Barnold.

— Je suis charmé de vous entendre parler ainsi, Madame, reprit le prêtre, mais je n'ai jamais eu l'honneur de la rencontrer. Dans tous les cas, je l'eusse rendue malheureuse : elle a un fils à elle.

— Oui, dit Mme Barnold, un enfant de six à sept ans,

mais infirme, maladif, et qui donne bien des inquiétudes à ses parents.

— Vraiment? reprit le prêtre. J'ai souvent remarqué pareille chose et, dans ma longue carrière, j'ai connu plus d'un enfant dont on aurait voulu être fier, moins bien doué et de moins belle venue que celui dont on s'efforçait d'oublier l'existence. Il y a là, quand cela arrive, une juste punition de Dieu. Quoi qu'il en soit, le petit Cleave atteignait à peine l'âge où les enfants commencent à marcher lorsqu'un grand malheur survint. Richard tomba de cheval et resta mort sur le coup.

« Le banquier m'ayant informé qu'après cet accident, de nouvelles instructions lui devenaient nécessaires pour la continuation du payement de la guinée hebdomadaire, j'adressai à Cleave-Hall lettres sur lettres. Aucune n'obtint de réponse. Je me présentai au château: l'ordre avait été donné à l'avance de me refuser l'entrée. Enfin le banquier me fit lire, au guichet de sa caisse, le *post-scriptum* d'une lettre où M. Cleave disait: « A propos, ne vous préoccupez plus de la petite rente « pour laquelle vous vouliez bien servir d'intermédiaire « entre mon fils et un certain Joseph Peterstone. Mon « fils avait pris, depuis quelque temps déjà, des arran- « gements pour qu'on cessât d'en avoir besoin. Les « personnes auxquelles elle était destinée doivent être « incessamment en état de se passer de secours. Veuillez « remettre encore à M. Peterstone en un seul payement « l'allocation de cinq semaines, — je veux faire les

« choses largement, — mais ce sera la dernière. « *Dixi.* »

« Après cette lecture, l'homme de finances aligna cinq pièces d'or sous mes yeux, me présenta un reçu à signer, me salua froidement et ferma son guichet.

« Amère dérision! des enfants de onze et de treize ans gagner leur vie! J'étais si exaspéré que j'allai jusqu'à la porte d'un avocat, l'acte de mariage de Mary O'Shaghan en main; mais je fus retenu au dernier moment par la crainte du scandale, par celle de faire à mes protégées plus de mal que de bien, en changeant peut-être en haine irréconciliable le cruel dédain d'un homme égaré par son orgueil, mais qui pouvait, d'un jour à l'autre, regretter son injustice.

« Je redoutai de plus, je l'avoue, de mêler à une réclamation publique d'argent le nom d'un prêtre catholique qu'aucun lien légal ou de parenté ne rattachait à ses clientes.

— Et comment vécurent-elles, les malheureuses? demanda Mme Barnold, qui ne put retenir une exclamation de pitié et d'indignation.

— Bessy vous l'expliquera mieux que je ne pourrais faire, Madame. C'est pour moi-même un mystère; car ce que je leur apportais parfois — et encore devais-je pour cela me cacher de la méchante enfant que voici — était bien peu de chose. Vous le savez, Madame, dans nos Iles Britanniques, ce coin le plus opulent du monde habité, le prêtre catholique dépend entièrement de ses ouailles pour son entretien. C'est un pauvre qui reçoit constamment l'aumône, et qui n'est pas toujours en

état de la faire, bien que les occasions ne lui en fassent jamais défaut. De tout ceci je ne me plains nullement. La pauvreté est le sel conservateur du sacerdoce, et j'ai entendu dire à un saint évêque qu'une paroisse sans pauvres serait une paroisse maudite de Dieu.

— Oh bien! dit Mme Barnold avec un sourire, en partant de cet axiome, nos paroisses anglaises ont droit à des bénédictions surabondantes. Mais racontez-nous vous-même, Bessy, cette période de votre existence, s'il m'est permis de joindre mes instances à celles de votre vénérable protecteur. »

CHAPITRE IV

Les tentations de la faim

« Notre aiguille, dit Bessy, notre aiguille devint notre unique ressource; et combien de semaines nous dûmes nous exercer avant de gagner seulement un penny ! Pour nous soutenir durant cet apprentissage et pour payer le premier terme qui vint à échoir de notre loyer, nous dépensâmes les huit dernières guinées que nous remit le Père Joseph, car il nous en apporta huit, une à une, depuis la mort de notre père, et il nous donnait chaque fois une leçon sur la manière de compter l'argent et d'enregistrer nos dépenses, soin dont il s'était jusqu'alors chargé pour nous.

« Il nous apporta en outre, après cela, des couronnes, des demi-couronnes et des shellings, quelquefois même de petites poignées de monnaie de cuivre; mais je me doutais bien que cela ne venait point de M. Cleave. Je le lui demandai, il refusa de répondre; j'insistai, il en

convint. Alors moi je lui dis, un jour que Meg n'était point là, que nous commencions à gagner suffisamment, ce qui n'était malheureusement point la vérité.

« Nous portâmes au mont-de-piété tous ceux de nos meubles ou effets dont nous pouvions nous passer. Il y en avait dans le nombre qui étaient de purs objets de luxe que nous regrettâmes peu; tous ont dû être vendus depuis, car nous n'avons jamais songé à la possibilité de les racheter, ni de payer une rente pour leur conservation. Pardonnez-moi cette espèce d'ingratitude. J'engageai jusqu'à mon livre d'heures qui me venait de vous, bon Père Joseph; mais Margaret ne voulut jamais se défaire du sien, et ce fut bien heureux: sans ce livre nous aurions désappris à lire.

« Nous ourlions ces foulards, nous cousions des cercles d'acier dans les crinolines, nous faisions des chemises, des jupes, des robes d'étoffe commune qu'on nous remettait toutes coupées. Nous allions les prendre dans les grands magasins de confection, où nous étions mieux accueillies et moins remarquées que dans les petites boutiques. On nous payait bien peu, et la première fois que je reçus un shelling (1) pour toute une semaine de travail à nous deux, volontiers je le leur eusse jeté à la tête; mais c'était à tort, je le confesse : notre travail était encore imparfait, et peut-être aurait-on pu, comme les semaines précédentes, ne nous rien donner du tout. Ensuite, si ceux qui nous occu-

(1) 1 franc 25 centimes.

paient étaient si peu généreux, c'est qu'ils ne pouvaient l'être davantage. Il fallait bien qu'ils gagnassent quelque chose aussi sur l'ouvrage qu'ils nous donnaient.

« Aux prix qu'ils nous offraient, ils trouvaient des ouvrières plus âgées que nous et offrant par conséquent plus de garanties de régularité; ils en trouvaient autant et plus qu'ils n'en désiraient. Voyez-vous, Madame Barnold, il y a des concurrences qui nous ruinent, sans s'en douter. Une femme dont le père ou le mari gagne deux ou trois shellings par jour dans les bateaux, est enchantée de trouver quelques pences à gagner de ses mains, tout en soignant ses enfants et sa marmite de pommes de terre; et elle se contente d'un salaire minime. Pour nous, au contraire, ce salaire représentait, non pas un appoint, mais tout, absolument tout, et nous ne pouvions cependant réclamer plus que les autres.

« Vous me trouvez bien philosophe en ce point, n'est-il pas vrai? Mais je n'ai pas toujours raisonné de la même façon. C'était ma douce petite sœur, qui me disait tout cela. A force de me le répéter, elle finissait par m'en faire convenir, mais, hélas! elle n'apaisait pas pour cela toutes mes impatiences. Je me révoltais contre la misère qui nous envahissait; j'accusais le bon Dieu, qu'elle bénissait toujours; j'allais souvent jusqu'à refuser de faire ma prière avec elle, comme pour me venger de lui. Nous avions engagé un samedi les deux meilleures robes que nous eussions chacune. Margaret, malgré les nombreux raccommodages de celle qui lui restait, se rendit à l'église le lendemain matin, tou-

jours gaie et sereine comme à l'ordinaire ; moi je refusai d'y paraître avec mes vêtements délabrés. C'est de ce jour que date pour moi l'oubli des devoirs religieux. La honte de me montrer mal vêtue à la messe m'en éloigna pendant quelques dimanches ; la honte de m'y présenter de nouveau, après que le monde avait pu remarquer mon absence, m'en éloigna définitivement.

« Tandis que Margaret employait les soirées du dimanche à prier et à lire dans son livre d'heures et qu'elle observait strictement le repos du saint jour, afin de forcer, comme elle disait, le bon Dieu à nous venir en aide, moi je travaillais toute seule avec une sorte de rage. Enfin j'ai vécu trois ans comme une païenne ; j'ai été, pour la chère âme qui se sanctifiait à côté de moi, le mauvais exemple de chaque jour, la tentation vivante.

— Continuez, ma pauvre enfant, dit le Père Joseph ; la persévérance de cette petite n'en est que plus admirable ; votre éloignement de Dieu mettait le comble à sa fidélité.

— Elle était patiente, reprit Bessy ; moi j'étais forte. Elle se fatigua la première. Nous avions quelquefois soixante douzaines de faux-cols à piquer, c'était si long, si ennuyeux ! Car, vous le savez, Madame, les coutures qui vont le plus lentement sont celles dont on se lasse le plus vite. Nous nous levions le matin dès qu'on y voyait un peu, et nous travaillions tout le jour. Nous avions quitté notre ancien logement, trop grand et trop cher, et nous habitions une petite chambre dans une maison qui faisait le coin de deux rues. Cette

chambre avait trois fenêtres, et nous en faisions le tour avec le soleil. Je portais ma chaise en courant, dès que je n'y voyais plus, et je regrettais la minute perdue dans ce déplacement ; mais elle, elle se levait avec douceur, elle venait s'asseoir à côté de moi et elle souriait à la lumière. »

A ce souvenir, Bessy éclata en sanglots.

— Donnez-leur , Seigneur, le repos éternel, et que la lumière sans fin luise pour eux ! » dit le Père Joseph.

Bessy se remit promptement de son émotion.

— En travaillant depuis cinq heures du matin jusqu'au soir vers neuf heures, nous arrivions à gagner un shelling et six pences ; mais c'était une terrible tâche ! Afin de nous donner un peu d'exercice nous faisions d'abord notre ménage chacune à notre tour. Et il n'était pas long, je vous assure : nous n'allumions pas le fourneau tous les jours ! Mais les sorties dans la rue ne me valaient rien : les gens que je voyais me rappelaient le passé ; les jeunes filles de mon âge qui passaient rieuses et proprement mises, m'inspiraient presque de la haine ; sans parler de certains regards de jeunes gens, dont mes haillons paraissaient autoriser l'insolence, et qui m'obligeaient à baisser les yeux. Je préférai donc ne plus bouger de ma chaise, et je restai là à coudre, coudre, coudre, jusqu'à cesser pour ainsi dire de distinguer une semaine de l'autre et l'aube du matin du crépuscule du soir.

« Nous n'atteignions pas toujours la somme de un shelling six pences, dont j'ai parlé ; bien souvent pendant l'hiver, ou lorsque l'une de nous était obligée de

céder à la fatigue, nous n'arrivions qu'à un shelling. Néanmoins, en moyenne, nous faisions ensemble de sept à huit shellings par semaine. Nous payions un shelling par dimanche pour notre chambre. L'hiver, la chandelle et le charbon nous coûtaient un shelling six pences par semaine. Ainsi il nous restait cinq shellings pour nous nourrir et nous entretenir sept jours durant.

« Margaret tomba malade ; la couture lui devint insupportable. Elle loua un métier au tambour, à raison de trois pences par semaine, et se mit à broder. Ce changement parut la ranimer. Les patrons dessinés lui réjouissaient la vue et elle apprit bien vite. Mais elle était obligée, pour rendre son ouvrage, de prolonger les veillées. Si elle prenait une robe, elle devait fixer un jour pour la rapporter ; en cas de retard elle était à l'amende. Elle veillait souvent trois et quatre nuits de suite jusqu'à trois heures du matin plutôt que de manquer à sa promesse. A douze ans, quelle existence !

« Un matin, je ne l'oublierai jamais, elle était sortie avec un magnifique manteau tout fleuri, tout enguirlandé de ses plus fines broderies. Elle rentra et vint se placer debout auprès de moi sans rien dire. J'avais à peine assez de temps pour lui donner un coup d'œil ; je vis néanmoins qu'elle ne tenait pas l'argent dans la main.

— Et bien ! Margaret, qu'y a-t-il ? lui demandai-je sans me déranger. Elle n'ouvrait pas la bouche. Je tournai la tête vers elle : « Margaret, qu'y a-t-il donc ?

— Rien, répondit-elle. Le ton dont elle dit cela me donna froid au cœur.

— Margaret, vous a-t-on renvoyée ?

— Non : on m'a offert d'autre ouvrage ; j'ai refusé.

— Refusé?

— Oui, Bessy, ne vous fâchez pas. Voyez-vous, Bessy, je ne puis plus, je ne puis plus travailler comme cela ; la force me manque, je ne puis plus !

« Elle était si pâle, si égarée, que je crus qu'elle allait mourir : Eh bien ! tant mieux ! m'écriai-je ; plutôt finir d'un coup que mourir lentement de faim comme nous faisons !

Elle se laissa tomber sur une chaise : Me pardonnez-vous, Bessy, me demandait-elle, me pardonnez-vous ?

— Margaret, ma chère Margaret, tout ce que vous faites est bien ! lui dis-je. Elle m'embrassa et se força pour sourire :

— Regardez, dit-elle.

« Alors je vis qu'elle avait employé son argent à acheter quelques vieux chiffons et trois poupées. Elle se mit à couper les chiffons en petites jupes, en petits châles et à habiller les poupées. Je n'osai pas lui demander ce qu'elle faisait ; mais elle était fort habile et eut bientôt donné à tout cela une tournure charmante. Dès qu'elle eut fini, elle se prit à admirer ses poupées, à les caresser, à les coucher sur notre lit, à les endormir dans ses bras. Sa raison l'abandonnait-elle? ou était-ce simplement la nature qui, dans ce cœur d'enfant si comprimé, réclamait ses droits? Je n'osais presque la regarder, bien que j'eusse moi-même laissé là mon ou-

vrage. Enfin elle contempla ses jouets avec amour, les baisa et les rebaisa comme eût fait une mère pour ses enfants, puis les ayant soigneusement enveloppés sous son bras, elle mit son bonnet et se dirigea vers la porte :

— Margaret, Margaret, où allez-vous ?

— Dans la rue, me répondit-elle.

« Elle n'eut pas plutôt refermé la porte, que je me mis à pleurer et à sangloter. Je ne sais combien de temps dura cet accès de ma sensibilité ; mais lorsque j'eus retrouvé un peu de calme, le soleil marquait environ deux heures et Margaret, sortie vers midi, ne revenait pas. Je regardais dans la rue : elle n'y était pas ; je revenais écouter à l'escalier, je retournais à la fenêtre ; pour un rien je l'eusse appelée par cette dernière, au hasard de me faire passer pour folle. J'allais sortir à mon tour et courir après elle ; mais où la chercher ? J'étais au désespoir.

« Elle rentra enfin. Elle rapportait deux pains, un peu de thé dans un cornet de papier, du sucre dans un autre, et quatre pences non dépensés. C'était le prix de ses trois poupées : un demi-shelling en tout, à peu près ce qu'elle gagnait en un jour à son tambour. On lui donna de l'eau chaude dans une taverne tout à côté de notre maison, et elle fit du thé, le premier que nous eussions goûté depuis bientôt deux ans. Puis, lorsqu'elle l'eut servi devant moi sur notre petite table, elle se leva, fit le signe de la croix et dit le *Benedicite*, mais d'une voix si douce, si douce, pleine de tant de gratitude, que je me mis à pleurer de nouveau. Elle m'ôta

mon ouvrage, que j'avais repris, et emprisonna mes mains dans les siennes.

« Tout le reste de la journée se passa ainsi, à nous regarder, à nous embrasser, à causer et à ne rien faire, oui, à ne rien faire : c'est la seule fois que cela nous soit arrivé. Le soir, lorsqu'il ne nous fut plus possible de distinguer les traits l'une de l'autre, nous nous couchâmes et là, dans l'obscurité, elle m'ouvrit le fond de son cœur. Elle me dit qu'elle n'était point malheureuse, mais reconnaissante au bon Dieu qui l'éprouvait, parce qu'elle sentait que l'épreuve lui était utile ; mais qu'elle perdrait la tête si elle continuait à travailler comme elle avait fait; qu'elle eût trouvé bien bon de jouer quelquefois un peu, si les récréations et les jeux étaient faits pour des enfants comme nous; mais qu'au moins elle ne pouvait se passer d'air, de lumière, de mouvement, et d'aller à la messe. Elle avait une idée : c'est que sa place de travail était dans la rue, oui, dans la rue; elle était donc déterminée à y chercher de l'occupation, et à sauver ainsi son corps et sa raison, tout en continuant à faire du salut de son âme son principal souci.

« Ainsi, elle commença à sortir régulièrement tous les jours avant sept heures, par le soleil comme par la pluie, par le vent comme par la neige, malgré le triste état de ses vêtements et malgré ses pieds nus. Elle prétendait que la demi-heure passée au pied de l'autel la rendait forte pour tout le jour, et que cela remplaçait pour elle toutes les poupées et toutes les récréations.

— Mais à propos, comment se fait-il, demanda

Mme Barnold, que vous n'ayez pas songé à réclamer le secours de l'administration publique? Bien d'autres orphelines, à votre place, se seraient « jetées sur la paroisse » comme on dit vulgairement.

— Madame, une honnête voisine, qui s'intéressait à nous, nous le conseilla et nous conduisit jusqu'au bureau des pauvres. Là, après une longue série de questions qui furent pour moi un supplice, on nous donna un demi-shelling à chacune, et l'on nous dit qu'on ne pouvait rien pour nous à domicile, qu'il fallait nous adresser au work-house. A ces mots, je regardai la voisine qui nous avait amenées; mais elle, sans me donner le temps de l'interroger, elle nous prit chacune par une main et nous entraîna rapidement dans la rue. « Le work-house, nous dit-elle alors avec un tremblement de voix : le work-house, je l'ai connu, Dieu vous préserve de le connaître aussi! Le work-house, cette prison des pauvres d'où les enfants ne sortent plus, ce pêle-mêle de tous les âges et de toutes les fanges; le work-house avec sa cuve où tout le monde se plonge successivement dans la même eau, le work-house, avec ses bottes de foin pour lit commun, avec ses dalles froides où il faut marcher pieds nus, avec ses hangars pour dortoirs! »

« Meg, toujours disposée à l'indulgence, fit observer que ces lieux d'asile devaient être précisément ce qu'ils sont, des lieux redoutés et redoutables, sans quoi on verrait trop de gens y dorloter leur paresse.

— Oui, mais ce n'est pas tout, reprit la voisine; la promiscuité qu'on y trouve est bien autrement révoltante

pour les sentiments d'une honnête femme que pour son odorat ou ses yeux. Une jeune fille qui a passé une nuit au work-house est à moitié perdue. Sa volonté et son corps peuvent en sortir purs, mais son intelligence et sa mémoire sont à jamais souillées. Sans compter que les malades catholiques y meurent forcément sans sacrements, comme des chiens, le prêtre catholique n'y étant pas admis (1).

« Je protestai que, pour ma part, je ne m'habituerais jamais à une pareille existence. Margaret, de son côté, dit simplement : « Plutôt mourir de faim à la porte ! »

— Vous ne seriez pas la première qui auriez préféré cela, ajouta la bonne femme ; on en voit des exemples tous les jours.

« Nous renonçâmes donc complétement aux secours de la charité publique.

« Par bonheur, ce fut vers ce temps-là que Mme Houston fit attention à ma sœur et réalisa son modeste rêve en lui donnant des habits propres et un emploi en plein air. Mieux nourrie et exerçant autant qu'elle le pouvait, souvent davantage, l'activité de ses membres, elle reprit une certaine vigueur, et sa taille, dont la croissance s'était arrêtée complétement, recommença à grandir un peu. J'aurais bien désiré l'imiter, mais lorsqu'elle me racontait parfois, sans se plaindre et comme une chose toute naturelle, combien certaines gens étaient peu polis pour elle, et comment elle était la servante des servantes

(1) Il y est admis depuis trois ou quatre années, mais alors, vers 1860, il ne l'était pas encore.

des autres, le sang me bouillonnait dans les veines, et je m'estimais moins malheureuse de rester immobile à tirer mon aiguille et à attendre le retour de ma petite Margaret.

« J'arrive à une circonstance qui m'occasionna beaucoup de troubles, de terreurs, hélas ! et de tentations. Depuis que j'étais seule le jour, c'était à moi de descendre de temps à autre pour chercher ce dont j'avais besoin. Je rencontrais souvent, en sortant de chez la fruitière, une femme d'âge moyen, bien mise, parfaitement polie, qui m'abordait, me témoignait un intérêt très-vif, et finit par m'accompagner jusqu'à ma porte et par s'introduire elle-même chez moi. A l'aspect du dénûment extrême de ma chambrette, elle poussa un cri où je remarquai, je ne sais comment, plus de joie que de pitié. Elle sortit et revint bientôt avec une couverture en cotonnade pour le lit et une robe avec des souliers pour moi. Fort embarrassée, je n'osais ni accepter ni refuser ; je la priai seulement d'observer que je n'avais aucun droit à recevoir cela en pur cadeau, et que, gagnant si peu, de longtemps, jamais peut-être, je ne serais en état de lui rembourser de si grosses avances.

— Soyez sans crainte ! répondit-elle d'un air dégagé, vous me rembourserez plus aisément et plus vite que vous ne croyez !

« Je supposai d'abord que cette réponse avait trait à quelques renseignements particuliers que cette dame pouvait avoir sur un retour de bons sentiments de mon grand-père ; mais je vis bientôt qu'elle ignorait complètement ma naissance et le nom de M. Cleave, et je me gardai, du reste, de l'en instruire.

« Elle revint le même soir avec un large peigne pour mes cheveux, des pots de pommade, des savons enveloppés de papiers dorés, portant toutes sortes de noms de fleurs, et une charmante petite glace, qu'elle posa droit devant moi. Il y avait bien longtemps, deux ans peut-être, que je ne m'étais regardée dans une glace, la nôtre étant restée au mont-de-piété. Aussi le saisissement que j'éprouvai à me voir grandie et les traits développés, me fit oublier celui que me causait la hardiesse de cette femme.

« N'est-ce pas, me dit-elle, n'est-ce pas que vous êtes mignonne? » Et, sans me donner le temps de me reconnaître, elle se mit à me peigner, à me pommader, à m'attiffer, comme une enfant fait de sa poupée.

« Vous avouerai-je ma faiblesse, Madame? Il me répugnait de me laisser faire, et cependant mon visage se transformait si agréablement sous ses doigts que je n'avais pas la force de l'arrêter.

—Ne rougissez pas de cet aveu, dit en souriant Mme Barnold ; on n'est pas femme pour rien. Mais où voulait-elle en venir, cette singulière coiffeuse?

—Quand elle eut fini, elle se mit à genoux devant moi, avec le miroir entre nous deux, mais le verre de mon côté :

« Adorable enfant! vous ferez tourner toutes les têtes! »

« Je m'écartai vivement :

—Qu'est-ce que cela veut dire, tourner les têtes? C'est la mienne, j'en ai peur, qui tournera si vous continuez. Mais assez joué comme cela. Voici bientôt une

heure de perdue, Madame, et ma couture presse.

— Votre couture, Miss? Ah bah! avec ces yeux-là, pour peu qu'on sache la manière de s'en servir, on a des couturières, on en a beaucoup, mais on ne coud plus soi-même!

« Je repoussai le miroir et la main qui le tenait, cherchai mon bonnet, y enfermai tous ces cheveux pommadés et me remis avec fermeté à l'ouvrage.

« L'étrangère prit aussitôt un visage à la fois humble et sérieux :

— Allons, Miss, ne vous fâchez pas, vous voyez bien que c'était un jeu. Pourquoi m'en voudriez-vous d'un innocent badinage qui est en même temps une récréation pour vous? Je ne vous dérange plus de votre travail. Continuez, laborieuse enfant, mais permettez-moi de revenir. Je suis une riche veuve sans enfants, et votre vue me fait plaisir.

« Je n'osai ni le lui défendre ni le lui permettre. Je la priai seulement de reprendre toutes ses pommades, tous ses savons, dont je n'avais que faire. Elle les reprit sans aucune résistance, mais elle eut soin d'oublier le miroir et, lorsque je le remarquai, je me dis que je pourrais le lui rendre à la prochaine occasion.

« Ce miroir ne demeura pas moins pour moi un sujet de distraction. Le soir, je ne pus résister au désir de me contempler encore une fois avec ma coiffure, avant de me la défaire pour toujours. Comme j'étais occupée à cette folie, la clé tourna dans la serrure; je reconnus le pas de Meg, et, je ne sais pourquoi, je cachai le miroir.

« La « riche veuve sans enfants » fut quelque temps sans revenir. Je commençais à ne plus me préoccuper d'elle, lorsque je la vis reparaître, cette fois les mains vides et avec des manières modestes, réservées jusqu'à la timidité. Elle me supplia d'excuser sa récente brusquerie en considération de la vivacité de ses sentiments et de la franchise d'un caractère qui ne savait rien dissimuler.

« Elle m'entretint longuement de sa sympathie pour une situation aussi pénible, aussi peu méritée et aussi courageusement supportée que la mienne, des vertus de son mari défunt, de la fortune considérable et presque embarrassante qu'il lui avait léguée, du désir qu'elle avait toujours eu de faire le bonheur d'une orpheline abandonnée comme moi. Bien que ma fierté naturelle m'empêchât de me livrer à mon tour à une inconnue, ma réserve ne paraissait point refroidir ses épanchements.

« Toutes ces confidences me jetaient dans une étrange perplexité. Le Père Joseph, naturellement, était le conseiller auquel j'aurais dû recourir; mais j'avais depuis longtemps oublié le chemin de son confessionnal.

« Je pressai ma visiteuse, à plusieurs reprises, de remporter le miroir; elle s'y refusa toujours, sans doute parce que je la persuadais mal de la sincérité de mes instances. Je ne voulais pas me l'avouer, mais j'étais charmée de ce petit meuble. Grâce à lui, je me tenais pour ainsi dire compagnie à moi-même dans ma solitude.

« Un matin que je sortais pour aller rendre de l'ou-

vrage dans un magasin, l'étrangère, qui savait de la veille que j'aurais à faire cette course, se trouva sur ma route et me demanda de m'accompagner.

« J'acceptai, faute de prétexte pour refuser.

« Au sortir du magasin, elle passa, bon gré, mal gré, son bras sous le mien, et me déclara qu'elle ne me laissait pas retourner ainsi tout de suite à ma cellule, que ma réclusion perpétuelle n'était rien moins qu'un suicide, que le temps était trop beau et qu'elle m'emmenait faire un tour dans le jardin public.

« En effet, cette journée était une des plus belles de l'été. Il était tombé depuis peu une petite pluie fine. La senteur des roses et l'éclat de la pleine lumière me donnaient une sorte de vertige, et j'eus des éblouissements en voyant des oiseaux voler au travers des branches. Je m'abandonnai plus longtemps qu'il n'eût convenu peut-être à ces sensations dont j'avais été si longtemps privée, et lorsque je songeai à reprendre le chemin de ma petite rue, j'en étais tout alanguie.

— Vous avez besoin d'un instant de repos, me dit ma compagne de promenade. Justement nous voici près de chez moi. Vous ne refuserez pas de monter un moment.

Et elle m'introduisit dans une maison d'assez belle apparence.

— A propos, ma toute belle, ajouta-t-elle, en tirant le cordon d'une sonnette au premier étage, j'oubliais de vous informer que nous trouverons très-probablement mon frère dans mon salon.

— Votre frère? vous ne m'en aviez pas parlé.

— C'est un très-galant homme ; vous me remercierez sûrement un jour de vous avoir procuré sa connaissance.

« Je ne sais pourquoi ces derniers mots me firent frissonner. L'idée vague d'un danger me traversa l'esprit, car il y a malheureusement des choses que les jeunes filles pauvres comprennent de bonne heure, exposées qu'elles sont à tout voir et à tout entendre. Mais je n'avais pas le loisir de délibérer. Déjà nous étions entrées ; nous nous trouvions en face d'un homme bien mis, d'âge moyen, qui paraissait nous attendre, car il vint au devant de nous avec un empressement et une effronterie que je ne saurais décrire.

« Cette attitude m'éclaira : Grand Dieu ! m'écriai-je à pleine voix, moi qui n'invoquais plus ce nom sacré, il y a un piége ! Et me précipitant vers la porte en même temps que la dame qui s'efforçait de la refermer entre elle et moi, je renversai ma fausse amie et descendis comme une folle. Il me semble qu'un bataillon ne m'eût pas empêchée de passer.

« Dans la rue je me mis à marcher d'un pas rapide mais plus calme. L'idée me vint que, si je continuais à courir, les constables pourraient me poursuivre et m'arrêter, me prenant pour une voleuse qui se sauve.

« Ce ne fut qu'après avoir franchi la porte de ma chambre et l'avoir refermée à double tour, que je me crus en sûreté ; mais alors je me mis à trembler comme une feuille. Je me jetai à genoux, versant toutes les larmes de mes yeux ; j'invoquai mon bon ange, la sainte Vierge, l'âme de ma mère qui, du haut du ciel, me

voyait sans doute et m'avait protégée; ensuite je saisis le miroir, je le brisai en mille morceaux, et de ses débris, ainsi que de tout ce que je tenais de la perfide générosité de l'inconnue, je fis un paquet, que je portai le soir au coin d'une borne.

« Mais ce n'était pas fini. Le lendemain, en entrant chez la crémière pour prendre mes deux pences de lait et de fromage pour la journée, que trouvais-je devant moi? Le monsieur de la veille. Je ne pus éviter de l'entendre qu'en me sauvant. De même chez la fruitière le surlendemain, puis chez la boulangère deux jours après. Il m'attendait là avec son éternel sourire, sa cravate toujours correcte, son langage flatteur, mais élégant, autant que j'en pouvais juger; sa main parfaitement gantée, mais dont le froid contact, que je dus subir par hasard, me donna l'idée d'une peau de serpent.

« Vainement j'aurais cherché un appui ou un bon avis autour de moi. La boulangère, témoin de tout ce manége dont j'étais l'objet, me regardait avec plus de jalousie que de compassion.

« J'entendis chez la crémière une affreuse petite vieille chuchotter en clignant de l'œil de mon côté : Il y a ma foi de petites niaises qui ont trop de chance ! — Certes oui, repartit une autre commère en haussant les épaules et en bourrant de tabac son nez velu, trop de chance, puisqu'elles ne savent pas en profiter! — Ta ! ta! ta! ça viendra, ricana une troisième. Les plus madrées sont celles qui se font le plus longtemps prier. Si j'avais compris ça dans le temps, moi qui vous parle, je n'en serais pas réduite à l'unique consolation que voici. Et

entr'ouvrant la poche de sa robe, elle montrait le goulot d'une bouteille de wiskey.

« Vous pouvez juger de ma honte et de mon embarras pendant ce dialogue effronté. J'allais sortir avec mon pot de lait ; mais la crémière ayant ajouté à demi-voix, après m'avoir rendu ma monnaie : — « Laissez-la, Mesdames, craignez d'égarer cette jeunesse, » je redoublai d'attention, dans l'espoir de saisir enfin une parole honnête

— Allons donc ! riposta la vieille à la tabatière, dans laquelle elle plongeait de nouveau les doigts en avançant son nez au-dessus, vous vous imaginez, vous, que ça se trouve comme une prise de tabac, des adorateurs aussi huppés, aussi cossus, aussi généreux que celui-là!

— Oui, dit la crémière, je reconnais ses qualités. Un noceur, un bourreau d'argent, pas fier, pas avare du tout, mais inconstant comme le vent. C'est lui qui a délaissé Cora, Emmy, et quantité d'autres. Je vous répète, moi, que j'approuve la petite. Oui, Mesdames, elle a raison, elle fait bien, très-bien....

« Surmontant ma honte, je hasardai vers la personne qui parlait ainsi un regard de remercîment timide ; mais je le regrettai bien vite lorsqu'elle eut complété sa véritable pensée :

— Elle fait très-bien de se réserver pour une meilleure occasion !

« Ainsi, pour ces dignes matrones, la question de devoir, de vertu et d'honneur n'existait pas. Il n'y avait qu'une question d'opportunité.

« Excusez-moi, Mme Barnold, de vous répéter ces hideux

propos ; mais ils restèrent, malgré moi, imprimés dans ma mémoire. Ils me bourdonnaient dans les oreilles et ne me laissaient de trêve ni jour, ni nuit. J'en étais si troublée que la notion du bien et du mal finissait par se confondre dans mon esprit. O Margaret, as-tu jamais deviné ce que je dus alors à ta pieuse sérénité?

« Je n'osais plus mettre le pied dehors. Je fus réduite à donner un penny à un enfant pour chercher mes petites provisions. Cet enfant même se vit bientôt obsédé à mon sujet.

« Un jour, il me rapporta un gros bouquet, qu'un gentleman lui avait donné, avec une lettre bien lourde pour moi et une demi-couronne pour lui. Je déchirai la lettre : il en tomba dix pièces jaunes, dix guinées, enfin ! Je mis au feu le papier, non sans céder à la curiosité, pendant qu'il flambait, d'en déchiffrer une ligne, la dernière atteinte par les flammes. J'y lus un prénom, la lettre initiale d'un nom et une adresse que je ferai mieux, je crois, de ne pas vous répéter.

« Dix guinées me disais-je, une fortune ! Je pesais cet or dans ma main, je le faisais reluire, je supputais tout ce que nous aurions pu acheter avec ; et comme, après tout, cette somme fabuleuse tombait sans condition déshonorante, dans notre chambrette si dénuée, je m'efforçai tout le jour de me persuader que j'avais le droit de la garder. Mais le soir, la seule vue de ma bonne petite sœur fit comme une clarté dans mon esprit : pendant qu'elle ôtait son bonnet, j'entr'ouvris la fenêtre et jetai les dix guinées dans la rue.

« De peur de la troubler, je ne lui confiai rien de

toute cette aventure. Je lui fis croire seulement que notre rue me déplaisait, et après avoir payé notre loyer, bien que le terme n'en fût pas tout-à-fait échu, nous délogeâmes sans bruit, au point du jour, comme deux voleuses qui craignent d'être vues, et transportâmes notre mobilier dans la chambre où vous nous avez trouvées. Et nous n'eûmes pas besoin de commissionnaire pour nous aider, je vous l'assure.

« Avais-je tort, mon Révérend Père, et aurais-je pu garder l'argent, lorsque surtout nous en avions si grand besoin ?

— Vous ne l'eussiez point dérobé en le gardant, répondit le P. Joseph, c'est bien à vous qu'il avait été donné; mais le don n'était ni pur ni désintéressé de la part du donateur, et l'acceptation aurait pu vous mener loin. Vous fîtes parfaitement bien de le repousser; vous fîtes encore mieux, dans tous les cas, de déménager. Dieu vous tiendra compte, mon enfant, de la générosité de votre action.

—Les honnêtes gens aussi vous en tiendront compte, ajouta Mme Barnold. Bessy, j'aurais pu rougir en apprenant le nom que vous portez; au lieu de cela, toute pauvre que je vous trouve, je suis fière de vous savoir ma cousine. Avez-vous revu votre persécuteur?

— Non, Madame, je suppose qu'il perdit notre trace. Voici maintenant ma dernière et ma plus dangereuse tentation. J'avais été gravement et longtemps malade, et je m'étais rétablie je ne sais comment, car je m'efforçais de dissimuler mes souffrances à Mar-

garet, ne pouvant la retenir à la maison pour me soigner.

« Margaret étant nourrie chez Mme Houston rapportait bien peu d'argent dans notre ménage. Ma maladie nous avait mises en retard avec les fournisseurs qui ne nous connaissaient plus comme ceux d'autrefois. Je ne trouvai plus de crédit même pour une livre de pain. C'est alors qu'avec l'appétit impérieux des convalescents j'ai connu la faim et ses tortures.

« Tantôt je tombais d'épuisement et m'endormais sur mon aiguille d'un lourd et invincible sommeil; tantôt j'éprouvais de douloureux tiraillements dans l'estomac; tantôt j'avais froid jusqu'aux os; tantôt des bouffées de fièvre brûlante me couraient dans les membres. Je devenais tout enflée, je m'éveillais en proie à des accès de folle terreur, puis de colère et de désespoir. Je pleurais en regardant de ma fenêtre les pelures de pommes de terre et les rognures de feuilles de choux que je voyais les ménagères vider dans la rue. J'aurais déchiré de mes ongles, ce me semble, mon impitoyable grand-père, si je l'avais tenu devant moi. Que dis-je ? je l'aurais dévoré. La vie me devint intolérable. Je résolus d'en finir une bonne fois, plutôt que de me consumer ainsi à petit feu.

« Ma mort devait servir en même temps à me venger de ma famille paternelle et à attirer sur ma sœur la protection de l'indignation publique. J'avais remarqué à la porte d'une maison sur laquelle on lisait : « Imprimerie » une boîte avec ces mots : « Pour la rédaction

du journal *Le Marston-Times.* » J'écrivis pour cette boîte une note où je disais à peu près ceci :

« On trouvera dans le port, vers le milieu de la je-
« tée du Sud, le corps d'une jeune fille de seize ans et
« demi qui doit chercher là un terme aux tortures de la
« faim, ce soir, 15 décembre 1859. Cette jeune fille,
« nommée Elisabeth Cleave, est l'aînée de deux sœurs,
« dont la cadette demeure encore au n° 75 de la Cour
« de la Couronne, Baltic Buildings, à Marston. Toutes
« deux sont issues du légitime mariage contracté le
« 6 mai 1841, dans la chapelle catholique romaine de
« Marston, entre Mary O'Shaghan et Richard Cleave,
« esquire, fils unique de M. Réginald Cleave, proprié-
« taire de Cleave-Hall, comté de Kent, et ancien repré-
» sentant de ce comté au Parlement. M. Richard Cleave
« étant venu à mourir peu de temps après avoir épou-
« sé en secondes noces miss Anna, troisième fille du
« comte de Wallamore, M. Réginald a abandonné com-
« plétement les deux orphelines, ses petites-filles, âgées
« de onze et de treize ans, malgré les appels pressants
« adressés à sa justice et à sa pitié. Il les a laissées de-
« puis plus de quatre ans lutter toutes seules contre le
« vice et la misère. Dieu les a préservées du vice ; mais
« le courage de l'aînée a fini par succomber à la misère,
« et elle s'est noyée. »

— Parfait ! supérieurement rédigé, observa Mme Bar-nold. M. Cleave l'a échappé belle. Le *Marston-Times* est justement l'organe du parti whigh, et M. Cleave un des chefs des tories. Si vous aviez déposé votre réquisitoire au *Marston-Times*, appuyé qu'il était de noms

propres si précis et de détails qn'on n'eut pas manqué de vérifier, mon digne parent devenait en quarante-huit heures la fable d'une bonne moitié de la presse anglaise, et huit jours après, pour tout le continent, un thème d'inépuisables récriminations contre l'égoïsme de l'aristocratie britannique. Mais comment avez-vous renoncé à votre plainte?

— Par un hasard providentiel, Madame. Au moment où, vêtue de mes habits les plus pauvres, afin de laisser les moins mauvais à ma sœur, je levais la main pour jeter la note à la boîte et de là me diriger vers la jetée du Sud, qui n'est qu'à trois minutes de distance, je vis paraître tout d'un coup ma petite Margaret.

« Il faisait nuit. Je me rangeai précipitamment dans l'allée de l'imprimeur, afin de n'être pas aperçue d'elle. Elle sortait d'une boutique, la chère enfant ; elle tenait un panier vide, et elle s'arrêta sous un réverbère, juste en face de moi, pour regarder quelque chose qu'on venait de lui mettre dans la main. C'était une pièce de monnaie blanche ; je vis en même temps qu'elle reluire l'argent à la lumière. Mais la figure de Margaret me parut si heureuse, si reconnaissante à l'aspect de cette pièce qu'elle pourrait m'offrir en rentrant ; il y avait dans toute sa personne tant de douceur et de confiance, que le courage de quitter la pauvre enfant me faillit. Que dira-t-elle, pensai-je, quand elle me verra morte demain, et que deviendra-t-elle? Elle mourra aussi, elle mourra du chagrin de ma perte, et nous ne nous reverrons plus, même dans l'autre monde, car les suicidés vont en enfer !...

« Ces réflexions me retinrent longtemps immobile dans l'ombre de cette allée. Enfin, je fis le signe de la croix et je repris le chemin de notre demeure à laquelle, après le danger que je venais de courir, je trouvai pour la première fois une sorte de charme et de confortable.

« Vers dix heures et demie, Margaret monta l'escalier en courant et déposa devant moi un gros pain, un morceau de charcuterie dans un papier et quatre pences qui restaient de sa pièce. Je lui sautai au cou, je la serrais à l'étouffer, je ne cessai de l'embrasser passionnément toute la soirée ; mais elle ne se douta point, lorsqu'elle s'endormit paisible à côté de moi, avec sa main pressée dans la mienne, que je la remerciais de m'avoir sauvé la vie.

« Tels sont les principaux incidents de ces quatre années, jusqu'au moment où, déjà malade, Margaret prit le refroidissement qui me l'a enlevée. Que le bon Dieu récompense le Père Joseph et vous, Madame, des soins et de la sympathie que vous avez prodigués à ses derniers instants ! Pour moi, fortifiée par son souvenir, je tâcherai, en recommençant toute seule cette existence qu'elle éclairait de son inaltérable sourire, je tâcherai d'imiter désormais sa résignation. »

La jeune fille se tut en baissant les yeux et en faisant un effort visible pour ne pas céder de nouveau à son émotion. Mme Barnold se leva et la serra dans ses bras :

— Non, Bessy, vous ne recommencerez pas cette existence ? Vous avez assez souffert. C'est moi qui me

chargerai désormais de vous; vous ne pouvez me refuser le droit de le faire : ne suis-je pas votre cousine? J'écrirai aujourd'hui même à mon mari à votre sujet, et je ne doute pas qu'il ne me donne toute son approbation.

—Madame, dit le Père Joseph, je n'espérais pas moins de votre charité et, si j'ose l'ajouter, de votre justice. Le ciel se chargera de vous en récompenser, Madame; car pour cette jeune personne, il était temps que l'épreuve fût abrégée.

CHAPITRE IV

Le land-lord de Cleave-Hall

Les funérailles de Margaret eurent lieu avec la plus grande simplicité, le matin, à l'issue de la messe du Père Joseph.

Ce fut lui qui conduisit le corps à sa dernière demeure, accompagné de Bessy, de Mme Barnold, de Juliette, de Mme Martins et de la servante de Mme Houston, que sa maîtresse y avait envoyée.

En suivant les longues allées ombreuses qui conduisent au quartier des pauvres, où il allait être dé-

posé, le cercueil passa devant un large mausolée surmonté d'une pyramide sur laquelle on lisait :

Miss Jane Cleave,
de Cleave-Hall,
première dame d'atours
de S. A. R. la duchesse de Cumberland,
grande lectrice, etc., etc.,

Le Père Joseph, d'un geste silencieux, montra cette inscription à Mme Barnold.

— C'était sa grand'tante, dit à voix basse Mme Barnold en réponse à la question muette du prêtre. Tombeau autrement somptueux, n'est-ce pas, que celui de la nièce !

— Aux yeux des hommes, oui, reprit le prêtre ; mais aux yeux des anges, je vous déclare qu'il y en aura peu d'aussi glorieux que celui-ci, dont eux seuls bientôt connaîtront la place.

— La tante était, ce me semble, une très-digne femme, ajouta Mme Barnold.

— Soit, reprit le prêtre ; mais si vous aviez à choisir d'avoir été l'une ou l'autre, de la tante ou de la nièce ?...

— Je préférerais tout de même avoir été la pauvre petite marchande des rues.

— Moi pareillement, dit Juliette.

— Et je vous approuve, Mesdames, ajouta le prêtre. La vie est un voyage en chemin de fer. Qu'importe, une fois au terme, de l'avoir fait plus ou moins commodément, en première ou en troisième classe? L'important est d'arriver.

Le corps fut descendu dans la première des quinze ou vingt fosses qui, serrées les unes contre les autres, attendaient toutes ouvertes d'avance. Le prêtre planta à la tête un petite croix de bois noir qui portait ces simples mots :

Margaret Cleave

et dans les branches de laquelle Mme Barnold passa une couronne de roses blanches, achetée durant le trajet.

Juliette, prenant le bras de Bessy, l'entraîna sanglotante, et le corps de la petite vendeuse de gâteaux fut laissé, comme avait dit le Père Joseph, à la garde des anges.

Bessy et Mme Barnold firent une dernière visite à la chambre de la Cour de la Couronne, Baltic Buildings. Encore un souvenir du temps passé, presque une amie, dont la jeune orpheline ne put prendre congé sans que son cœur se serrât. C'était là qu'elles avaient tant souffert ; mais c'était là que Margaret était morte !

Bien peu d'instants suffirent à Bessy pour faire un paquet de ses vêtements. Le petit lit et la table, les chaises et les quelques ustensiles de ménage furent abandonnés en cadeau à Mme Martins ; après quoi Juliette s'occupa de payer le loyer et les frais occasionnés par la mort de Margaret, puis elle emmena Bessy à un magasin de confection pour deuil.

Mme Barnold, pendant ce temps, se rendit chez le Père Joseph et lui soumit ses projets à l'égard de la jeune orpheline. Elle comptait, sauf son approbation, se mettre à l'œuvre sans retard. Elle se proposait d'en-

voyer Bessy terminer ou plutôt recommencer son éducation dans un couvent de France où beaucoup de familles anglaises envoyaient leurs enfants. A son retour, elle la garderait auprès d'elle.

— En quelle qualité? demanda le Père Joseph.

— Je dirai tout simplement ce qui est, répondit l'excellente dame, et je ne prétends faire mystère de son nom à personne.

— C'est le meilleur parti, Madame. De toutes les habiletés imaginables, la sincérité est encore la plus sûre. Je suis certain, d'un autre côté, que Bessy répondra dignement à vos bontés. Seulement, ne jugeriez-vous pas à propos de prévenir auparavant M. Cleave et de tenter personnellement un effort auprès de lui?

— J'y ai songé, mon Père, et j'irai, si vous me le conseillez, dussé-je encourir sa disgrâce.

— Madame, le mérite des œuvres de charité, comme de toutes les autres, est en raison directe de leur difficulté. Puisque vous êtes résolue à la franchise dans cette affaire, soyez franche envers et contre tous. M. Réginald Cleave est le chef de la famille; traitez-le ingénûment comme tel, malgré lui, et ne prenez aucune résolution importante dont vous ne l'ayez avisé. Les temps sont changés. Aujourd'hui plus on parlera du premier mariage de Richard, plus nous aurons de chances de succès. Je n'éprouve d'hésitation et de pitié qu'à l'égard d'une personne.

— Lady Anna Cleave! dit Mme Barnold. Je tremble aussi pour elle, mon Père. Mais comment lui épargner d'aussi pénibles révélations?

— C'est impossible, malheureusement.

— Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour adoucir le coup. Aidez-moi, mon Père, et demandez à Dieu pour elle et pour moi les vertus dont nous allons avoir besoin : pour elle la résignation et le pardon des offenses, pour moi la prudence et le courage.

Juliette, en ramenant la jeune orpheline, paraissait toute fière d'elle. « Elle est étonnante, en vérité, disait la vieille gouvernante française, elle est étonnante, pour une personne qui n'a jamais vu que des Anglais et des Anglaises. Elle est un peu mince de taille peut-être, un peu trop svelte et allongée, comme toutes les plantes qui ont poussé trop longtemps à l'ombre ; mais aurait-on jamais pensé qu'un si beau rejeton pût sortir d'une souche purement britannique? Elle n'a ni les cheveux trop rouges, ni le teint trop coloré, ni la bouche trop fendue, ni les pieds trop grands, ni les dents saillantes, ni la tournure empesée de ces ladies et de ces gentlemen qui tous ont l'air d'avoir avalé un poteau qui leur est resté dans le gosier. » Et la bonne dame était toute disposée à admettre l'orpheline en tiers, avec les deux jeunes Barnold, dans l'étroite catégorie des Anglais exceptionnels et parfaits.

Bessy était admirable surtout pour son entière modestie et pour l'absence complète, dans ses regards et sa démarche, de tout ce qui eût pu trahir de la vanité à propos du changement survenu dans son extérieur. Elle était reconnaissante, il est vrai. Elle parlait avec émotion de ce qu'on faisait pour elle ; mais il n'y avait chez elle ni satisfaction d'elle-même, ni contem-

plation de sa propre personne. Juliette s'étant avisée de lui demander ce qu'elle pensait des changements survenus dans sa situation, elle répondit que ses vêtements neufs, la protection de Mme Barnold, cette existence nouvelle et plus douce, toutes ces choses constituaient pour elle une aventure de contes de fées; qu'elle en était redevable aux prières de sa sœur et à la miséricorde divine qui avait eu pitié de sa faiblesse, puisque, elle l'avouait humblement, elle n'avait pas su gagner le ciel, comme sa sœur, dans les privations.

Elle était très-occupée, travaillait presque tout le jour à ses robes avec Juliette et recherchait toute occasion de se rendre agréable et utile. L'affection dont elle se voyait l'objet avait déjà dompté cette nature sauvage et amolli l'âpreté de ses anciens ressentiments.

Ce fut bien mieux encore, lorsque Mme Barnold lui fit part de ses projets sur elle. « Mon enfant, lui dit-elle, j'ignore ce que l'avenir vous réserve; mais enfin, s'il ne m'est pas donné de vous replacer au rang de votre père par la fortune, je veux que vous y remontiez par l'éducation. » Il est superflu d'ajouter combien joyeusement ces propositions furent accueillies.

Mme Barnold, lorsqu'il s'agissait de bonnes œuvres, n'était point femme à rester facilement à court d'expédients, ni à différer inutilement l'exécution de ceux qu'elle avait une fois arrêtés. Elle aimait à prendre, comme on dit, le taureau par les cornes. Tandis que sa gouvernante mettait la dernière main au trousseau de pensionnaire de sa protégée, elle s'occupait de se rapprocher de M. Cleave.

Elle avait habité déjà pendant un été une villa située à deux ou trois lieues à peine de Marston et à une demi-heure de Cleave-Hall. Elle annonça son intention de s'y transporter de nouveau pour y finir ce qui restait de la belle saison.

Juliette, en apprenant cette résolution, se hasarda à lui demander quel motif ou prétexte elle donnerait à ce déplacement au beau milieu de septembre, si elle ne voulait pas éveiller la défiance de M. Cleave. Mme Barnold, qui se plaisait à provoquer amicalement l'anglophobie prétendue de sa compagne habituelle et à discuter avec elle sur les mérites respectifs de leurs deux patries, la regarda en souriant avec un air d'admiration profonde :

« Comment! Juliette, vous que je me figurais si bien acclimatée parmi nous, vous croyez qu'on va songer à s'enquérir du pourquoi de mon déménagement? Bon pour les gens de votre pays de se poser de pareilles questions; mais, en Angleterre, Juliette, quiconque a de quoi payer une place de première classe en chemin de fer a toujours sa malle faite et le pied levé.

— Excusez-moi, Madame, je l'oubliais, reprit Juliette; je suis d'une contrée que ses habitants ne quittent pas volontiers, sans doute parce qu'elle a tout ce qu'il faut pour les retenir. Mais, vous autres, Anglais, vous prenez au pied de la lettre la maxime philosophique que nous rappelait l'autre jour le Père Joseph, à savoir que « la vie est un voyage. » L'univers, pour vous, est une immense hôtellerie où le reste des humains vous sert chapeau bas, pour votre argent; où

l'on vous flatte, où l'on vous pille, où l'on passe à désirer votre retour le temps qu'on n'emploie pas à pester tout bas contre votre présence.

— Vous êtes en veine de satire, Juliette ; mais souvenez-vous que cette humeur cosmopolite fait la grandeur de notre pays, et que c'est à cette qualité, ou à ce défaut, comme il vous plaira, que notre petite île est redevable de son titre de « Mère des nations. »

— De ceci, Madame, tout le monde ne vous fera point compliment. Les Irlandais, par exemple, qui contribuent pour une bonne moitié à vous mériter ce titre, se dispenseraient bien certainement d'aller peupler vos colonies ; ils n'y afflueraient pas au nombre de plusieurs centaines chaque jour depuis vingt ans, si l'égoïsme et la tyrannie anglaise les laissaient tranquilles chez eux. Mais Paddy se lasse de produire pour John Bull, qui lui prend son or pour le semer à Londres, à Paris et partout, excepté en Irlande, et il va demander à son cousin Jonathan ou aux solitudes de l'Australie ou du Canada un travail qui lui permette de se nourrir du fruit de ses sueurs.

— Vous êtes acerbe maintenant, Juliette ; mais ce n'est pas moi qui vous donnerai tort sur ce que vous venez de dire, vous le savez bien. Toujours est-il que le monde devient insensiblement anglais. Déjà une grande nation, créée à l'image de l'Angleterre, domine l'Amérique. Avant cinquante ans une autre dominera l'Océanie, une autre l'Afrique méridionale, d'autres peut-être l'Asie, de l'Inde à la Chine.

— Au moins, dit Juliette, l'Europe vous échappera.

La langue française reste et restera la langue de la partie la plus civilisée du globe.

— Si elle y maintient sa supériorité, Juliette, ce ne sera pas sans lutte. Mais nul n'empêchera l'anglais de devenir la langue de l'univers : il l'est déjà.

La gouvernante ne répliqua point. Sans être une savante, elle l'était trop, grâce à la conversation habituelle de M. et de Mme Barnold pour avoir la pensée de contester le fait énoncé par son interlocutrice. Cette dernière, de son côté, garda le silence et parut réfléchir. Elle avait souvent été frappée, tout en suivant le développement de l'instruction de ses fils, de ce fait désormais visible et tangible dans l'histoire du monde moderne. Elle reprit d'un ton sérieux :

— J'ai entendu dire à M. Barnold que cette expansion de notre pays au-delà des mers le confond et l'effraye. Dieu n'a encore permis qu'une fois dans l'humanité, depuis la tour de Babel, une semblable unité de langage et de mœurs, et c'était dans des limites bien plus restreintes, pour les mœurs et le langage des Romains, lorsqu'il voulut faciliter la prédication de son Evangile. Aujourd'hui, il nous laisse entrevoir nous ne savons quels desseins mystérieux, mais prochains, dont notre race et notre idiôme seront les instruments.

— Madame, dit Bessy qui avait écouté avec la plus vive attention, comme elle faisait toutes les fois qu'elle trouvait l'occasion de s'instruire, je suis trop ignorante pour apprécier ces choses ; mais je souhaite que le but de la Providence soit de ramener sur toute la terre l'antique unité des Chrétiens.

— Dieu vous entende, Bessy! Et en attendant, occupons-nous d'emballer nos meubles et de faire nos malles.

A peine installée dans les environs de Cleave-Hall, Mme Barnold envoya demander au château l'heure et le jour où elle pourrait faire au chef de sa famille maternelle sa visite de parente et de voisine. La réponse, aussi courtoise qu'elle le pouvait désirer, indiqua le jour le plus rapproché, à toute heure qu'il lui plairait de choisir; on l'attendrait depuis le matin jusqu'au soir, ou mieux on l'attendrait le matin pour ne la laisser repartir que le soir.

C'était une magnifique résidence que Cleave-Hall! Les habitants du voisinage disaient, pour la désigner: «*the Hall*, le Château,» absolument comme les anciens Romains disaient : la ville, *Urbem*,» pour désigner Rome. Tout le monde connaît le respect pour ainsi dire superstitieux du peuple anglais pour les grandes familles, et le fanatisme de noblesse de ces fiers workmen si aisément arrogants entre eux ou avec leurs égaux du continent, si obséquieux envers leur aristocratie.

Ces traditions féodales florissaient dans toute leur pureté au sein de la population agricole du comté. Beaucoup de paysans eussent été fort incapables de dire le nom de leur grand-père; mais il y en avait bien peu qui ne connussent la généalogie de M. Cleave, en remontant à cinq ou six générations, et qui ne pussent dire qui était son premier et qui son deuxième cousin. Au moment d'une élection, le candidat du «Hall» pou-

vait compter d'avance sur l'immense majorité des voix; et si, comme cela arrivait d'ordinaire, trois ou quatre land-lords limitrophes parvenaient à s'entendre, ils pouvaient tirer à pile ou face à qui aurait l'honneur de représenter leurs concitoyens au Parlement. Bien que les électeurs fussent tous à leur aise et presque tous plus ou moins lettrés, il ne venait à l'idée d'aucun d'eux qu'un châtelain pût n'être pas le plus apte de tous à déclamer à la tribune contre les oppresseurs des peuples... sur le continent, et à patronner l'affranchissement des noirs ou la liberté du commerce.

Naturellement le land-lord de Cleave-Hall se gardait bien, sur ce point, de penser autrement que ses tenanciers. Sur sa table, comme sur celle de tout bon Anglais, on trouvait toujours la *Bible* et le *Livre de la Pairie*, et le plus feuilleté des deux, nous le craignons, ce n'était pas le premier.

Il était absolu chez lui comme un patriarche antique dans sa tribu ou comme un capitaine de vaisseau à son bord. Généreux, du reste, plein de libéralité, toujours au courant des intérêts de ses fermiers et ne les perdant jamais de vue malgré ses fréquentes excursions au-delà du détroit; homme d'initiative, toujours prêt à donner l'exemple des entreprises d'intérêt général ou des améliorations du bétail ou du sol; toujours présent au jury quand il y était appelé, souvent vainqueur aux courses de chevaux, souvent primé aux concours agricoles. C'est à ce prix que l'aristocratie anglaise maintient son prestige.

En religion, il donnait scrupuleusement l'exemple,

très-facile du reste, de la fidélité à « l'Eglise établie ». Il ne s'était jamais enquis de la nature exacte de cet établissement, encore moins des fondements légitimes de son autorité. Peu soucieux des querelles intestines entre la Basse-Eglise qui, répudiant toute tradition catholique, se proclame protestante au premier chef, et la Haute-Eglise, qui tient à insulte l'épithète de protestante et s'intitule « l'Eglise anglicane catholique », il lui suffisait que le curé de Cleave-Hall, dont la nomination lui appartenait, fût en communion d'honneurs publics et de revenus, sinon de croyances, avec le « banc des Evêques » à la chambre des Lords. Pays étrange que celui où a pu vivre trois cents ans une religion fondée sur de simples décrets de parlements ! Les Anglais, révolutionnaires acharnés hors de leur île, sont, dans leur île, le plus traditionnaliste et le plus autoritaire des peuples.

Leur renommée de libéralisme avait particulièrement le don d'exaspérer notre amie Juliette. « Ne me parlez pas de ce Don Quichotte à faux nez, disait-elle dans son langage pittoresque. John Bull, lui, un chevalier errant ! Dites un commis-voyageur en cotonnade, quand ce n'est pas en opium ! Vous le voyez se démener chez ses voisins comme un pourfendeur de géants ; là il a toujours force torts à faire redresser, force trônes à faire démolir ; car lui, personnellement, il se garde bien de redresser ou de démolir quoi que ce soit ; mais regardez-le chez lui, vous l'y trouvez toujours du parti des verges. »

En gravissant au pas de ses chevaux la colline de Cleave-Hall, et en découvrant l'antique manoir de loin,

au bout d'une large avenue de sycomores, Mme Barnold s'aperçut pour la première fois que la mission qu'elle s'était donnée était non-seulement délicate, mais redoutable, et que souvent les cornes du taureau paraissent plus faciles à saisir lorsqu'on les regarde de loin que lorsqu'on les a devant les mains.

Ni la beauté du paysage, ni la perfection des cultures, ni le pittoresque effet des vieilles tourelles dont les créneaux semblaient s'élancer des arbres, n'avaient le pouvoir d'attirer son attention. Elle se demandait par quel bout entamer la question, et tantôt combinait dans son esprit les phrases les plus conciliantes qu'elle pouvait imaginer, tantôt priait mentalement et récitait son chapelet pour se donner du courage.

En traversant la grande salle, sous une double rangée de portraits appendus aux murs, elle se sentit comme honteuse. Les regards de ces nobles morts, immobiles dans leurs cadres, semblaient la suivre avec ressentiment et lui reprocher de les venir attrister par la nouvelle d'une mésalliance.

Elle entra dans la bibliothèque, au parquet de chêne recouvert d'un épais tapis, et s'arrêta devant la cheminée de marbre rouge que surmontaient, de chaque côté d'une glace antique de Venise, des faisceaux de lances, de casques et de cottes d'armes. Elle jetait un coup-d'œil dans la glace, cherchant à se remettre de son trouble, lorsqu'elle y aperçut une haute et majestueuse figure encadrée de larges favoris tout blancs, qui venait d'entrer derrière elle. Elle se demanda à cet aspect, si Baltic Buildings et les événements des derniers jours

n'étaient pas un rêve, et si elle aurait bien le courage d'en parler comme d'une réalité. Elle se retourna confuse : M. Cleave était devant elle et lui baisait la main avec une courtoisie affectueuse.

Les premiers compliments furent pleins d'effusion de la part de M. Cleave, embarrassés et distraits de celle de Mme Barnold. Elle cherchait, tout en répondant, les belles phrases qu'elle avait arrangées dans sa tête, et ne les trouvait plus. Elle prit alors un parti héroïque.

« Monsieur Cleave, commença-t-elle dès qu'ils furent assis tous les deux, je vous apporte des nouvelles qui ne vous seront point agréables.

—Je n'en crois rien, répondit-il ; non, ma belle cousine, la messagère me plaît trop pour que le message me puisse déplaire.

— Monsieur Cleave, je viens vous parler des deux filles de Richard.»

Il fit un bond sur sa chaise.

« Quel Richard ? demanda-t-il.

— Mais votre fils, feu mon cousin Richard Cleave.

— Pas un mot de plus, Thérésa, pas un mot sur ce sujet !

— Excusez-moi, cher et vénéré cousin, dit la visiteuse ; je ne vous apporte pas un plaidoyer en leur faveur, je viens seulement....

— Assez ! assez ! interrompit le vieillard avec impétuosité. Ma chère enfant, j'ai la prétention d'être le seul arbitre de mes affaires ; si vous n'avez pas à m'entretenir d'autre chose, j'en suis désolé, mais il me sera impossible de vous entendre.

— Cependant, mon cher Monsieur, si ce que....

— Il n'y a pas de *si* ni de *cependant;* Thérésa, parlons d'autre chose ou brisons là

— En ce cas, reprit Mme Barnold reprenant son sang-froid à mesure que le vieillard paraissait abandonner le sien, en ce cas vous voudrez bien vous rappeler, s'il vous survient quelque jour, à propos de ces pauvres enfants, des désagréments qui pourront rejaillir sur toute notre famille, vous voudrez bien vous rappeler que vous ne pourrez vous en prendre qu'à vous-même.

— Et que voulez-vous qui m'arrive? Ce sont des inconnues ici. Si elles se conduisent mal, qui voulez-vous qui s'occupe de leurs débordements?

— Il ne s'agit pas de débordements, Monsieur, ni de mauvaise conduite. Ces enfants ont gardé l'innocence de leur âge; elles l'ont gardée je ne sais comment, à la grâce de Dieu!

— Est-ce un reproche, Thérésa? dit vivement le vieillard auquel sa conscience affirmait qui le reproche eût été mérité.

— Non, certes ; le ciel me préserve de porter un jugement sur le chef de la famille dans laquelle je suis née. Mais la famille peut avoir des ennemis ou vous-même des envieux qui, à l'occasion, se montreraient moins respectueux que moi, et c'était là, mon cher cousin, ce que je voulais empêcher.

Le vieillard resta un instant silencieux ; puis d'un ton d'impatience mal comprimée:

« Eh bien! parlez-donc, parlez, et finissons-en! »

Mme Barnold raconta, en supprimant les détails, les

péripéties du drame que les récits du Père Joseph et de Bessy ont fait connaître à nos lecteurs; la longue détresse et le courage des orphelines, la piété extraordinaire et l'héroïque résignation de la plus jeune, la lutte victorieuse de l'aînée contre les séductions de l'or et de sa propre beauté et contre les tentations de suicide; la lettre qu'elle avait failli mettre à la boîte du *Marston-Times*, enfin la mort si édifiante de Margaret, dont le hasard ou plutôt la Providence l'avait rendue témoin.

M. Cleave ne l'interrompit pas une seule fois. Il subissait ce récit comme un supplice inévitable et qu'il fallait surtout éviter de prolonger.

Cependant, à mesure que la narratrice avançait, elle put remarquer sur la figure du vieillard et dans son attitude des changements qui lui apprirent qu'il avait un cœur. Aux gestes à peine dissimulés d'impatience succédaient visiblement des marques de curiosité, puis de sympathie, puis de pitié, d'admiration et sans doute aussi de remords.

Lorsqu'elle eut cessé de parler, il se leva sans mot dire et se mit à parcourir la bibliothèque à grands pas. Absorbé par ses réflexions, il se parlait quelquefois à lui-même, oubliant la présence de sa parente, et cette dernière surprit quelques fragments de ce monologue: « Mourir de faim, de faim, les filles de mon fils !... Ce « coquin de *Marston-Times*.... On reconnaît le courage « et la fierté des Cleave...» Et d'autres exclamations semblables, mais trop incomplètes pour qu'elle en pût bien saisir le sens.

Tout d'un coup, il s'arrêta devant Mme Barnold:

« Ah! mille pardons, ma belle cousine, je m'attendais si peu à tout cela! Après tout, vous n'en doutez pas, si j'avais prévu une telle infortune, je ne l'aurais jamais permise. Mes devoirs envers mon nom et ma position sociale m'ont rendu imprévoyant et dur, je vous le confesse. Êtes-vous contente?

— Non, mon cher cousin. Cette confession vous honore, mais il faudrait quelque chose de plus pratique.

— Quoi, par exemple?

— Consultez votre cœur et votre loyauté, mon cher cousin. Pour moi, je vous le répète, je ne suis pas venue dans l'intention de vous rien demander pour ces orphelines.

— Mais alors, pourquoi donc êtes-vous venue? Je ne vous comprends pas.

— Mon but a été de vous soumettre, comme au chef de la famille, mes plans d'avenir pour la survivante.

— Vos plans d'avenir!

— Oui; vous sentez bien qu'il serait cruel et souverainement imprudent de laisser retomber dans le gouffre cette enfant que le ciel a mise sur mon chemin. Si vous saviez comme elle est belle, et quelle élévation de caractère! Je compte l'envoyer pour deux ou trois années en France, dans une maison d'éducation; ensuite je la garderai auprès de moi, à moins que vous n'en décidiez autrement. J'ai déjà l'approbation de mon mari, et j'espère obtenir la vôtre.

— La mienne? Vous vous en passerez, Madame, vous vous en passerez! Je n'ai ni approbation ni désapproba-

tion à vous donner. Faites ce qu'il vous plaira : cela ne me regarde point.

— Soit, mon cousin, c'est entendu. Je n'aurai néanmoins pas perdu mon temps ni le vôtre en venant vous faire part de mes projets. Vous saurez à quoi vous en tenir si jamais vous rencontrez dans le monde ma jeune cousine miss Élisabeth Cleave.

— Dans le monde ! miss Élisabeth Cleave ! Y pensez-vous, Madame Barnold ? Mais le monde ignore complétement l'escapade de mon fils ! Mais pour le monde il n'existe point d'Élisabeth Cleave, de miss Cleave, ainsi qu'il vous plaît de l'appeler ! ».

Mme Barnold comprit que c'était le moment de montrer de la fermeté. Se levant à son tour comme pour prendre congé :

— Mon cher Monsieur, elle n'a pas d'autre nom. Vous n'attendez pas que je laisse le monde supposer que je fais ma compagne d'une aventurière ramassée au coin d'une borne ou dans un camp de Bohémiens. Le monde saura le nom de Bessy, je vous en donne ma parole, et il y a lieu de croire que le monde prendra son parti, car, je vous le répète, elle tout est simplement charmante.

— Mais c'est une conspiration contre moi, cela !

— C'est un acte d'humanité et de justice, pas autre chose. »

Mme Barnold, à ces mots, fit quelques pas vers la porte. Le vieillard se mit au devant d'elle :

« Savez-vous, Madame Barnold, que je prends tout ceci fort mal ?

— Tant pis, Monsieur, sincèrement tant pis! Je suis mille fois affligée du déplaisir que je vous cause, mais ma conscience me dit que je ne pouvais pas faire autrement.

— Vous n'avez donc aucune considération, Madame, pour lady Anna Cleave, votre parente aussi et votre amie, qui n'a jamais entendu parler de ce mariage? Lady Anna, la fille du comte de Wallamore, vous n'y avez pas réfléchi, Madame!

— Monsieur Cleave, il ne m'appartient point de m'immiscer dans les secrets de votre maison.

— Allons, Madame, soyons raisonnable. Je vois que c'est à moi à vous offrir des conditions! Eh bien! soyez satisfaite. Vous me déclarez la guerre; je vous demande la paix. Je vous la demande...

Et il ajouta d'une voix basse, presque tremblante :

« Je vous la demande à genoux!

— Gardez-vous-en bien, mon cher cousin. Puisqu'il vous plaît de nous mettre l'un contre l'autre sur le pied de guerre, une seule chose me désarmerait complétement : ce serait de voir Bessy prendre dans votre famille la place qui lui revient de plein droit.

— Tout, impitoyable ennemie, tout, je vous accorde tout, hormis cela. Voulez-vous que je paye sa pension en France? que je lui assure une rente viagère? Vous fixerez le chiffre. Je n'y mettrai de mon côté qu'une condition, c'est qu'elle passera sa vie à l'étranger sous le nom de sa mère, et que vous en prendrez l'engagement pour elle. Parlez, mais parlez donc!

— Si je vous laissais insister davantage, mon cher

cousin, vous achèveriez de vous méprendre sur le but de ma visite. Non, rien de tout cela ne me suffit. Je n'accepterais qu'une chose : vous la connaissez. L'existence de Bessy est un fait. La régularité de l'acte de célébration du mariage de sa mère en est un autre. Or, rien n'est têtu comme les faits. Elle a du reste assez d'esprit pour se tirer d'affaire sans nous, du moins après les quelques années que j'entends consacrer à son éducation. Je crains, mon cher cousin, qu'il ne nous soit difficile de changer de sujet de conversation, et de causer librement, pour aujourd'hui, de la pluie et du beau temps. Adieu donc. Vous viendrez me voir, n'est-ce pas, à votre première chevauchée du côté de mon ermitage? J'occupe toujours la même maisonnette qu'il y a deux ans. Excusez-moi auprès de lady Anna ; dites-lui simplement que ma visite de ce jour était une visite d'affaires, mais que je reviendrai exprès pour elle. Adieu, et comptez sur ma discrétion; je n'ouvrirai la bouche à personne de ce qui nous a occupés ce matin, à moins que vous-même, expressément, ne m'ayez délié la langue. »

Tout en causant de la sorte, elle traversait de nouveau, appuyée au bras de son interlocuteur, la grande salle, puis la cour, et remontait en voiture. Le vieux gentilhomme la reconduisait avec une grâce parfaite, mais sans lui répondre.

Il la salua de même et l'accompagna d'un regard profondément triste. Ensuite, lorsqu'il l'eut vue tourner à l'extrémité de la grande allée, il se renferma dans sa bibliothèque; et lady Anna, après avoir vaine-

ment essayé d'y pénétrer, ne le revit qu'à table, mais préoccupé, presque muet, sans appétit. Il lui dit que Mme Barnold avait fait dans la matinée une courte apparition, pour affaires dont elle avait à l'entretenir lui seul, et la jeune femme se demanda avec étonnement quels rapports il pouvait exister entre les préoccupations de son beau-père et Mme Barnold.

La nuit fut très-agitée pour M. Cleave, et lorsque le sommeil, rebelle aux vieillards, vint lui fermer les yeux, quelques instants à peine avant le lever du jour, ce fut un sommeil sans repos.

Il lui sembla voir ses deux petites-filles cousant avec acharnement dans leur chambrette froide et nue. Elles étaient déguenillées, affamées, pâles comme des spectres, et sur leurs fronts flamboyaient en grosses lettres rouges, couleur de sang, ces mots que les passants se montraient du doigt : « Margaret Cleave, Elisabeth « Cleave, de Cleave-Hall. » Il se précipitait pour leur arracher cette inscription; mais l'aînée, avec des imprécations furieuses dans lesquelles il reconnaissait le son de sa propre voix, le saisissait par ses cheveux blancs et le livrait à une machine sur laquelle il lisait: « *Marston-Times* », et où il se voyait broyer entre des cylindres, aplatir mince comme une feuille de papier, puis afficher contre un mur que plusieurs électeurs whighs, bien connus de lui, venaient lire en ricanant, puis enfin tomber et rester dans la boue de la rue. Là une douce figure de petite fille se baissait sur lui, le ramassait, le réchauffait péniblement avec des doigts tout glacés, lui donnait à manger de petits gâteaux

qu'elle portait dans une corbeille. « C'est moi qui suis Margaret Cleave, lui disait-elle; » et lui, il se jetait à genoux, le front sur le pavé, pour la remercier et lui demander pardon. Et la douce enfant lui montrait le ciel et se couchait dans un lit de roses blanches où elle l'attirait d'un regard après elle, et où le Père Joseph s'apprêtait à planter une croix de bois noir.

Le vieillard se réveilla en souriant aussi, tant la fin de ce songe avait complétement dissipé les terreurs du commencement. La figure de la petite fille lui avait paru si gracieuse, si séduisante, qu'il referma les yeux dans l'espoir de la revoir. Mais il la rappela vainement et, peu à peu, la lumière qui inondait ses rideaux chassant les formes vagues du rêve, il retomba dans ses réflexions douloureuses et se mit à entasser raisonnements sur raisonnements pour se démontrer combien il était de son devoir de maintenir immaculé aux yeux du monde l'orgueil de son blason, non moins que l'infaillibilité de son autorité paternelle.

CHAPITRE VI

Où l'enfance se montre heureusement au dessus des préjugés de l'orgueil

Au moment de se mettre à table pour déjeuner, Mme Barnold reçut, par un messager qui devait attendre la réponse, le billet suivant:

« Chère Thérésa, lady Anna va vous voir aujourd'hui. « Auriez-vous l'obligeante attention d'éviter qu'elle ne « rencontre la jeune infortunée, lady Anna étant et de- « vant rester toujours ignorante de cette histoire? »

Mme Barnold appela Bessy :

— Tenez, Miss, voici une lettre sur laquelle je serais bien aise d'avoir votre avis. Lisez.

La jeune orpheline lut, et rendant le papier, non sans une certaine émotion:

— Quoi ? Lady Anna Wallamore, cette femme qui a voulu épouser mon père dès avant la mort de ma pau-

vre mère! Ah! Madame, je vous en prie, dispensez-moi de la voir.

— Bessy, Bessy, reprit Mme Barnold avec sévérité, votre imagination est prompte à s'emporter! Lady Anna n'a rien à démêler avec la circonstance cruelle que vous rappelez; lady Anna ignorait le mariage dont vous êtes issue, aussi absolument que s'il n'eût jamais eu lieu. Vous voyez donc que non-seulement vous êtes peu chrétienne en cédant à votre ressentiment, mais que vous êtes injuste envers lady Anna et que vous lui reprochez des chagrins dont une partie retombera sur son propre cœur lorsqu'elle les connaîtra.

— Vous avez raison, Madame, reprit la jeune orpheline après un instant de réflexion. Le premier mouvement m'avait égarée et, une autre fois, avant de le suivre, j'aurai soin de consulter la charité et la raison. Ainsi puisque lady Anna est à plaindre, non à blâmer, je n'ai de mon côté aucun motif de l'éviter, et c'est à vous d'apprécier ce qui sera préférable pour elle comme pour moi.

— Si je me conformais exactement aux vœux de la personne qui m'écrit, je devrais, reprit Mme Barnold, et bien que cette personne n'ose pas me l'insinuer expressément, je devrais vous présenter à lady Anna non comme une parente, mais comme une étrangère.

— Mais, Madame, ceci, vous ne le pouvez pas : ce serait contraire à la vérité.

— En effet; aussi n'y pensé-je pas le moins du monde.

— Alors, Madame, le plus simple ne serait-il pas de ne me point présenter du tout?

— Oui, Bessy, peut-être, si cela était possible. Mais lady Anna viendra me voir ici plus d'une fois et nous nous rencontrerons encore forcément ailleurs. Voici ce qui m'a été proposé pour vous. Vous partiriez pour la France; c'est convenu déjà; seulement vous partiriez de suite et vous ne reviendriez plus jamais.

Bessy cacha dans ses mains les larmes qui lui remplirent les yeux.

— Quoi! jamais? Madame, je ne reverrai plus la tombe de ma mère, celle de Margaret, je ne vous reverrai plus, ni le Père Joseph?

— A ces ces conditions, Bessy, vous auriez une situation assurée et indépendante. On vous ferait une pension viagère plus élevée que vous n'oseriez l'espérer. Mais vous devriez de plus...

— Et quoi donc encore, Madame?

— Porter le nom de votre mère, et vous engager, sous peine de perdre votre position, à ne faire jamais aucune allusion au nom de votre père.

— Madame, dit Bessy, je comprends toute l'étendue des sacrifices que vous vous imposez pour moi; vous qui avez des enfants à vous. Aussi espéré-je que vous m'autoriserez à en abréger la durée sitôt que vos bontés m'auront mise à même de trouver un emploi de gouvernante ou de dame de compagnie. Si même j'osais vous le proposer dès aujourd'hui... Je suis forte maintenant, Madame, je suis bonne couturière et je puis rester à mon aiguille jusqu'à la fin de mes jours, si c'est la volonté de Dieu. Quelques avances bien faibles me suffiraient pour m'assurer les moyens de gagner ma

vie. Mais agir comme si je n'avais pas le droit de porter, le front haut, le nom de mon père, mais laisser soupçonner l'honneur de ma mère! Non, Madame, à cela je ne saurais consentir.

Mme Barnold lui saisit les deux mains et les lui pressa avec une affection toute maternelle :

— Bessy, j'aime cette vivacité ; elle promet une femme ardente dans le bien comme elle aurait pu l'être dans le mal, si Dieu ne vous avait protégée. Oui, je reconnais en vous le sang de cette famille, qui est la mienne aussi, ne l'oubliez pas, vu que cette circonstance vous ôte le droit de trouver extraordinaire ce que je fais, ce que je ferai toujours pour vous. Ces propositions que j'ai la joie de vous voir repousser si noblement, je les avais déjà repoussées en votre nom. Oui, assez et trop de mystères comme cela. Que la vérité pure soit toute notre habileté, et gardons-nous de tout calcul qui nous ferait tremper, vous ou moi, ma fille, dans le complot de dissimulation qui vous entoure.

C'était la première fois que Mme Barnold lui donnait ce doux nom de « ma fille. » La jeune orpheline, pour la première fois aussi, s'enhardit à se jeter dans ses bras. Elle resta longtemps pressée sur le cœur de sa généreuse parente. Vous êtes ma mère, lui répétait-elle, vous êtes mon père, vous êtes tout pour moi!

— Non, Bessy, dit Mme Barnold l'écartant doucement : Celui qui vous a servi de père et de mère, c'est Celui qui vous a préservée depuis quatre ans, c'est Celui qui m'a conduite près de vous. A lui vos remercîments, ma fille!

Et tout en disant ces paroles, elle prit une plume et écrivit :

« Mon cher Monsieur Cleave, Bessy ne me quitte jamais. Comme il est impossible que lady Anna ne la connaisse tôt ou tard pour ce qu'elle est, permettez-moi de vous suggérer qu'il serait très-désirable que lady Anna fût mise au courant de la situation avant de venir. »

Après l'envoi de cette lettre, Mme Barnold n'attendait plus la visite de lady Anna. Elle fut donc extrêmement surprise lorsque, de sa fenêtre devant laquelle elle travaillait avec Bessy, elle entendit un bruit de roues et vit une jeune dame de vingt-six à ving-sept ans, gracieuse, mince, mignonne et vêtue en demi-deuil, descendre devant sa porte.

Elle se hâta d'aller la recevoir et arriva au bas du perron au moment où la visiteuse tendait les bras pour recevoir un enfant que lui présentait une femme de chambre restée dans la voiture.

Bessy l'avait suivie jusqu'au perron, où elle s'arrêta à côté de la porte d'entrée.

« — Comment? c'est vous, lady Cleave! Quel bel exemple vous me donnez du pardon des offenses, à moi qui ai eu l'indignité de repartir de Cleave-Hall sans vous voir! »

— L'indignité est le vrai mot, repartit la nouvelle venue. Il parait, ma chère cousine, que vous êtes arrivée en ambassade et que vous avez avec mon beau-père des conférences diplomatiques qui ont le don de le préoccuper joliment. C'est lui qui m'a confié cela; mais

comme dans le moment je brodais un chiffon, il m'a jugée trop futile pour m'initier à vos grands mystères et je n'ai pu en savoir davantage.

— Il n'y a pourtant que lui, ma chère Anna, qui puisse vous donner la clef de nos mystères, comme vous les appelez. Bonjour, petit Eustache; comment va-t-il, ce cher petit?

Et elle embrassait l'enfant qui, couché dans les bras de lady Anna, cachait sa tête sur l'épaule de sa mère à l'abri des abondantes boucles de sa chevelure pendante.

Bessy accourut vers l'enfant et, se penchant derrière lady Anna, pour mettre son doux visage juste au-dessous de celui où se peignait une si vive frayeur enfantine :

— Oh ! le petit ange effarouché ! donnez-le moi, Madame, laissez-le moi prendre !

L'enfant dégagea des cheveux maternels un front si pâle, des traits si délicats et si timides, que Bessy en fut comme effrayée. Ce pauvre petit visage, pour employer une pittoresque expression populaire, n'avait que les yeux, tant il les ouvrait démesurément grands.

— Oui, maman, dit-il en se relevant et en regardant sa mère au bout d'un instant, laissez-moi aller.

La mère, donnant un sourire en réponse à ce regard, coucha l'enfant dans les bras arrondis de la jeune fille en lui disant : Prenez garde à sa tête !

Bessy appuya doucement sur son épaule la tête qu'on lui recommandait et, pour ne pas détourner davantage de Mme Barnold l'attention de la visiteuse, elle se rap-

procha de la femme de chambre et demanda : Quel âge a-t-il?

— Sept ans, Miss.

Bessy n'eut pas le courage de répliquer par le compliment banal : « Oh ! comme il est grand pour son âge ! » L'enfant, en réalité, paraissait avoir moins de cinq ans.

Elle se mit à le promener sous les arbres, à lui montrer les fleurs et les oiseaux, à lui chanter à demi-voix de petites chansons enfantines.

— Emportez-moi à la maison, posez-moi dans une chaise, disait l'enfant de temps à autre. Puis il ajoutait : qui êtes-vous? demeurez-vous chez Mme Barnold? Je ne vous ai pas vue à Londres avec elle. Oh ! merci, comme vous êtes forte, vous ! Vous ne tremblez pas en me portant. Je n'ai plus peur.

— C'est vrai, vous le portez admirablement, dit lady Anna les rejoignant dans une allée.

Et le regard de la jeune veuve se promenait lentement de la taille élancée de l'orpheline à son noble et gracieux visage, qu'elle couvrit d'une vive rougeur en laissant éclater elle-même sur le sien une admiration non dissimulée.

Se tournant vers Mme Barnold :

— Voudriez-vous, ma chère Thérésa, nous présenter l'une à l'autre?

Cette demande et les témoignages flatteurs qui l'accompagnaient furent pour Mme Barnold un triomphe intérieur et une première récompense de ses soins pour la jeune fille. Bessy venait de poser l'enfant à terre et le soutenait d'une main. Debout, immobile avec ses

yeux baissés, elle était en vérité une créature admirable et à côté de laquelle nul n'eût put passer sans s'enquérir d'elle. Mme Barnold n'en sentit pas moins vivement la délicatesse de la situation. Mais, quel que dût être le résultat, elle n'hésita point, et elle dit en s'efforçant de refouler au fond de son cœur ses angoisses secrètes.

— Miss Élisabeth Cleave; lady Anna Cleave, de Cleave-Hall.

Lady Anna, à ce nom, parut d'abord un peu surprise, mais calme; ensuite plus étonnée et un peu agitée, en remarquant que Bessy, prise à l'improviste, était devenue rouge comme un coquelicot, sans toutefois perdre contenance. On eût dit une belle statue, sans les palpitations de son sein qui trahissaient une vive émotion.

— Une parente, Madame Barnold? demanda lady Anna avec un sourire nerveux.

Mme Barnold cherchait une réponse; Bessy la tira d'embarras.

— Une cousine, Milady, une cousine éloignée, et mieux que cela cependant : Mme Barnold est ma bienfaitrice.

— Ah! vraiment? reprit lady Anna, toujours avec un effort visible pour sourire. En ce cas, Miss, vous devez être aussi une cousine à moi.

Et lady Anna tendit sa main grande ouverte. Mais Bessy ne vit pas cette main offerte ainsi gracieusement; elle s'était tournée tout court du côté du petit Eustache et elle lui disait :

— Vous ne pouvez donc pas marcher du tout, mon petit ami?

— Si, il y a des jours, répondit l'enfant, mais pas aujourd'hui.

— Essayons tout de même ; je vous aiderai,

— Non ; mais si vous êtes une cousine, vous viendrez à Cleave-Hall, chez grand-papa, eh?

Bessy se pencha vers son oreille et lui dit de sa voix basse, ferme, mais douce :

— Je ne suis pas votre cousine à vous. Je suis la cousine de Mme Barnold.

Et sur ces mots, craignant de ne pouvoir se contenir plus longtemps, elle mit l'enfant dans les bras de Mme Barnold et s'éloigna.

L'enfant poussa des cris : Miss, Miss Bessy, qui n'êtes pas ma cousine à moi, prenez-moi, prenez-moi!

— Vous l'entendez, dit Mme Barnold, il ne veut plus aller qu'avec vous. Promenez-le encore un peu.

La jeune orpheline, se retournant à demi, reprit l'enfant et recommença, en s'éloignant toujours, à lui montrer de nouveau les fleurs et les oiseaux, mais avec une volubilité fébrile qui attestait que sa pensée était ailleurs.

Lady Cleave la suivit des yeux : Etrange, étrange fille! murmura-t-elle ; puis, soit discrétion, soit appréhension instinctive, elle parla d'autre chose.

Sa visite se prolongea encore une heure, et aucune mention nouvelle ne fut faite de la jeune personne présentée sous le nom d'Elisabeth Cleave. Seulement, quand l'orpheline vit le cocher monter sur son siége et

qu'elle pria Juliette de rapporter l'enfant à lady Anna, celui-ci se mit à pleurer, et il ne cessa de redemander, tout le long de la route : « Quand retournerons-nous chez cette belle miss qui n'est pas ma cousine à moi? »

A la tombée de la nuit, Juliette annonça M. Cleave dans le petit salon où la jeune orpheline travaillait avec sa protectrice. Elle ajouta qu'il désirait entretenir Mme Barnold seule. Bessy n'avait pas besoin de cette invitation pour se retirer; elle s'éloigna à la hâte et toute tremblante.

L'agitation du land-lord de Cleave-Hall faisait peine à voir.

— Eh bien, Thérésa, se sont-elles rencontrées? lady Anna a-t-elle appris quelque chose?

— Elles se sont vues et se sont même parlé, répondit Mme Barnold, mais je ne crois pas que lady Anna se doute de rien. Inutile d'ajouter que, pour ma part, je n'ai rien dit.

— Ah! Thérésa, reprit le vieillard avec accablement, si vous saviez ce que vous me faites souffrir, vous abandonneriez votre plan fatal!

Mme Barnold protesta qu'elle n'avait pas de « plan » le moins du monde. Elle avait trouvé une parente dans la détresse; elle l'en avait retirée, et elle persistait à ne l'y pas laisser retomber. Quoi de plus simple?

— Mais je ne vous demande pas de l'abandonner, insistait le vieillard suppliant. Bien au contraire, je vous aiderai, je me chargerai moi-même de son avenir. Ecoutez, Thérésa, puis-je vous faire une offre plus raisonnable, plus large, plus généreuse que celle que je

vais vous proposer? Ne pouvant lui donner une part de mes propriétés foncières, puisque d'ailleurs j'ai un héritier mâle, je partagerai entre elle et cet héritier toute, oui toute ma fortune mobilière. J'ai deux mille livres sterling (1) de rente en portefeuille, pas un shelling de plus, je vous l'affirme sur mon honneur de gentleman; voulez-vous que je lui en assure la moitié, sa vie durant? Vous n'applaudissez pas... Voulez-vous qu'avec le revenu je lui transfère le capital en toute propriété, dès qu'elle sera majeure? Vous restez muette... Mais elle serait reconnue et élevée au grand jour sous mon toît qu'elle ne pourrait pas prétendre à davantage! Mille livres sterling par an! Peste! vous êtes bien difficile, Madame. Mais avec cela elle pourrait vivre comme une grande dame à Paris, comme une princesse à Rome et à Naples!

— Elle ne vous réclame pas autant que cela, mon cousin; elle n'a besoin que de son nom.

— Je le crois pardieu bien, reprit le vieillard avec emportement : quand elle aurait le nom, le reste viendrait, les tribunaux et la pression publique aidant.

— Monsieur Cleave, vous êtes injuste. La noble enfant que vous calomniez accepterait volontiers de renoncer à toute votre fortune, mobilière et immobilière, si au prix de ce sacrifice elle devait obtenir sa place à votre foyer et dans votre affection. Son âge, du reste, et son inexpérience, à défaut de son caractère, devraient

(1) Cinquante mille francs, la livre ou guinée étant de vingt-cinq francs.

la mettre à l'abri de pareils soupçons de votre part. Et quant à moi, que ces mêmes soupçons peuvent atteindre...

— Ne me faites pas l'injure de m'en croire capable. Vous soupçonner, Thérésa! assurément rien n'est plus loin de ma pensée.

— Quant à moi, continua Mme Barnold sans tenir compte de l'interruption, si je poursuivais un calcul intéressé, je n'aurais pas besoin de votre assentiment pour saisir les tribunaux et l'opinion publique. Je pourrais dès ce soir réclamer, sans vous et contre vous, tous les droits qu'assure à ma protégée ce nom que vous n'êtes en mesure de lui refuser que parce qu'elle veut bien avoir la délicatesse de vous le demander.

Le vieillard s'excusa, reconnut qu'il s'était justement attiré ce langage sévère et quitta de nouveau le ton impératif pour celui de la prière. Son interlocutrice, de son côté, faisait tout ce qu'elle pouvait pour l'émouvoir en faveur de l'orpheline. Elle répéta plusieurs des incidents de la vie héroïque et de la sainte mort de Margaret, qui furent écoutés avec attendrissement. Ah! si vous l'aviez vue, ajouta-t-elle; si seulement vous vouliez voir sa sœur, qui est ici à deux pas de vous! Vous le pourriez sans vous faire connaître.

Le vieillard cacha sa tête dans ses mains. Lorsqu'il la releva, Mme Barnold vit qu'il avait pleuré.

Les larmes d'un homme, et surtout celles d'un homme en cheveux blancs, ne sauraient être contemplées sans émotion. Mme Barnold eut comme un remords de tout ce chagrin qu'elle lui causait.

— Pardonnez-moi de vous affliger ainsi, cher et vénéré cousin; mais il le faut, impossible de faire autrement.

— Soit donc, reprit M. Cleave d'un ton résolu. Alors il est nécessaire que ma belle-fille sache tout. Mais comment faire ? Madame Barnold, je n'ai pas le cœur de lui révéler moi-même ce que je lui ai si longtemps caché...

— Je m'en chargerai, s'il le faut, M. Cleave; à moins que vous ne préfériez laisser ce soin au Père Joseph.

— Au Père Joseph, l'auteur de tout le mal, ce misérable intrigant !...

— Arrêtez, Monsieur; votre ressentiment vous entraînerait encore au-delà des bornes de la justice. Le Père Joseph a tout fait pour empêcher ce mariage; pour que je le croie, il suffit qu'il me l'affirme. Le Père Joseph seul, dans leur infortune, est resté l'appui de vos enfants : ceci m'est attesté et par Bessy et par mes propres yeux.

— J'accepte donc le Père Joseph, puisque vous y tenez. Mais où le verra-t-elle?

— Ici même. Il y sera après-demain vers midi, et j'attendrai en même temps lady Anna, si vous y consentez.

— C'est convenu. Seulement, Madame, pour prix de cette concession que je viens de vous faire, j'ose en espérer une de vous. Voyons, laquelle m'accorderez-vous?

— Bessy fera après-demain ses adieux au Père Joseph et à moi, et le jour suivant sans avoir vu lady

Anna, à moins que celle-ci n'en témoigne le désir, elle partira pour la France.

— J'accepte encore, mais souvenez-vous bien, ma charmante et implacable ennemie, que moi je ne la verrai jamais, et que jamais je ne ferai rien pour elle, jamais !

Il accompagna ces mots d'un geste de menace, puis d'un salut plein de courtoisie, baisa la main de sa cousine et partit.

De crainte qu'il ne retirât un assentiment si péniblement arraché, la protectrice de Bessy se hâta d'informer le Père Joseph, et celui-ci, ravi d'un aussi important résultat, n'eut garde de manquer au rendez-vous.

Lady Anna, comme tous les protestants, avait été élevée dans une parfaite ignorance des choses du Catholicisme. Elle était de ces gens auxquels le nom de Jésuite ou celui de Capucin donne la chair de poule, de confiance et sans qu'ils aient de leur vie rencontré l'un ou l'autre, et qui tombent de leur haut lorsqu'on leur dit : « Mais un tel et un tel, que vous connaissez, sont des jésuites ! » (1)

Elle s'attendait à trouver dans le pauvre desservant de Marston un prêtre ignare et fanatique, et Mme Barnold avait tenu à lui laisser le plaisir de se détromper elle-même. Elle fut donc fort surprise de se trouver en face d'un homme simple, mais bien élevé, instruit, à la parole limpide, et qui ne lui pré-

(1) En Angleterre, les ecclésiastiques, jésuites et autres, portant d'ordinaire l'habit laïque.

senta rien ni de cette finesse onctueuse que certains romans l'avaient habituée à considérer comme l'apanage obligé de ses pareils, ni de ces convoitises couvant sous la cendre ou de cette pruderie sauvage et brutale que certains protestants ne peuvent séparer de l'idée d'un homme séquestré du mariage et de la familiarité des femmes.

L'opinion qu'elle en conçut dès les premiers mots fut si favorable, qu'elle n'augmenta nullement lorsqu'elle apprit, un peu plus tard, que ce vieillard si modeste était un élève d'Oxford, et l'un des premiers parmi les cinq ou six cents membres de cette célèbre université qui, déjà ministres anglicans pour la plupart, ont successivement abandonné, depuis 1840, les riches dotations de l'Église établie pour la pauvreté du sacerdoce catholique.

Lady Anna passa près d'une heure en tête à tête avec le Père Joseph: Elle supporta assez bien la cruelle révélation. Ce mystère lui donna la clé de bien des inégalités dans l'humeur de feu son époux et de fréquentes et bizarres tristesses qui, pour elle, avaient été jusqu'alors inexpliquables. Aussi témoigna-t-elle plus de pitié que de colère et accepta-t-elle parfaitement les observations du prêtre sur l'inutilité des récriminations à l'égard des morts et l'appel qu'il adressa à sa générosité, en faveur de la jeune orpheline.

Dès le commencement de cet entretien, le petit Eustache, ayant entendu par hasard la voix de Bessy, s'était échappé des bras de sa bonne et avait trouvé,

malgré sa faiblesse, des jambes pour courir à elle. La bonne voulut le ramener, mais elle ne put y réussir, et la jeune orpheline dut le garder, puis le reconduire elle-même, après lui avoir montré tout ce qu'elle trouva de plus propre à le distraire.

Lady Anna et le Père Joseph rentraient dans le petit salon de Mme Barnold au moment où Bessy, arrivant par une porte opposée, y laissa l'enfant tout en pleurs et se retira à la hâte :

— Eh bien, petit Eustache, qu'y a-t-il donc? demanda la mère.

— Oh ! maman, c'est la cousine à Mme Barnold qui m'a embrassé si fort qu'elle m'a fait mal. Mais ce n'est pas pour cela que je pleure, allez ! c'est parce qu'elle ne veut plus me faire jouer. Maman, maman, il faut qu'elle vienne avec nous chez grand-papa. Elle viendra, n'est-ce pas? Elle viendra, dites, maman, promettez-le-moi, elle viendra?

— Oui... peut-être, dit la mère pour se délivrer de ses instances; c'est grand-papa que ces choses-là regardent.

L'enfant se tut et ne parla plus de Bessy tout le long de la route ; mais il ne fut pas plutôt à Cleave-Hall qu'il courut à la chambre de M. Cleave.

« Grand-papa, c'est bien vous que cela regarde quand les gens viennent chez vous?

— Mais oui, sans doute, mon enfant.

— Oh bien! grand-papa, il faut que vous envoyiez chercher tout de suite, mais là tout de suite, tout de

suite, la cousine à Mme Barnold, vous savez, celle qui n'est pas ma cousine à moi.

Le vieillard resta quelque temps stupéfait; ensuite, de ce ton sévère auquel il avait habitué tout le monde, excepté son petit-fils :

— Monsieur Eustache, ne parlez plus jamais, jamais de cette personne devant moi, entendez-vous? Sinon je ne vous aimerai plus et vous ne mettrez plus le pied dans cette chambre!

— Oh! comme vous dites cela, grand-papa! Vous avez des yeux qui me font peur!

Et l'enfant, tout effrayé, se retira. Il demeura triste toute la soirée et ne fut pas le seul.

La maison tout entière semblait condamnée au silence.

CHAPITRE VII

Où l'on trouvera une satire des mœurs anglaises

Pendant ce temps Bessy et Juliette, à la veille de se séparer, prenaient ensemble le repas d'adieu, en compagnie de Mme Barnold. La première était pensive et recueillie, la seconde ne tarissait pas d'exclamations sur le bonheur de la future pensionnaire :

« Est-elle heureuse, cette Bessy, d'aller vivre au milieu des Parisiennes, des Parisiennes qui gouvernent le monde !

— Comment cela ? demanda Bessy.

— C'est bien simple, ma chère Miss. Les hommes se laissent mener par les femmes, les femmes par la

mode, la mode par les Parisiennes. Oui ! Miss, vous allez saluer la mère-patrie de la crinoline et du vinaigre de Bully, des meubles de Boule et des fleurs artificielles. Vous allez enfin admirer une capitale, Miss, et non plus des amas de boutiques et de comptoirs comme notre Marston ou notre Londres. Paris, vive Paris ! Il n'y a qu'un Paris sous le ciel, de même qu'il n'y a qu'un soleil pour éclairer le monde. Paris, l'enfer des chevaux, dit le proverbe; Paris le purgatoire, des hommes, mais Paris le paradis des femmes !

— Mademoiselle, dit Bessy en riant, c'est dommage qu'il manque des rimes à vos éloges; ils respirent tout l'enthousiasme de la poésie la plus élevée.

— Oui Miss, répliqua la gouvernante sans sourciller, c'est dommage, car Paris mériterait qu'on ne parlât de lui que dans la langue des dieux. Vous allez voir des femmes qui toutes, de naissance et sans qu'on le leur ait appris, même les ouvrières et les servantes, savent saluer avec grâce et se coiffer à rendre des laides folles de dépit. Vous allez voir des hommes sans faux-cols, des jeunes gens capables de causer autre chose que coton, reports, chevaux et turf, des jeunes filles qui ne se considèrent comme émancipées que du jour où elles ont un mari, des femmes...

— Vous pourriez, Juliette, interposa Mme Barnold, vous pourriez vous tromper fort bien, du moins en ce qui concerne les hommes et les jeunes gens.

— Madame, j'en serais désespérée pour l'honneur de l'espèce humaine, riposta Juliette. Si le rapprochement des Français et des Anglais, au lieu de

franciser les uns, n'a fait qu'anglifier les autres. cela prouve une chose, c'est que le mal s'apprend plus vite que le bien, voilà tout. Miss Bessy, vous pourrez à table boire du vin, du vrai vin de vigne, au lieu de cette stupide eau chaude sucrée dont on s'affadit ici l'estomac sous prétexte de thé ; vous ne mangerez plus de viande crue comme font les loups, plus de salade sans assaisonnement comme font les moutons, plus de pommes de terre bouillies à pleines marmites et sans sel, comme certains autres animaux qu'on engraisse, pardonnez-moi la hardiesse de la comparaison.

— A propos, Mademoiselle, reprit de nouveau malicieusement Mme Barnold, vous offrirai-je encore du thé? Vous n'en êtes qu'à votre deuxième tasse.

—Volontiers, Madame, très-volontiers : vous ne verrez point, continua-t-elle en tendant sa tasse, vous ne verrez point, après le repas, les messieurs renvoyer les dames et rester entr'eux, afin de pouvoir se gorger de vin tout à leur aise et sans être gênés par notre présence ; vous les verrez au contraire...

—Mais, Mademoiselle, miss Cleave ne verra ni cela ni autre chose ; elle va chez des religieuses et non dans le monde parisien.

—Pardon, je l'oubliais, Madame. Enfin, si peu qu'elle voie, je ne lui donne pas trois semaines pour reconnaître la justesse d'un axiôme dont tous les jours de ma vie me confirment la vérité, à savoir que le gentleman anglais, fils des Normands, n'est qu'un Français abâtardi par les brouillards.

Cette boutade fit rire, comme toutes celles de la digne gouvernante. Elle n'empêcha point l'excellente femme d'absorber, d'un air impassible, une nouvelle tasse de la « stupide boisson anglaise » que ses deux compagnes de table lui offrirent à l'envi, l'une tenant la théière, l'autre le sucrier, et toutes deux se faisant, du coin de l'œil, un signe réciproque d'intelligence.

—Mademoiselle, Mademoiselle Juliette, s'écria Bessy faisant un saut de joie et frappant dans ses mains, vous n'avez plus le droit de médire de mon pays! Vos actes démentent formellement, au moins à l'égard du thé, l'anglophopie de vos paroles!

— Et vous, petite méchante, répliqua Juliette en menaçant amicalement la jeune fille du doigt, je vous répète que vous mériteriez d'être Française. Remerciez le ciel de vous avoir livrée si longtemps à votre nature. Jamais jeune miss dressée à l'anglaise, gourmée, sanglée et guindée dès le berceau ne se serait permis une explosion de gaîté comme la vôtre; jamais elle n'oserait être aussi naturelle, aussi vive et aussi charmante que vous !

Au moment de quitter la chère voyageuse, Juliette se mit à lui bourrer ses poches de toutes sortes de provisions contre la faim, et sa mémoire de toutes sortes de recommandations contre le froid et l'humidité : Tenez, Miss, encore cette paire de mitaines ouatées que j'ai eues hier presque pour rien chez une marchande de passage qui m'a rappelé Miss Margaret; encore ces deux paires de bas de laine, tricotées à votre intention et déjà marquées à votre nom; encore ce pot de confitures

pour vos goûters. » Bessy ayant objecté qu'elle n'avait pas besoin de tant de choses :

— Parfaitement, répliqua-t-elle, je n'oublie point que vous avez grandi en dehors des accumulations insensées du « confortable » britannique et je ne prétends nullement que vous deviez vous faire suivre de trente-six paires de ciseaux ni de douze douzaines de poinçons, de limes à ongles ou de cure-dents, selon l'usage de vos compatriotes qui se croiraient perdus s'ils mettaient un pied hors de leur île sans emporter tout leur ménage dans leurs valises. Acceptez tout de même.

Elle offrait avec une persévérance si acharnée qu'il était comme impossible de refuser.

En vérité, lui reprochait Mme Barnold avec un sourire d'amitié, si miss Cleave n'est pas de son pays, vous, Juliette, vous êtes bien du vôtre. Vous mettez dans vos largesses une insistance voisine de...

— Voisine de l'indiscrétion, dites le mot, Madame, et ne craignez point que je m'en offense. Je me flatte hautement de n'être pas comme vos Anglais, qui offrent froidement et une seule fois. Du reste, miss Bessy, voici un nouvel axiôme que je vous recommande. Lorsqu'on vous présente quoi que ce soit, acceptez toujours. Si l'offre est faite de bon cœur, vous obligerez ceux qui l'auront faite. Si elle n'est pas sincère, vous les punirez ; mais, dans l'un et l'autre cas, tout sera pour le mieux. »

L'excellente gouvernante s'était proposée avec empressement pour accompagner Bessy à Paris ; mais la protectrice de la jeune orpheline, qui connaissait de longue date quelques-unes des maîtresses auxquelles

elle allait la confier, avait tenu à l'y conduire elle-même.

Elle ne voulut point lui faire quitter son pays, pour de longues années peut-être, sans lui donner le plaisir d'entrevoir au moins une fois et bien qu'elle ne l'eût pas demandé, la demeure de ses pères.

La route qui conduisait de son cottage de location à la gare du chemin de fer cotoyait la pente d'une colline d'où l'on découvrait de loin une grande maison blanche, à demi-voilée par la verdure. La jeune orpheline regardait cet édifice avec admiration. Elle le voyait tantôt étaler ses vastes ailes au fond d'une allée, tantôt disparaître derrière les massifs irréguliers du parc, puis reparaître un peu plus loin sous des aspects chaque fois différents. Elle ne pouvait détacher ses yeux des deux tourelles qui, seules, ne cessaient point de se montrer toujours par dessus les cîmes des arbres.

« C'est là ! » dit à voix basse Mme Barnold.

La jeune fille eut un éblouissement. Il lui sembla voir non point les magnificences dorées d'une résidence somptueuse qui aurait dû être la sienne, mais une figure vague et sombre de vieillard qu'elle ne pouvait se représenter que par imagination, ne l'ayant jamais aperçue, et une figure enfantine, nette et précise celle-là, autant que douce et souffreteuse. Elle comprit à ce moment quels liens puissants l'attachaient à cet enfant, son frère ! et il lui sembla qu'elle laissait son cœur là-bas, derrière ces murailles blanches, où elle n'avait cependant jamais pénétré.

Pendant ce temps Mme Barnold interrogeait du regard les allées et les arbres fuyants. Il connaît à peu

près, pensait-elle, l'heure où nous devons passer; peut-être aura-t-il voulu, lui aussi, entrevoir au moins la voiture qui emporte sa dernière enfant. Mme Barnold s'attacha à cette idée comme à une espérance, à un gage de réconciliation future, mais elle ne découvrit rien.

La campagne, comme la route, était déserte. Seulement, du côté du chemin de fer, dans une direction opposée à celle où se fixaient les yeux de Mme Barnold, un cavalier arrivait à l'encontre des deux voyageuses. Bessy, légèrement penchée en avant, le regardait machinalement venir, sans songer à lui, car sa pensée était auprès du petit Eustache. Le cavalier mit sa monture au petit trot, lorsqu'il fut à quelques pas, et se prit à examiner aussi; puis soudain il s'arrêta court. Bessy, revenue au sentiment de sa présence, se demanda quel pouvait être le motif de son attention.

Elle poussa un léger cri et se rejeta au fond de la voiture.

Mme Barnold, attentive ailleurs, n'avait rien remarqué, et déjà la voiture avait dépassé le cavalier.

La jeune fille se reprocha son émotion, comme une surprise faite à sa raison. Elle se dit qu'elle s'était trompée, que cette rencontre n'avait pour elle aucune signification particulière. Afin de se le persuader encore mieux, elle profita d'un coude de la route pour se retourner et regarder en arrière.

Le cavalier avait fait volte-face; il suivait la voiture. Bessy ne douta plus et, en dépit de sa raison, elle se sentit effrayée.

CHAPITRE VIII

Qui s'ouvre sur une scène poétique et se ferme sur un nouveau deuil

Pour toute imagination jeune et encline à la rêverie, c'est toujours une source de ravissements qu'une première traversée en mer. Bessy, en montant sur le paquebot qui devait la conduire à Calais, eut bientôt oublié l'émotion passagère dont nous venons de parler.

C'était la nuit, une nuit sereine et transparente, une des plus belles nuits de l'automne qui, lui-même, est la plus belle saison de la Manche. Tel était le calme du ciel que la fumée de la vapeur traînait en ligne droite au-dessus de la trace du sillage et se confondait avec elle dans le lointain. On ne sentait d'autre brise que

celle qui naissait de la course rapide du navire, et sans le tumulte produit par le souffle haletant des cheminées et par les battements précipités des roues, rien n'eût troublé le silence des airs. La mer, à peine ondulée, était pleine de phosphorescences. La proue du navire, en partageant les eaux, ressemblait au soc de la charrue quand il retourne les glèbes ; elle faisait bondir un double torrent d'argent qui courait le long des sabords et roulait, avec l'écume, des myriades d'étincelles liquides. Quelquefois, dans le voisinage du paquebot, on apercevait un trois-ponts immobile sous sa voilure immense; mais il disparaissait bientôt comme un fantôme, tant la vapeur était prompte à le dépasser. A l'horizon, au bout du sillage, on voyait blanchir vaguement, sous leurs phares allumés, les falaises crayeuses qui bordent le rivage de Douvres, tandis qu'en face, sur la rive française, le sommet du Blanc-Nez, surplombant la courbe arrondie de la mer, s'avançait comme pour rejoindre de nouveau les promontoires anglais, dont il a été coupé jadis par la violence des courants. Au ciel, l'orbe de la lune oscillait au-dessus du mât de misaine, et des étoiles tremblaient dans les cordages.

Bessy, en présence d'un tel spectacle, était transportée d'admiration. Elle avait des exclamations naïves qui témoignaient de son enthousiasme juvénile et faisaient sourire Mme Barnold. Cette dernière ayant voulu descendre sous le pont, à cause de la fraîcheur de la nuit, la jeune orpheline la supplia de la laisser quelque temps encore à sa contemplation, et elle demeura seule, le coude appuyé sur la balustrade, dans l'attitude de la

Polymnie antique, le regard perdu dans le vague de l'immensité.

Tout d'un coup une voix murmura à son oreille :

« Sublime extase, ô Miss! et que vous ne pouvez heureusement m'empêcher de partager avec vous !

Bessy se retourna. Qui aperçut-elle à ses côtés? L'homme dont la rencontre sur la route l'avait fait frissonner le matin même.

Il était debout, incliné, son chapeau à la main, tout au devant de l'escalier des cabines, dont il barrait l'entrée.

Au lieu de lui répondre, Bessy se dirigea vers cet escalier, mais l'étranger ne parut point comprendre son intention. Il reprit, sans changer de place :

— Je vous retrouve enfin, adorable enfant ; je vous retrouve telle que je vous ai rêvée, et non plus sous les livrées de la misère.

— Laissez-moi, dit la jeune fille ; je suis toujours la même qu'au temps où je portais des haillons : et vous, toujours vous m'êtes odieux.

— Pourquoi me connaissez-vous si mal, ô Miss? Pourquoi ne voulez-vous pas m'écouter ? Ah ! si vous saviez combien toute mon existence tient à la vôtre! Oui, miss, que vous le veuillez ou non, vous m'entraînez après vous comme ce navire entraîne son sillage.

— Encore une fois, Monsieur, laissez-moi ! Laissez-moi passer, ou j'appelle.

— Appelez, j'y consens ; que tout le monde soit témoin de l'excès de vos rigueurs ! que je puisse dire à votre heureux protecteur....

— Monsieur, interrompit la jeune fille revenue peu à peu de son trouble, mon protecteur, c'est Mme Barnold, ma parente, la femme de M. Barnold, capitaine dans la marine royale.

— Mme Barnold! balbutia le gentleman décontenancé, vous dites votre parente, Mme Barnold! Ah! pardon, j'ignorais... Croyez à mon respect, miss, non moins qu'à l'ardeur de mes sentiments...

Et il s'empressa de s'effacer et de rouvrir le passage.

Bessy s'élança dans l'escalier, palpitante et se tenant à la rampe pour ne pas tomber.

— Qu'avez-vous, mon enfant? lui demanda Mme Barnold. Est-il arrivé quelque malheur là-haut?

— Non, Madame, ou plutôt je ne sais. Je viens de rencontrer pour la deuxième fois aujourd'hui, un homme dont je vous ai entretenue une fois déjà, une seule fois, le jour où je vous racontai, en présence du Père Joseph, les quatre années d'épreuves que vous avez fait cesser pour moi.

— Qui? le monsieur chez lequel vous conduisit un jour une prétendue veuve, la femme au petit miroir?

— Lui-même, et avec le même acharnement qu'autrefois à me poursuivre.

— Venez, Bessy, dit Mme Barnold; montrez-le moi : je saurai bien mettre un terme à ses insolences. Que je sache seulement de qui elles viennent.

Les deux dames remontèrent en hâte sur le pont; mais, comme on s'y attend bien, elles ne retrouvèrent pas celui qu'elles cherchaient. En pleine nuit, grâce à la foule et aux mâts ou cheminées qui accidentent le

pont d'un bateau à vapeur, il lui avait été facile de se dérober.

Bessy ne le reconnut pas davantage en débarquant, ni dans le parcours de la longue jetée en bois qui, sous les larges rayons de lumière tournant lentement au sommet du phare, s'allongeait comme une immense myriapode aux pieds baignant dans l'eau et qu'elle eût certainement admirée en toute autre circonstance.

Bientôt le mouvement des voyageurs, le tumulte des bagages chargés et déchargés, l'installation en chemin de fer, et par-dessus tout la pensée qu'elle foulait le sol du continent, chassèrent de nouveau de l'esprit de la jeune orpheline l'image de son persécuteur. Elle s'endormit de fatigue, avec le calme et la facilité d'insouciance de son âge pour ne s'éveiller qu'à Paris.

Mme Barnold, en arrivant dans cette capitale, trouva une lettre timbrée en premier lieu du bureau de poste de Cleave-Hall, ensuite de celui de sa résidence de campagne. L'écriture de Juliette en avait surchargé l'adresse pour la faire suivre sur Paris. Mme Barnold l'ouvrit avec empressement et reconnut la signature de lady Anna.

La veuve attristée de Richard Cleave lui confiait ses impressions diverses à la suite des révélations du Père Joseph.

« Seule avec mes pensées au milieu du silence de Cleave-Hall, j'ai passé les longues heures de la nuit, écrivait-elle, à rêver et à rassembler mes souvenirs. Déjà j'entrevois, à travers ma fenêtre, les premières blancheurs de l'aube. Mon fils dort à côté de moi ; mais

j'aurais vainement cherché moi-même un sommeil dont j'ai tant besoin.

« Et cependant, ma chère cousine, ce n'est pas moi qui ai le plus de droit à la bienveillante commisération que votre cœur m'a témoignée hier. Je souffre du fatal secret qui m'a été confié, mais je n'en aurai pas souffert seule. Il a pesé bien plus lourd encore à Richard, et je trouve en ce moment, en me rappelant le passé, que plus d'une fois, sans le savoir, j'ai été injuste envers lui. Il avait des jours sombres que rien ne pouvait égayer. J'en devenais jalouse et me perdais en soupçons injurieux.

« Vous l'avouerai-je, ma bonne Thérésa, vous-même je vous ai vue longtemps avec un secret déplaisir. J'avais observé que votre rencontre replongeait invariablement mon mari dans ses préoccupations ; je sais aujourd'hui pourquoi : vous êtes catholique et vous connaissez le Père Joseph.

« Je me souviens qu'un soir nous revenions de chez vous. Il était encore plus triste qu'à l'ordinaire. « Anna me dit-il, je n'y puis plus tenir ; vengez-vous, punissez-moi de ma faiblesse par vos dédains, mais il faut que je vous dise tout. » Et il allait sans doute me raconter ses chagrins. Mais moi, qui m'attendais à des confidences d'une toute autre nature, je crus de ma dignité d'épouse offensée de lui fermer la bouche. — Assez, lui dis-je, j'en sais assez, plus que vous ne pensez peut-être, et je ne veux rien entendre. » Son cœur se referma pour toujours, et la froide barrière dressée secrètement entre ce cœur et le mien ne fut point écartée. Pardon, âme de

mon époux, de cette cruelle erreur de mon orgueil et de mon ignorance!

« J'aimais mon pauvre mari et je n'étais point heureuse. Ni vous, Thérésa, ma rivale supposée, ni personne autour de moi n'en avait soupçon. Nous sommes si habiles, nous autres femmes, quand il s'agit de dissimuler les plaies du cœur! Mais cette autre femme, comme elle a dû souffrir! Car elle l'aimait aussi, elle l'aimait peut-être plus que je ne faisais, et elle n'avait pas pour se distraire les futilités absorbantes de la toilette et du monde.

« Tout le mal remonte à l'inflexible domination que mon beau-père exerce chez lui et à sa confiance souveraine en sa propre sagesse. Il en est bien puni, le pauvre homme. Maintenant qu'il me sait informée, à peine ose-t-il lever les yeux sur moi. Le bruit de sa canne sur le parquet fait fuir le petit Eustache, je ne sais pourquoi. Chère et charitable Thérésa, qu'il ne soit pas dit que vous avez eu pitié de tous excepté de lui. Il ne sort plus, ne reçoit personne, pas même ses amis politiques, lit à peine ses journaux, et vieillit, vieillit à vue d'œil.

« Vous n'attendez point, n'est-ce pas? que je le pousse moi-même à déshériter mon fils, ni même à le priver d'une part trop notable de ce que j'avais espéré pour cet enfant. Mais je n'ai point hésité, croyez-moi, à intercéder pour votre protégée, et vous rendriez mal justice à M. Cleave si vous supposiez que j'ai eu beaucoup de peine à le décider à payer dès aujourd'hui sa pension et toutes ses dépenses sur le conti-

nent. C'est peu, chère et bonne cousine, mais c'est un commencement. En attendant, il ne serait peut-être pas à propos de le pousser à promettre davantage avant que cette jeune personne, qui donne déjà de si belles espérances, ait répondu par une bonne conduite soutenue aux bienveillantes intentions qu'on peut avoir pour elle. »

Mme Barnold répondit :

« Votre bonne lettre m'a devancée à Paris. Elle m'attendait dans un de ces nombreux asiles où des femmes dévouées, sous l'inspiration de la Foi, renoncent pour elles-mêmes aux délices de la maternité, afin de servir de mère à nos enfants, pendant que nous courons insoucieuses les bals et les plaisirs. Je vous suis très-obligée, chère Anna, des bienveillantes propositions que vous me transmettez, mais je suis autorisée par mon mari à les refuser. La jeune personne, du reste, a ma parole que je ne les accepterai point tant qu'elles n'excluront pas expressément les conditions que j'ai eu déjà le regret de repousser et qui, dans votre lettre, paraissent rester toujours sous-entendues. Elle est bien la fille de son père et de son grand-père, cette fière enfant. Elle a déclaré qu'elle préférerait retourner à son aiguille d'il y a trois mois, plutôt que de renoncer à son nom. Et elle le ferait ; elle serait plus entêtée que nous tous. Quant à l'épreuve à laquelle vous prétendez la soumettre, souffrez, chère Anna, que je vous demande s'il est bien équitable, après une grande injustice commise et reconnue, de songer, non à la réparer, mais à éprouver encore la victime. Pour moi, je n'ai aucune

crainte d'avoir jamais à rougir d'elle. Celle qui a pu conserver son innocence et sa fierté dans les circonstances que vous savez, ne me semble point en péril de compromettre un nom honorable, après que la négligence dont elle a souffert se serait tournée en tendresse.

« Je resterai ici quelque temps avec elle, moins pour l'habituer (elle n'est point faite à tant de ménagements) que parce qu'elle ne sait pas trente mots de français. Vous avez donc cinq à six semaines devant vous, ma charmante cousine, avant que Cleave-Hall ait à redouter mon terrible voisinage. Voisinage plus terrible que je ne le soupçonnais, en vérité. Et comment me serais-je doutée qu'avant de troubler, bien malgré moi, le sommeil du maître de cette demeure princière, j'avais pu troubler celui de sa jeune et séduisante châtelaine? Ah! pauvre chère amie, quel cheval fougueux et fantasque que l'imagination d'une jolie femme! Après tout, je vous plains, mais à moitié; vous ne méritez pas davantage, méchante, qui avez pu douter de moi. Que ne m'estimiez-vous assez pour me faire directement votre confidente?

« Vous avez également de longs mois en perspective, dix ou onze probablement, avant le retour de l'orpheline. Dix mois, c'est un bel horizon ouvert à la réflexion et à l'imprévu. Le temps porte conseil, ma chère Anna, surtout quand il a pour s'éclairer une raison aussi nette et un cœur aussi bon que le vôtre. »

Dix mois sont en effet un vaste intervalle, à certaines époques de la vie, et c'est aussi la réflexion que se fit de

son côté la jeune orpheline, lorsqu'après s'être arrachée des bras de sa mère adoptive, elle entendit s'éloigner la voiture qui l'emportait et se refermer la porte du couvent.

La première semaine de pensionnat est d'ordinaire une semaine de désolation ; elle le fut bien davantage encore pour une jeune fille presque aussi étrangère auxhabitudes des enfants de son âge qu'au pays où elle se trouvait comme abandonnée. Cinq ou six de ses compagnes, tout au plus, parlaient l'anglais assez couramment pour s'entretenir avec elle ; les autres, et particulièrement les plus petites de sa division, lui témoignaient une curiosité indiscrète et maligne, contre laquelle les maîtresses avaient de la peine à la protéger. Elles la trouvaient extraordinairement grande pour ignorer quantité de choses qu'elles-mêmes savaient depuis si longtemps qu'elles ne se souvenaient pas de les avoir apprises. « Il paraît, écrivait l'une d'elles faisant part à sa mère de ses impressions, il paraît qu'en Angleterre les jeunes filles ne commencent le piano que lorsque leur croissance est complétement achevée, et qu'on ne leur fait connaître la chute des Bourbons en France et l'avènement d'une dynastie nouvelle que dans l'année qui précède leur mariage. »

Aussi, qu'on se figure la surprise et le ravissement de Bessy lorsqu'on lui annonça, un jour de visite, qu'elle était attendue au parloir.

— Par qui attendue? demanda-t-elle ; est-ce par la dame qui m'a amenée?

— Non, c'est un monsieur qui porte votre nom.

— Cleave, moi, Monsieur Cleave?

— Oui, Mademoiselle, un de vos parents. Il est avec le père d'une de vos amies, qui l'a présenté sous ce nom de M. Cleave à Mme la Supérieure du pensionnat; et cette garantie n'a pas été de trop, je vous assure, pour faire accorder la permission de vous appeler.

Tout en écoutant ces nouvelles, Bessy avait secoué les plis de sa robe de pensionnaire et passé deux doigts sur les bandeaux de son front; car, pour être élevée dans un couvent on n'en est pas moins sujette, tout comme une autre, aux inexorables lois de la coquetterie féminine. Elle s'ouvrait passage au travers des mamans dissimulant de légères friandises dans leurs manchons, des bonnes à tablier blanc portant de tout jeunes babys dans leurs bras, des embrassements donnés et reçus, des sauts de joie et des petits cris de plaisir. Elle ne songeait guère, du reste, à analyser tout ce mouvement qu'elle coudoyait sans y prendre part. L'image de son grand-père, telle que la lui présentaient ses rêves, remplissait sa pensée. Lorsqu'elle pénétra dans le parloir, elle appuya la main sur sa poitrine pour en comprimer les battements.

Ces palpitations de son cœur s'arrêtèrent soudain comme un bouillonnement dans lequel tombe une eau glacée. Elle resta immobile, la gorge serrée, en trouvant devant elle non pas son grand-père, mais son persécuteur inconnu, le gentleman de la femme au petit miroir et de la traversée de Calais.

Celui-ci s'avança avec une courtoisie parfaite et une assurance de démarche en rapport avec son audace. Et

comme la jeune fille allait tourner le dos pour regagner la porte :

« Ridicule situation que la mienne, dit-il en invoquant l'intervention d'un monsieur décoré d'une rosette rouge et assis à côté de lui avec une dame et deux jeunes filles, compagnes de Bessy : Je viens pour voir ma charmante cousine, miss Elisabeth Cleave, et il faut, mon cher ami, que je vous appelle à mon aide pour me présenter à elle, car elle ne me connaît pas. Veuillez donc, baron, ou vous même, Madame la baronne, lui dire qui je suis.

— Monsieur est M. Olivier Waspson Cleave, de Waspson-Hall, dans le comté de Kent, dit en se levant le baron décoré. Nous le connaissons de longue date, Mademoiselle.

— Vous connaissez aussi mon grand p..., je veux dire, Monsieur, vous connaissez aussi M. Reginald Cleave, de Cleave-Hall ?

— Moins bien, Mademoiselle, répliqua la dame prenant la parole à son tour; je me rappelle pourtant l'avoir rencontré aux courses ou au spectacle, en compagnie de M. Waspson son cousin, mais il y a longtemps.

— Maintenant que la glace est rompue, ajouta le monsieur décoré en indiquant d'un geste courtois deux chaises libres, nous ne vous troublerons plus. Mademoiselle doit être heureuse d'entendre parler de sa famille et de son pays. Oh! vous pouvez causer tout à votre aise. A supposer que nos oreilles fussent tentées

d'indiscrétion, vous les dérouterez bien vite, pour peu qu'il vous convienne de causer en anglais.»

En achevant ces mots, que la dame confirma d'un sourire d'acquiescement, le baron reprit sa place à côté de ses filles.

La jeune orpheline, n'ayant aucun moyen de s'échapper, s'assit en se resserrant pour ainsi dire sur elle-même et en reculant sa chaise. Celui qui venait de lui être désigné comme son cousin parut d'abord aussi embarrassé qu'elle, mais son embarras dura peu. Il commença en anglais, avec son sourire le plus mielleux :

« Miss, vous me trouverez bien osé ; mais la passion ne connaît pas d'obstacle. Pardon, miss ; daignez m'entendre, daignez m'entendre jusqu'au bout, je vous en supplie !

— Monsieur, c'est inutile : je vous ai trop entendu déjà.

— Non, Miss, non, vous ne m'avez jamais laissé m'expliquer. Je suis bien votre parent, votre plus proche parent aujourd'hui après votre grand-père et le petit Eustache, et avant Mme Barnold. Je suis le chef de la branche cadette des Cleave, la branche de Waspson-Hall. Et puisque mon aîné, votre grand-père, cet homme sans entrailles s'il en fût jamais, ce cœur de marbre où l'orgueil.... Oh ! pardon ! douce et miséricordieuse enfant, si ce langage vous déplaît, je n'insiste point sur les duretés de votre grand-père.... Toujours est-il que l'abandon où il vous laisse me donne quelques droits de veiller sur vous.

— Veiller sur moi, vous !

— Eh oui, moi même. J'ai eu des torts à Marston. J'ai été importun dans ma vigilance, maladroit dans mes démarches pour votre bien, et je vous excuse parfaitement de vous être méprise sur le but de mes assiduités.

— Qu'osez-vous dire, Monsieur? répliqua Bessy avec impétuosité; vous ne me connaissiez pas! Si vos intentions étaient aussi paternelles que cela, si vous ne songiez qu'à protéger des parentes délaissées, que ne veniez-vous tout simplement chez nous en vous annonçant pour ce que vous êtes? Pourquoi avez-vous laissé mourir de besoin ma petite sœur?

Le gentleman se mordit la lèvre, mais ne fut pas pour cela déconcerté.

— Eh bien soit! j'avoue ma faute, j'ignorais qui vous étiez; j'ai été vraiment coupable de ne pas m'en préoccuper davantage et de me départir à votre égard des convenances et du respect. Mais aujourd'hui je viens tout réparer.

Bessy laissa paraître un sourire de dédain et d'incrédulité.

— Tout réparer, je le répète. Que vous manque-t-il, Miss? Etre reconnue de votre grand-père; entrer, le front haut, dans la maison de votre père; recueillir enfin votre part légitime des biens et de la considération amassés par vos aïeux, n'est-ce pas là tout?

La jeune fille fit un signe d'assentiment.

— Acceptez ma fortune, charmante Elisabeth; acceptez mon nom, qui déjà est le vôtre; acceptez mon cœur et ma vie : je me charge du reste!

Pour toute réponse, la jeune fille recula vivement sa chaise.

— Vous me refusez, Miss ?

— Monsieur, si j'accepte jamais un mari, ce sera un homme que je pourrai estimer.

— Quoi ! vous m'en voulez encore pour ces malheureuses peccadilles manquées de Marston ! mais vous ignorez, Miss, la haute position dont je jouis dans le monde, mon rang, ma fortune....

— Je n'ai pas besoin d'en être informée, dit Bessy en se levant ; j'aime mieux rester pauvre.

Waspson la suppliait, du geste, de se rasseoir : Vous voulez donc me pousser au désespoir, cruelle Miss, me changer en ennemi?

— Ni ami, ni ennemi, Monsieur. J'oublierai que vous existez, c'est tout ce que je puis faire pour vous.

Il eut un éclair dans les yeux : Et comment ferais-je pour vous oublier, moi ? Tant pis, vous l'avez voulu ! vous repoussez mon amour, comptez sur ma haine! Vous ne voulez pas de vos droits reconquis par Olivier Waspson, eh bien ! vous ne les reconquerrez ni par lui, ni par vous-même, ni par d'autres, c'est Olivier Waspson qui vous le jure!

Sa parole était tremblante, ses dents serrées, tous les traits de son visage contractés. Mais se maîtrisant aussitôt et retrouvant son sourire ordinaire, il se leva et dit de sa voix la plus calme, une voix aussi polie, aussi froide, aussi acérée que la pointe d'un poignard.

« Excusez un moment de vivacité, mon adorable cousine. Je ne suis pas si méchant que j'en ai l'air. Vous

apprendrez à me connaître, allez! vous apprendrez à me connaître !

Et comme la jeune fille s'inclinait déjà pour faire, avant de se retirer, une révérence au groupe où le monsieur décoré causait joyeusement avec sa famille, Olivier Waspson ajouta :

— Plus qu'un mot, miss Cleave. Mme Barnold n'a rien à voir, ce me semble, dans ce qui vient de nous occuper. Jugez-vous à propos de l'en instruire ?

— Certainement, Monsieur; je n'ai rien de caché pour Mme Barnold. Elle est déjà au courant de ce qui s'est passé à Marston, seulement je ne connaissais que le prénom de mon persécuteur et nous ignorions l'une et l'autre jusqu'ici son nom complet.

— Ah ! Elle connaît ces histoires de Marston? Bien, bien ! Miss, je vous le répète, vous entendrez encore parler de moi !

Il salua profondément, et la jeune fille sortit.

Elle tint parole le jour même, et raconta l'entrevue à Mme Barnold, qui lui répondit par le retour du courrier :

« Ne vous désolez pas, ma chère enfant : ce désagrément ne vous arrivera plus. J'écris à l'instant à Mme la Supérieure et lui recommande de ne laisser parvenir désormais jusqu'à vous aucun visiteur que moi, aucune lettre que les miennes ou celles qui vous seraient adressées par mon intermédiaire. Rassurez-vous, ma fille : encore une fois, l'expérienee ne sera pas perdue.

« Ce personnage n'est que trop véritablement de notre famiile, et vous l'avez parfaitement jugé : il ne

nous fait pas honneur. M. Waspson Cleave, bien que jeune encore, est ce qu'on appelle « un vieux beau », en train de ruiner sa fortune, après avoir ruiné sa réputation. Je le crois incapable de se marier, mais encore plus incapable de faire le bonheur d'une honnête femme. J'approuve vos réponses ; j'applaudis à vos antipathies. N'en parlons plus : le sujet n'est pas digne de nous arrêter.

« *P. S.* — Je rouvre ma lettre, ma chère enfant. Il m'arrive à l'instant de pénibles nouvelles que je pressentais ; je ne puis plus vous les cacher. On me réclame à Cleave-Hall. Le petit Eustache est malade, très-malade. Le temps de prévenir Juliette et je pars. Priez, ma fille, pour les habitants de cette demeure attristée, et cherchons ensemble courage et résignation au pied de la croix ! »

Le petit Eustache était plus que malade : au moment où Bessy apprit sa maladie, il avait cessé de vivre.

Le pauvre enfant s'en était allé tout doucement, de consomption et de faiblesse, semblable à une lampe dans laquelle on aurait omis de verser assez d'huile avant de l'allumer.

Bien souvent, dans ses derniers jours, on l'avait entendu répéter : « Je voudrais bien qu'elle fût là pour m'arranger mon oreiller, vous savez, la cousine de Mme Barnold! »

Sa mère le grondait pour l'empêcher de dire cela. Lui, craintif et facile à intimider, il n'avait garde d'en parler devant son grand-père. Une fois cependant, lorsqu'il était tout-à-fait dans ses dernières heures, il oublia

la présence de celui-ci et, tourné vers sa mère, lui demanda quel mal elle avait fait à grand-papa, cette cousine de Mme Barnold?

Lady Anna lui mit la main sur la bouche, mais M. Cleave écarta cette main d'un geste qui voulait dire : « Cessons de le contrarier!

— C'est donc parce qu'elle n'est pas ma cousine à moi? insista l'enfant.

Lady Anna se mit à genoux à côté du petit lit et, se penchant sur son fils :

— Elle est votre sœur, Eustache, la fille aînée de votre cher papa Richard, et nous l'avons retrouvée après qu'elle a été longtemps perdue.

— Ah! dit l'enfant, entendez-vous, grand-papa? Si papa Richard était là...

— Oui, mon ami, reprit la mère, cela lui ferait plaisir de voir qu'Eustache et maman ont de l'amitié pour elle.

— Je dirai à papa, je dirai à papa, puisque vous m'avez dit que je vais là où il est, je dirai à papa Richard qu'il n'y a que grand-papa qui soit méchant! »

Lady Anna l'embrassa longuement sur les lèvres, et M. Cleave se détourna en s'essuyant les yeux.

CHAPITRE IX

Dans la Sacristie de Marston

Par une sombre soirée de novembre, dans le faubourg le plus peuplé et le plus misérable de Marston, la cloche d'une petite chapelle tintait mélancoliquement dans le ciel gris et pluvieux. Les notes tombaient une à une, graves, monotones, à intervalles mesurés, et le vent qni soufflait à bouffées inégales à travers le modeste clocher de bois leur donnait, suivant qu'il les apportait affaiblies ou renforcées, tantôt la brièveté saccadée de soupirs étouffés, tantôt le prolongement d'une plainte. La foule passait, indifférente à cet appel ; mais quelques personnes s'arrêtaient au-dessous, de temps à autre, entr'ouvraient une porte qui tournait silencieu-

sement sur ses gonds en se refermant d'elle-même, puis disparaissaient dans les profondeurs de l'édifice. La plupart, à en juger par leur costume, appartenaient aux classes populaires. C'étaient des marins, des ouvrières sortant des fabriques, des ouvriers aux blouses maculées de terre, de plâtre ou de charbon, des domestiques et quelques soldats. Ils trouvaient dans l'intérieur un autel tendu de noir, semé de larmes d'argent, et devant l'autel un prêtre et deux enfants, tous trois en surplis, psalmodiant sur un rhythme funèbre; puis, au beau milieu de la nef, un grand catafalque noir, en forme de cercueil, avec quatre grands cierges allumés aux quatre coins; et une multitude de cierges beaucoup plus petits, alignés un peu par côté, et brûlant à des hauteurs tout-à-fait inégales, les uns encore entiers, les autres presque consumés, sur un vaste chandelier triangulaire tout blanc de la cire qui y coulait et pendait en festons. Les arrivants se mettaient à genoux dans les bancs ou devant les chaises et quelques-uns joignaient leurs voix à celles des enfants de chœur.

Immobile dans l'ombre d'un pilier, près du catafalque, un homme considérait ce spectacle en silence. A un mouvement du prêtre pour se rapprocher de l'endroit où il se trouvait, cet homme quitta sa place et se rapprocha de la porte, et si ses modestes voisins eussent été moins absorbés dans la prière, ils auraient pu remarquer d'abord que sa mise attestait une condition beaucoup plus élevée que la leur, ensuite qu'en passant devant le bénitier, sa main ne parut pas connaître l'u-

sage de l'eau sainte. Il s'arrêta devant une vieille femme assise tout contre la porte et à laquelle il avait vu nombre de personnes acheter les petits cierges qu'on portait de là sur le chandelier triangulaire. Il lui demanda pour qui était cette cérémonie funèbre :

« Pour tous les défunts, répondit la vieille ; nous sommes dans l'octave des morts.

— Alors c'est pour les âmes des morts que l'on prie?

— Oui, Monsieur, afin que le bon Dieu daigne abréger les souffrances de celles qui, décédées dans sa grâce, ont cependant encore des fautes à expier.

Et tout en lui faisant cette réponse un peu explicative, car elle voyait bien qu'elle avait affaire à un protestant, la vieille le considérait avec une attention particulière.

— Merci, ma bonne femme. Tenez, ajouta-t-il en lui mettant quelque chose dans la main, donnez-moi aussi un petit cierge, mais vous le porterez vous-même là-bas à mon intention.

La vieille se conforma à sa demande ; mais, tout en allumant le cierge, elle regarda dans sa main et y vit briller de l'or. Elle courut en boîtant après l'étranger et le rattrappa sous le porche de la chapelle.

— Jésus, Maria! mon bon Monsieur, vous vous êtes mépris ; vous m'avez donné une demi-guinée pour le cierge !

— En vérité, ma bonne femme? Et combien vous devais-je donc?

— Mais une ou deux pence, mon bon Mylord ; jamais je n'ai reçu davantage.

— Gardez toujours ; vous pouvez en avoir besoin, car j'ai vu que vous êtes affligée d'une infirmité pénible ; mais ne me faites plus la flatterie de m'appeler Mylord, vu que je ne le suis pas.

— Comme il vous plaira, Monsieur, reprit la vieille, dont la langue se déliait plus aisément qu'elle ne rentrait au repos ; vous avez observé que j'étais boîteuse, cela me gêne passablement pour gagner ma vie, mais je gagerais bien que j'ai deviné quelque chose de vous, moi, mon généreux Mylord.

— Encore une fois, pas de Mylord ; mais que voulez-vous dire?

— Non, oui, au contraire, je voulais dire que je n'ai rien deviné du tout et que pour sûr mes souvenirs me trompent, et que Votre Honneur n'a rien de commun avec la personne que vos traits me rappellent malgré moi. Allons vieille Jenny, vous êtes une imbécile!

— A qui parlez-vous, ma bonne femme?

— A moi-même, Votre Honneur, car comment supposer, avec la différence de votre âge et du sien...

L'étranger ne comprenait qu'une chose, c'est qu'elle s'était traitée elle-même d'imbécile, et il se prit à sourire en pensant que sa folie ne devait pas être complète, puisque cet aveu, du moins, était une marque de sagesse incontestable.

— Voyons, bonne femme, expliquez-vous clairement ou cessez de me retenir.

— Eh bien ! je voulais parler de la petite marchande de gâteaux, cet ange du bon Dieu, la petite Meg, quoi !

celle qui s'en est allée là-haut prier pour nous et qui, bien sûr, n'a plus besoin de nos prières.

— Vous l'avez connue, bonne femme, vous l'avez connue? répliqua vivement l'étranger.

— Oh! que oui, mon digne Monsieur. Tous les matins, à la messe de sept heures, elle était aussi exacte que M. le curé. Venez, je vais vous faire voir où elle se mettait.

Elle le conduisit tout près d'un des côtés de l'autel et, lui montrant une place vide entre deux siéges, elle lui dit :

« C'est ici!

— Bien, ma bonne femme; maintenant laissez-moi. Voici une autre demi-guinée. La première a été pour votre peine, celle-ci est pour votre silence. Elle ne vous appartient qu'à une condition, c'est que vous ne parlerez de ceci à personne; entendez-vous, à personne!

— On tâchera, on fera ce qu'on pourra, dit naïvement la vieille en grattant d'une main sous son bonnet gris, mais en recueillant de l'autre, à tout hasard, la rare aubaine qui lui tombait du ciel. N'y a-t-il plus rien pour votre service, Mylord, je veux dire Votre Honneur? Ah bien oui, plus souvent que celui-là ne soit pas un mylord! mais faut pas le contrarier. Plus rien à me commander?... »

Et comme l'étranger ne paraissait plus l'entendre, elle retourna, toujours boîtant, mais radieuse, à ses cierges.

L'étranger demeura quelques instants profondément absorbé et, ayant entendu dire que l'Oraison Domini-

cale, qui est à peu près l'unique prière des protestants, est aussi la principale des catholiques, il la récita à cette place où Meg avait dû la réciter tant de fois et il éprouva dans cette action une ferveur qu'il ne se rappelait pas avoir jamais eue, même aux jours purs de sa jeunesse.

Comme il se tournait pour s'en aller, le Père Joseph se présenta devant lui :

« Vous ici, Monsieur Cleave ! Pourrais-je quelque chose pour vous être agréable ?

— Ah ! Monsieur Peterstone (Peterstone était le nom de famille du prêtre, nom complétement ignoré des bonnes gens à qui le Père Joseph avait dévoué sa vie sacerdotale) ; nous avons bien changé, vous et moi, dit M. Cleave, depuis que nous ne nous étions rencontrés ! Je viens de perdre mon petit-fils.

— Je le savais, Monsieur Cleave, et vous ai plaint sincèrement, croyez-moi. Mais voudriez-vous me faire l'honneur de m'accompagner un instant dans cette petite chambre ? L'office est justement terminé. Nous pourrons causer un peu.

Les deux vieillards entrèrent dans la sacristie. Le prêtre offrit un siége que le land-lord accepta.

— Oui, Monsieur Peterstone, j'ai perdu Richard, et puis le fils de Richard, mon héritier, et depuis lors je suis comme une âme en peine. Ma belle-fille a désiré se retirer quelque temps dans sa famille ; je ne pouvais pas le lui refuser ; chez moi trop de choses lui rappellent son chagrin. Mme Barnold, la toujours compatissante Mme Barnold, est venue s'installer, à ma prière,

sous mon toit désolé ; mais elle ne saurait, malgré ses efforts, me faire oublier le vide que la mort y a fait. Dites, Monsieur Peterstone, vous devez me trouver bien cassé, bien usé, bien courbé ; soyez franc.

— Je ne sais pas mentir, dit le prêtre ; mais il m'en coûte d'autant moins de m'en abstenir en ce moment que vous pouvez rendre amplement à ma propre décadence le compliment de condoléance que je ne puis, hélas! vous refuser.

— La vie a de rudes épreuves, Monsieur Peterstone; il en est dont rien ne console....

— Pardon, Monsieur Cleave : l'espoir de retrouver un jour au ciel, et pour ne plus les quitter, les êtres chéris que nous avons perdus. Cet espoir est même plus qu'une consolation : c'est un encouragement. Il nous excite à bien faire pour nous rendre dignes du ciel.

Le land-lord parut réfléchir. Il avait ses deux mains appuyées sur le pommeau de sa canne et sa tête sur ses mains.

— Oui, je crois que vous avez raison, Monsieur Peterstone. J'ajouterai même, et non par flatterie pour votre caractère de prêtre de l'Église de Rome, mais parce que je viens de l'éprouver personnellement : c'est une consolation aussi que de prier pour les morts. On s'imagine communiquer encore avec eux, et cette illusion fait du bien. Vous savez le proverbe italien, Monsieur Peterstone : « Se non è vero è ben trovato. »

— Mais, Monsieur Cleave, il n'y a là aucune illusion. Nous communiquons effectivement avec les morts par

la toute-puissance de Dieu qui est présent partout et qui transmet nos vœux à ses élus, de même qu'il daigne agréer leur intercession pour nous. C'est ce qu'on appelle la « Communion des Saints » et tout ce qui nous reste des écrits des Pères de l'Église primitive atteste qu'ils entendaient cette communion absolument comme nous.

— J'aimerais, Monsieur Peterstone, à vous entendre développer cette consolante théorie ; mais en ce moment mon esprit fatigué aurait, je le crains, trop de peine à vous suivre. Quoi qu'il en soit, votre Église connaît les faiblesses secrètes du cœur humain ; elle a des cérémonies merveilleusement faites pour séduire les cœurs affligés et les imaginations ardentes. J'ignorais, avant d'entrer ici, l'effet de tout cet étalage que vous déployez, de cet autel tendu de noir, de ce catafalque, de tous ces cierges allumés. Quel dommage seulement que tout cela touche de si près à la superstition !

— Oui, Monsieur Cleave, superstition si l'on s'arrête à la surface des choses ; mais si l'on se pénètre du sens profond de tous ces symboles, quelle différence ! L'homme est à la fois un corps et une âme, et il n'est point suffisant que l'âme seule rende hommage au Créateur. Il est bon, au contraire, que le corps et les choses extérieures soient employés à soutenir l'élan de l'âme.

— Ces cierges, par exemple, que signifient-ils, Monsieur Peterstone ?

— Ces cierges qui, devant l'autel, se consument en éclairant sont un symbole magnifique de la foi et de la charité chrétiennes ; voilà pourquoi les fidèles les of-

frent en ce moment en grand nombre. Sans doute il pourrait très-bien arriver que l'offrande ne prouvât qu'une chose, à savoir que le donateur a eu assez d'argent pour la payer; sans doute une seule prière, dite du fond du cœur, vaudrait mieux que dix mille cierges brûlés automatiquement et sans l'accompagnement d'une pensée libre s'élevant vers Dieu; mais l'un n'empêche pas l'autre; au contraire; vous avez pu en juger par le recueillement des fidèles.

— Tout cela est fort poétique, fort poétique, répliqua M. Cleave comme se parlant à lui-même, et peut-être ai-je été moins déraisonnable que je ne supposais.

Il avait achevé ces derniers mots à demi-voix. Le prêtre, qui sans doute avait été témoin de son offrande d'un cierge, ou tout au moins de sa longue prière auprès de l'autel, eut la discrétion de ne pas insister pour en avoir le sens.

Après un nouveau silence, le land-lord se leva :

— J'ai depuis longtemps à vous rémercier, Monsieur Peterstone, de tous les soins que vous avez donnés... à..., à..., je veux dire à mon fils Richard. Vous en souvenez-vous? Vous habitiez encore votre ancienne cure protestante dans notre voisinage.

Le prêtre sentit que ce n'était pas seulement à propos de Richard que le land-lord le remerciait, mais qu'il avait le cœur plein d'une autre pensée qui débordait, malgré son orgueil, sur ses lèvres.

— Monsieur Cleave, répondit-il, je n'ai fait que remplir mon devoir de prêtre, devoir plus impérieux

encore pour un homme qui avait été honoré de vos bontés.

— Mon estime ne vous a jamais fait défaut, Monsieur Peterstone. Vous savez que je vous avais destiné la cure assez bien dotée de Cleave-Hall, et mes relations au Parlement me rendaient facile de vous assurer dans la suite mieux que cela. Vous avez préféré nous quitter pour l'Église romaine. Enfin, venez me voir comme vous faisiez autrefois. Vous seul pouvez me parler de celle... Ah! mais, non, par exemple, de ceci je vous défends bien de m'ouvrir la bouche! Je n'ai plus d'héritier, Monsieur Peterstone, ni héritier ni héritière. Venez toujours; toujours vous me ferez plaisir. »

Le prêtre le lui promit avec une satisfaction qu'il ne chercha point à lui dissimuler. Il le reconduisit, un flambeau à la main, à travers l'église où ne brûlait plus qu'une seule lumière, la lampe solitaire qui veille nuit et jour devant le Saint-Sacrement. M. Cleave passa sans s'arrêter, mais non sans jeter un dernier regard sur la place de la petite marchande de gâteaux.

L'église paraissait vide. Cependant un bruit de chaise remuée sur leur passage non loin de cette place trahit la présence de quelqu'un, sans doute un fidèle attardé. M. Cleave se retourna machinalement à ce bruit et crut reconnaître une figure qui lui était familière; mais comme cette figure se perdit aussitôt dans l'ombre et que, du reste, la personne qu'elle lui rappela n'était point catholique, il continua de s'éloigner. A la porte il retint encore le Père Joseph quelque temps pour lui rappeler sa promesse de le venir voir.

Le Père Joseph, qui était presque toujours le dernier à l'église le soir, et qui avait congédié son sacristain avant d'aborder M. Cleave, se mit en devoir de faire le tour du lieu saint afin de s'assurer qu'il n'y laissait personne en fermant.

Son flambeau à la main, il suivit les deux nefs latérales, passa derrière l'autel et, ne découvrant rien, allait mettre la clef dans la serrure, lorsqu'il remarqua une clarté dans la sacristie qu'il venait de quitter tout à l'heure avec M. Cleave : « C'est singulier, pensa-t-il ; j'aurai laissé-là un cierge allumé. Vous êtes bien prodigue ce soir, Père Joseph : il paraît que vous aviez deux lumières à la fois. » Et tout en se faisant cette réflexion, ou plutôt ce reproche, il retourna éteindre le flambeau oublié. Quelle ne fut pas sa surprise de se trouver face à face avec un inconnu qui, au bruit de son approche, se retourna vivement et lui dit avec une politesse empressée :

« Excusez-moi, mon Révérend Père, je vous cherchais et, trompé par cette lumière, j'avais espéré vous trouver encore ici.

— Je me croyais pourtant bien sûr de n'avoir pas laissé de lumière derrière moi, répondit le prêtre. Enfin je me serai trompé. Que désirez-vous, de moi, Monsieur? Vous confesser peut-être? Je suis à vos ordres.

— Oh! non, mon Révérend Père, pas cela, répliqua l'inconnu. Je n'ai pas le bonheur de faire partie de l'Eglise catholique, apostolique et romaine que vous dirigez en cette ville avec tant de zèle et de distinction. Je

suis un homme de loi et viens de la part de M. Réginald Cleave, de Cleave Hall.

— M. Cleave ? dit le prêtre avec surprise, il sort d'ici en personne.

— Vraiment? reprit l'inconnu sans se troubler ; mais lorsqu'il m'a confié le message dont j'ai l'honneur de me charger auprès de vous, il ne s'attendait pas à venir lui-même et, de mon côté, j'ignorais sa récente visite.

« Au fait, pensa le prêtre, tout cela est possible.

Et il pressentit immédiatement de quoi il allait être quesion.

L'inconnu commença en redoublant de courtoisie :

« M. Cleave, qui là-dessus ne parle guère qu'à demi-mot, m'a entretenu d'une héritière légitime mais non avouée de feu Richard, son fils. Une jeune fille, je crois qui serait en ce moment sur le continent: me trompé-je, mon Révérend Père?

— Continuez, Monsieur, dit le prêtre.

— La mission est fort délicate, mon Révérend Père, et votre obligeance pourrait la faciliter singulièrement. Bien que n'ayant pas le bonheur d'être catholique, ainsi que j'ai eu le regret de vous le dire, j'apprécie autant que qui que ce soit vos rares mérites. Je vis dans l'intimité de gens fort influents auprès de Son Eminence l'illustre cardinal archevêque de Westminster. En outre, la fortune dont je dispose me permettrait de vous aider largement dans vos œuvres charitables si multipliées.....

Il parut attendre l'effet de ses insinuations.

— Continuez, Monsieur, répéta le prêtre ; mais permettez-moi de ne vous point cacher mon étonnement. M. Cleave ne m'a jamais fait l'injure des propositions que vous semblez m'apporter.

— Oh ! reprit l'inconnu, c'est que, encore une fois, mon Révérend Père, il y a des choses qu'on est moins disposé à dire qu'à faire dire.

Toutefois, comme un homme qui s'aperçoit d'avoir fait fausse route, il s'empressa de revenir sur ses paroles :

— Il faut, mon Révérend Père, que ma langue ait trahi ma pensée. En trois mots, pour vous démontrer que je sais parler sans détour, voici ce qui m'amène. M. Cleave m'a chargé de vérifier pour lui l'acte du mariage secret de son fils.

Le prêtre parut hésiter :

— Je ne sais trop à quel titre, Monsieur. Etes-vous muni d'une lettre de M. Cleave ?

— Non, mon Révérend Père, je l'avoue carrément, j'ai omis de lui demander des instructions écrites. Aussi ne serai-je pas bien exigeant. Je n'insisterai point pour voir l'original, mais seulement une copie que vous devez en avoir et qui, certifiée conforme par vous et paraphée de votre main, vaut pour moi l'original.

— Si ce n'est que cela, pensa le prêtre, je ne cours aucun risque à le satisfaire.

Il tira d'une armoire une feuille soigneusement pliée qu'il déploya sous les yeux de l'inconnu. Celui-ci, pour mieux justifier la qualité sous laquelle il s'était présen-

té, examina longuement, épilogua, discuta, finit par trouver l'acte en bonne et dûe forme et le mit dans son portefeuille.

— Que faites-vous? dit vivement le prêtre. Ceci ne m'appartient pas ; je ne puis vous le laisser emporter.

— Pardon, mon Révérend Père, c'était une distraction de ma part, une pure distraction. Et tout en se levant et se rapprochant de la porte, il rouvrit le portefeuille et en tira un papier.

— Voilà, mon Révérend Père, il ne me reste qu'à vous remercier.

Le Père Joseph eut un vague soupçon. Il se rapprocha de la lumière pour s'assurer de l'identité de la feuille qui lui était rendue ; mais il n'en eut pas le temps. En un clin d'œil la lumière était soufflée et la porte refermée entre l'inconnu et lui.

Il se précipita sur la serrure. La clef était tournée et restée dedans, mais de l'autre côté. Heureusement il connaissait bien la configuration du local et l'indignation décuplait ses forces vieillies. Il souleva rapidement le lourd barreau de fer qui, scellé d'un côté dans le mur et appuyé de l'autre sur un des battants de la porte, en faisait toute la solidité, et il pénétra dans l'église, au moment où le prétendu homme de loi en franchissait la porte extérieure. Il fut sous le porche presque aussitôt que lui.

Un fiacre venait de s'arrêter devant l'église. Un homme qui y entrait en refermait la portière et disait au cocher assis sur le siége : « Droit devant vous jusqu'à

ce que je tire le cordon, et vite, vite, voici une couronne que je vous paye à l'avance. »

— Mills ! Mills ! arrêtez cet homme, au nom du ciel !

Le cocher, qui en effet n'était autre que notre ancienne connaissance Joe Mills, reconnut la voix du P. Joseph et se jeta à bas de son siége. Mais à mesure qu'il ouvrait une des portières de la voiture, l'inconnu renversait devant l'autre le Père Joseph qui voulait lui barrer le chemin et prenait la fuite.

Mills s'efforça vainement de l'atteindre. Il le perdit dans une des allées sombres qui traversaient d'une rue à l'autre. Après de longues et inutiles recherches, il revint et trouva le vénéré vieillard dans l'attitude d'un homme accablé de chagrin.

« Qu'y a-t-il donc, mon Père? Je ne puis cependant pas vous laisser tout seul dans cet état. Ici, Jack, mon garçon, tiens-moi un instant mes chevaux et tu auras de quoi boire un grog. Je reviens tout de suite. »

Le brave cocher prit le prêtre sous le bras et rentra avec lui dans l'église, dont il referma la porte pour couper court à la curiosité des passants déjà attroupés.

— Malheureux que je suis! disait le prêtre ; j'ai livré des secrets que j'avais promis de garder. Venez avec moi, Mills; allumez ce flambeau.

Rentré dans la sacristie, il ne fut nullement surpris de constater que le papier qui lui avait été rendu était tout autre que celui qu'il avait communiqué ; mais lorsque, poussé par une crainte instinctive, il se fut reporté au registre original des actes administratifs de sa paroisse, il chercha vainement la page sur laquelle

se trouvait le mariage de Richard Cleave et de Mary O'Shaghan. Cette page en avait été arrachée. Il courut à un autre registre, qui servait de double au premier : Elle y manquait aussi. Le vieillard poussa un cri déchirant : Volé ! L'original est volé !

Et il tomba sur une chaise, presque sans connaissance.

Le cocher fit ce qu'il put pour le rappeler à lui et le consoler : Père Joseph, mon bon Père, si on vous a volé, tous ceux qui vous connaissent vous plaindront, mais aucun ne songera à vous accuser. Bah ! se désoler pour des chiffons de papier qui ne sont pas même des banknotes !

— Ah ! dit le prêtre, ces chiffons de papier valaient des banknotes, et plus que des banknotes ! Ils portaient votre signature, Mills.

— A moi, Joe Mills ? Dans ce cas, oui, ils étaient précieux. Moi qui ne sait que tout juste signer mon nom, je ne prodigue pas comme cela mes autographes.

— Ils portaient votre signature, ainsi que celle du jardinier James Sporston et celle d'une jeune personne du nom de Mary O'Shaghan.

— Attendez ! dit le cocher se frappant le front. Ils devaient porter aussi celle d'un certain gentleman ou mylord qu'on disait tout cousu de guinées et de banknotes. Comme tout cela me revient tout d'un coup. Ah ! en avons-nous fait une, une noce, Sporston et moi ! Trois jours pleins, un triduum en l'honneur de saint Gin (1)

(1) Genièvre.

et de saint Porter... Pardon, mon Père, je m'oublie en votre présence, mais le nom du gentleman? Je ne puis le rattraper.

— Laissez-le courir, Mills, et s'il vous revient, ne le répétez à personne.

— Mais, mon Père, je croyais que la petite Mary O'Shaghan était devenue une lady, une princesse, que sais-je moi?

— Vous souvenez-vous, Mills, d'une certaine chambrette, 75, cour de la Couronne, Baltic Buildings?

— Parbleu, une chambrette où vous étiez un soir quand j'y amenai une lady d'Overton-Brow ? Je le crois bien, une lady si peu fière et qui m'a parlé plus de quatre minutes, à moi, Joe Mills, comme à une personne naturelle ! On en rencontre trop peu de pareilles pour que ça s'oublie si vite.

— Et êtes-vous monté dans cette chambrette, Mills ?

— Non, j'avais ma voiture à garder en bas, mais ça ne m'a pas paru bien princier, toujours.

—Eh bien, Mills, cette chambrette abritait deux jeunes filles dont l'une s'y mourait. C'étaient les enfants de Mary O'Shaghan et du gentleman.

— Mille tonnerres! Père Joseph, le père était donc ruiné ?

— Non, Mills, mais les deux filles étaient orphelines et abandonnées, et c'est l'acte de mariage de leur mère qu'on vient de me voler.

—Ah ! je comprends, Père Joseph, je comprends ! Mais donnez-moi donc un peu l'adresse de ce père, que j'aille seulement prévenir l'ami Sportston, un rude

gaillard aussi, comme vous savez, et de ce pas nous lui cassons la mâchoire à coups de poings, nous lui démolissons son repaire, à cet excellent gentleman ! Ah ! le gredin ! Il me semble que son gin et son brandy me sont restés sur l'estomac, après vingt ans ! Pauvre douce Mary ! Tenez, Père Joseph, j'avais eu une fois, tout brutal, tout maléduqué que je suis, j'avais eu l'intention de la demander à son père ; mais je n'osai pas. Je le regretterai toute ma vie. Ah ! canaille de mylord, comme une partie de boxe avec lui serait douce à mon cœur !

— Modérez-vous, Mills ; je ne doute pas le moins du monde de la solidité de vos deux poings, mais votre intervention ne réparerait rien : au contraire ; et je crains bien que désormais la mienne ne soit pas plus efficace.

— Alors il faut donc que je reste les bras croisés, après ce que je sais et ce que j'ai vu ?

— Tout ce que je vous demande, Mills, c'est d'abord de garder le silence le plus absolu sur cette affaire, jusqu'à ce que je réclame, s'il y a lieu, votre déposition devant les tribunaux. Ensuite, si vous parvenez à retrouver le misérable de ce soir, tâchez de savoir son nom.

— Parbleu ! ce n'est pas malin. Le vol ayant été commis pour spolier la jeune fille, au profit sans doute d'autres enfants, c'est le père qui a fait le coup ou qui l'a fait faire.

— Le père est mort.

— Alors c'est le grand-père, ou l'oncle, ou la belle-mère, ou n'importe qui parmi les plus proches héritiers.

— Je connais tout ce qu'il y a dans la famille en fait d'oncles, de grand-père ou de belle-mère ; je les crois tous incapables d'une infamie.

— Tut ! tut ! dit Mills, quand il s'agit de s'annexer un petit million... ou deux... Est-ce qu'ils résident dans nos alentours ?

— Oui, mais il est inutile que vous sachiez où.

— Et vous y allez quelquefois ?

— Je crois que j'irai prochainement.

— Emmenez-moi avec vous, Père Joseph, ou plutôt souffrez que je vous y conduise. J'ai l'œil bon, sans me flatter.

— Le cœur aussi, Mills, je le sais, mais la main prompte. Je ne vous promets rien pour le moment. Avant tout il faut que je sonde le terrain.

— Alors je prendrai patience. En attendant je surveillerai, et si le hasard m'est favorable, je vous préviendrai de suite.

Mais il y avait bien peu d'espoir qu'il pût jamais réaliser cette promesse. Il avait à peine entrevu le voleur; comment le reconnaître ? Le Père Joseph, qui ne le connaissait guère davantage, lui en compléta de son mieux le signalement, et le brave cocher retourna à ses chevaux.

CHAPITRE X

Comment il est possible de savourer des petits gâteaux et d'en faire l'éloge, tout en pensant à autre chose.

Tandis que ces événements avaient lieu dans la chapelle de Marston, une voiture s'arrêtait devant Mme Houston la pâtissière, et un gentleman qu'elle ne connaissait point parmi ses habitués entra dans la boutique et exprima son intention d'acheter quelques gâteaux sur le choix desquels il disait n'être pas bien fixé. La marchande naturellement s'empressa de lui faire l'éloge de tous les articles en général qui composaient son étalage et de chacun d'eux en particulier. Le gentleman l'écoutait d'un air distrait, sans se presser, et

faisait mettre de côté successivement un ou deux échantillons de chaque espèce. Si d'autres acheteurs survenaient dans l'intervalle, il priait qu'on les servît, déclarait que pour lui il pouvait attendre, puis se faisait détourner encore quelque nouveau spécimen du travail artistique de M. Houston.

La marchande comprit qu'elle avait devant elle un client non moins désireux de causer que d'acheter et comme, sous ce double rapport, il ne pouvait que convenir à ses goûts, elle se laissa aller aisément à lui donner la réplique.

« Vous me disiez donc, Madame, que la petite fille qui vend maintenant pour vous ne vous satisfait pas aussi complétement que l'autre?

— Il s'en faut joliment, Monsieur. Elle est bavarde, et paresseuse, et toujours prête à riposter malhonnêtement aux clients. Elle ne fait pas notre affaire du tout.

— Mais l'autre, celle d'avant, vous en étiez donc bien satisfaite, Madame?

— Monsieur, nous ne l'avons jamais assez payée pour l'ouvrage qu'elle nous faisait. C'était pauvre, mais c'était si propret, si agréable à voir! Ça ne riait jamais aux éclats comme les trois quarts des fillasses de cette espèce qui agacent les garçons; mais ça souriait toujours. Et puis jamais un mot plus haut qu'un autre, jamais l'ombre d'une menterie, encore moins d'un détournement de marchandise. Ah! je n'avais pas besoin de compter après elle, Monsieur! M. Houston trouvait, dans les commencements, que je la gâtais. Il s'en faut bien. Elle nous vendait le double de celle d'à présent. On a

bien raison de dire, Monsieur, que les bons serviteurs sont comme la santé et qu'on ne les estime à leur prix qu'après les avoir perdus.

— Oui, et l'on a raison de dire aussi, avec tous les gourmets de Marston, que votre maison n'a pas de rivale, Madame. Encore une de ces tartelettes, je vous prie. Certes, les personnes qui vous servent ne me semblent pas malheureuses de vivre en cette exquise compagnie. A coup sûr, si la petite dont vous me parlez s'y plaisait si fort, la gourmandise devait y être pour quelque chose.

— Elle gourmande? Ah! bien oui. Loin de croquer des friandises en cachette, elle mettait de côté pour sa sœur le peu que je la forçais d'accepter quelquefois, particulièrement quand la marchandise avait cessé d'être fraîche. Gourmande, elle? Jamais, Monsieur. Ça n'avait pas de défauts. C'était pauvre, mais c'était si propret, et si agréable à voir!

Et la pâtissière, lancée de nouveau dans la voie du panégyrique, recommença dans les mêmes termes à peu près et avec une animation soutenue, le consciencieux éloge qu'elle avait fait entendre déjà.

Le visiteur, tout en dégustant une nouvelle tartelette, trouva le moyen de lui faire répéter cet éloge une fois encore.

Il le savourait avec une délectation dont son interlocutrice reportait tout l'honneur sur le feuilleté de la pâte, et il est probable qu'il s'en serait fait servir une quatrième édition s'il n'eût craint d'une part de s'indigérer de pâtisserie, de l'autre d'éveiller des soupçons

trop vifs, car il remarquait fort bien que la marchande examinait sa figure avec l'attention d'une personne qui cherche à démêler des traits vaguement connus. On a deviné que ce personnage n'était autre que M. Réginald Cleave.

Il tira son porte-monnaie, jeta une guinée; puis, tout en faisant mine de compter longuement la monnaie étalée devant lui :

— Madame Houston, votre nouvelle vendeuse a-t-elle toujours la même clochette que l'ancienne?

— Certes non, Monsieur; elle ne l'a pas conservée seulement une semaine. Elle nous l'a rapportée un soir toute fêlée, pour s'être battue avec dans une querelle de petites coureuses comme elle; si bien que mon mari, qui n'est pas toujours patient, a lancé la sonnette dans la rue, où elle a été ramassée, bien sûr, par un gamin.

— Je parierais, ajouta l'acheteur en affectant de rire, je parierais qu'elle n'a pas ménagé mieux le petit panier aux gâteaux ?

— Monsieur, elle l'a si bien tiraillé qu'il est en lambeaux. Un panier qui avait servi plus de deux ans à la petite Meg ! Je lui en ai acheté un autre, mais ce sera bien le dernier. A la première escapade, je ne fais ni une ni deux ; vlan ! je la mets dehors.

— Très-bien, on ne pourra pas dire qu'il y ait de votre faute, dit l'acheteur en se décidant enfin à empocher sa monnaie.

— Oh non, Monsieur, nous avons eu assez de patience avec elle. Moi d'abord, je ne puis pas souffrir les bavards.

— J'en suis bien convaincu, Madame; il me suffit pour cela de vous voir et de vous entendre, répliqua l'acheteur en s'efforçant cette fois de ne pas rire pour tout de bon.

Il mit sous son bras ses gâteaux empilés dans un sac de papier et fit deux pas vers la porte:

—A propos, Madame, ce sac est bien fragile et passablement gonflé, et je vais loin. N'auriez-vous pas une boîte, un panier, n'importe quoi pour le mettre dedans?

—J'ai des boîtes à bonbons, mais ce serait beaucoup trop petit.

— Une idée! Madame, ce panier ou corbeille à moitié brisée dont vous me parliez tout à l'heure. Donnez-la moi, c'est tout ce qu'il me faut.

Mme Houston protesta qu'elle était bien peu présentable. Elle l'alla chercher néanmoins.

— Combien pour ceci? demanda l'acheteur en saisissant la corbeille d'une main tremblante.

— Ce qu'il vous plaira, ou rien du tout, Monsieur. Je n'en trouverais pas plus d'un penny.

— Tenez, en voilà deux, répliqua l'acheteur qui en eût volontiers donné une guinée, mais à qui le monologue de la vendeuse de cierges avait appris à se défier des excès de générosité.

Il mit le sac dans la corbeille et remonta dans sa voiture.

Mais sitôt qu'il eut tourné la rue suivante, il avisa deux petits garçons qui, à la lueur d'un réverbère, paraissaient occupés à fouiller dans un tas d'immondices.

Les rues de Marston fourmillent de ces chiffonniers précoces qui font la chasse moins aux débris

d'étoffes et de papiers qu'aux débris d'aliments, et qui n'ont souvent pas d'autre hotte que leur estomac.

M. Cleave tira un cordon pour faire arrêter, se pencha à la portière et laissa tomber le sac et son contenu entre les deux jeunes vagabonds :

« Ramassez, mes amis ; voici pour vous ! »

Les apprentis chiffonniers relevèrent la tête, ouvrant de grands yeux effarés. Leur premier mouvement avait été de s'enfuir.

— Quoi que c'est?... ça, mylord, pour nous?... Quoi donc qu'il y a là-dedans? hasarda le plus âgé et le plus hardi des deux.

— Il y a de quoi vous régaler.

— Nous régaler? Ah ! c'est pas de la mort aux rats, au moins, des boulettes pour faire crever les chiens et les voyous? Car de croire qu'on vous régale comme ça sans motif!...

L'enfant s'était emparé du sac, à tout hasard, et il jetait un petit gâteau à un chien qui ne fit pas la moindre difficulté pour mordre dedans. Ce que voyant, il se décida à y porter aussi la dent et avala deux morceaux, coup sur coup, avec une voracité morne.

Un gamin de Paris se serait empressé de faire part de l'aubaine en accompagnant sa distribution de force gouailleries, bons mots et gambades ; mais le gamin des cités britanniques vise au solide et songe à l'avenir. Celui-ci n'eut rien de plus pressé que de tourner les talons, de peur d'avoir à partager avec son camarade.

Le camarade courut après lui, et après le camarade le chien qui avait pris goût à la chose.

Une longue femme maigre, qui sans doute aussi cherchait aventure dans l'ombre, et qui venait à l'encontre du porteur du sac, lui barra le passage. Elle fut aussitôt rejointe par deux ou trois autres :

« Part à deux! Part à quatre! scélérat de moutard, tu voulais tout pour toi seul! »

Et une véritable mêlée s'ensuivit, conflit de voix aigres et glapissantes, de jurons, de bras à manches déchirées, de visages osseux qu'on voyait se ruer sur le sac, dont le contenu fut bientôt répandu et piétiné dans la boue.

Le land-lord de Cleave-Hall regardait avec dégoût, presque avec épouvante. Ces créatures humaines et civilisées lui faisaient l'effet d'une horde de sauvages, ou mieux, d'une bande de loups à la curée au coin d'un bois. Voilà donc, pensait-il, le revers sombre de nos splendeurs!

Une autre réflexion encore traversa son esprit. Meg et Bessy, ses petites-filles, auraient pu se trouver là, dans cette cohue de déguenillés faméliques! Ses petites-filles à lui, châtelain plusieurs fois millionnaire! A quoi avait-il tenu qu'il en fût ainsi?...

Il écarta violemment cette image importune et se détourna du hideux spectacle qui avait trop longtemps arrêté ses regards aristocratiques.

Pour la première fois, il comprenait toute l'étendue du danger qu'avait couru l'honneur de sa race et savait gré aux deux orphelines de ne l'avoir point avili.

Il se rejeta dans sa voiture, serra contre son cœur la petite corbeille demeurée vide dans ses mains, et repartit au galop.

CHAPITRE XI

Qui donne des nouvelles de Paris

Le cœur du vieillard était vaincu, mais son orgueil luttait toujours.

Le Père Joseph se hâta, dès le lendemain, d'informer Mme Barnold du vol de la soirée. Ils se consultèrent sur les suites possibles de ce malheur et ils convinrent qu'elles pouvaient être graves, surtout si la soustraction avait été opérée de connivence avec M. Cleave; supposition que sa loyauté bien connue leur fit écarter à tous deux avec un égal empressement et que le lecteur, encore mieux renseigné qu'eux, puisqu'il a assisté à

l'entrevue du vieux gentilhomme avec Mme Houston, n'hésitera pas à écarter de même.

Leurs soupçons ne s'arrêtèrent pas davantage sur lady Anna. Toutefois, Mme Barnold se promit de redoubler de vigilance autour de M. Cleave et de ceux qui l'approchaient. Mais il fut convenu qu'on ne parlerait de rien et qu'on se bornerait à attendre les événements.

Il parut du reste évident, dès les premiers jours, que M. Cleave n'avait trempé en rien dans le crime. Non-seulement il ne cherchait plus aucune arme contre ses petites-filles, mais il caressait de plus en plus avec amour tous les souvenirs qui pouvaient les lui rappeler.

Il ne sortait plus que rarement, et, quand il le faisait, il n'aimait point à dire où il allait. Nous avons vu pourquoi. Le cimetière de Marston et le n° 75 de la cour de la Couronne, Baltic Buildings, reçurent de la sorte plus d'une visite furtive dont l'objet échappait à tout le monde, excepté à l'œil attentif de Mme Barnold. Au cimetière, la simple croix de bois noir lui inspirait des réflexions profondes et lui faisait entrevoir la vanité des distinctions humaines. A Baltic Buildings il ne retrouva plus une seule trace du séjour des orphelines. Le locataire actuel de leur chambrette n'était déjà plus, après quatre mois, celui qui les avait remplacées immédiatement.

Il passait de longues heures assis auprès de la fenêtre de sa bibliothèque. Mme Barnold venait travailler en face de lui et, le soir, entre les premières ombres et la nuit noire, il la questionnait avec embarras, à

travers mille détours, sur tout ce qu'elle avait vu et entendu de Margaret. Aucun détail ne lui semblait insignifiant, même les plus futiles et dont beaucoup n'ont pu trouver place ici. Jusqu'au son exact de la petite clochette aux gâteaux et à la manière dont la petite fille portait sa corbeille, tout l'intéressait. Il était comme les petits enfants, qui ne se lassent point d'entendre la même histoire vingt fois de suite et dans les mêmes termes.

Il n'aimait point à en parler en plein jour, ni même à la clarté des lampes ou des bougies. Ce vieil enfant avait besoin de l'ombre pour avoir du courage contre les préjugés de toute sa vie.

Il parlait moins volontiers de Bessy, probablement parce que, de ce côté, il lui restait à accomplir une réparation qu'il n'osait envisager en face.

Néanmoins, s'il arrivait que Mme Barnold mentionnât une lettre venue de Paris :

« Ah ! disait-il, faisant semblant de n'avoir entendu qu'à moitié, les nouvelles de Paris, c'est toujours digne d'attention. On y trouve sur nos propres affaires anglaises des vues qui souvent nous échappent à nous-mêmes, trop rapprochés et point assez désintéressés. Voyez-vous, Madame Barnold, on ne saurait trop écouter nos voisins de France, nos rivaux traditionnels, dans leurs appréciations un peu envieuses de nos actes et de nos succès. Eux du moins ne nous flattent pas. Ils sont pour nous comme une postérité contemporaine.

— Oui, répliquait Mme Barnold, j'ai des nouvelles toutes fraîches de Paris, des nouvelles qui sont pour moi du plus puissant intérêt.

Et elle commençait à lire :

« Du couvent du Sacré-Cœur, Paris, le...

« Chère Madame Barnold... »

— Ah ! interrompait le vieillard, il s'agit de nouvelles d'un caractère privé ? j'avais cru que c'étaient des journaux.

Mme Barnold feignait de replier la lettre.

— Non pas ! Continuez, Thérésa. A Dieu ne plaise que vous vous gêniez ici pour moi ! vous avez commencé à haute voix, poursuivez à haute voix. Autrement, je vous le déclare, je m'en vais pour vous laisser libre.

Le vieillard ouvrait un livre ou un journal, dans lequel il affectait de se plonger tout entier, et Mme Barnold, faisant de son mieux pour ne pas sourire de cette petite comédie, reprenait la lecture.

Nous reproduisons une de ces lettres.

« Chère Madame Barnold,

« Il me semble que si vous me voyiez aujourd'hui, vous auriez déjà un peu de peine à reconnaître la grande fille ignorante et gauche que vous avez déposée il y a quelques mois à Paris. Je n'ai plus pour les œuvres de la civilisation ces airs de sauvage ébahie qui n'a jamais rien vu. Le pouce et l'index de ma main droite ont perdu les durillons contractés par l'usage trop exclusif de l'aiguille ; je puis rester assise tout comme une autre

sans me tenir courbée vers mes genoux, et je suis pleinement habituée, trop pleinement peut-être, à trouver tout naturel de passer une grande heure après le dîner sans autre travail que de causer ou de jouer. Mes doigts se déraidissent sur les touches du piano et, — chose inespérée ! — le maître de dessin vient de me tenir quitte des yeux et des oreilles dont il m'a fait barbouiller cinq ou six douzaines.

« Le français reste mon grand épouvantail. Je commence, il est vrai, à comprendre sans trop de peine les phrases les plus simples, et je viens de reconnaître avec surprise du français dans les deux devises nationales de l'Angleterre : « Dieu et mon droit » et « Honni soit qui mal y pense. » J'avais pris cela naïvement, jusqu'à ce jour, pour du latin ou de l'hébreu. On trouve aussi que je commence à distinguer dans ma prononciation une *rue* d'avec une *roue*, et je n'amuse plus mes petites compagnes comme jadis — vous en souvenez-vous ? — le jour, par exemple, où je leur disais que les anges du paradis sont *tout roux* pour *sont heureux;* « je suis *en douille,* » pour « je suis *en deuil;* » mais je m'habitue fort mal à mettre tantôt au féminin, tantôt au masculin, une foule de noms qui ne sont pas plus masculins que féminins. Hier soir, sans doute en récompense de la peine que je venais de me donner pour fourrer dans ma tête que les terminaisons en *ô, au, eau, aulx, ault, aud, ot, os,* etc., se prononcent toutes de même façon, et que *peau, Pô, pot* et la finale de *repos* ne se distinguent pas à l'oreille, j'ai excité des éclats de rire qui durent encore, en confiant à ma voi-

sine que j'avais percé *mon peau* avec mon aiguille.

« J'aurais certes de quoi les payer de même monnaie, ces petites rieuses. Il faut les entendre prononcer *pile* comme *Peel*, prendre un *cape* pour un *cap* (1), confondre *Satan* et *satin*, et estropier la cadence harmonieuse de nos longues et de nos brèves. Mais je serais la seule à rire ; et puis — le croirez-vous ? — ces éclats de gaîté si franche et si fraîche ne m'agacent pas le moins du monde. Au contraire, cela repose mon oreille des *e* muets infinis de cette langue trop peu sonore.

« Et puis, Madame, je n'ai pas souvent envie de rire. Je ne puis détourner ma pensée de ce cher petit Eustache. Le pauvre enfant, s'être ainsi souvenu de moi jusqu'à son dernier soupir, de moi qu'il avait à peine connue et qui, à ce moment, songeais si peu à lui !

« Ils sont ensemble aujourd'hui, Meg et Eustache : ces deux innocents aussi purs l'un que l'autre. Chère cousine, je ne veux pas m'exposer à manquer un jour au rendez-vous qu'ils nous donnent là-haut. Je prierai tant, je serai si appliquée, si humble, que le bon Dieu sera forcé de mettre sur la route qui y conduit tous ceux de nos parents qui restent encore ici-bas.

« Ah ! Madame, que j'ai bien lieu de m'humilier, moi qui me suis révoltée si souvent contre les épreuves par lesquelles ma sœur est devenue une sainte ! Si je n'use pas mieux de la prospérité, malheur à moi ! Ce serait un excès d'ingratitude, après que Dieu m'a fait rencontrer d'abord vous, Madame, ensuite, grâce à vous, ces

(1) Un cap pour un bonnet

pieuses dames si bonnes pour la jeunesse, si patientes, si dévouées envers des essaims de petites étourdies qui n'y pensent guère.

« Cette pétulante jeunesse me ramène aux Français et à la France. Le peu que j'en ai vu, Madame, et franchement c'est bien peu, me fournit déjà des armes pour guerroyer contre Mlle Juliette. Si cette excellente amie persiste à rester aussi anglophobe qu'elle se flatte de l'être, je ne lui conseille point de jamais repasser le Détroit. Elle retrouverait l'Angleterre à Paris. J'ai entrevu dimanche quatre ou cinq jeunes gens, frères d'une de mes nouvelles amies. Lord Palmerston, sur le portrait que vous m'avez montré, n'est pas aussi parfaitement raide que l'étaient ces messieurs avec leurs longs cous figés dans leurs hauts faux-cols de carton. Ils parlaient de je ne sais quelle réunion de sport à Vincennes et ils émaillaient leurs récits d'autant de mots anglais, pour le moins, que si de leur vie ils n'avaient perdu de vue la Tour de Londres, sauf cette différence qu'ils les prononçaient mal.

« J'ai fait aussi, dans cette même occasion, une singulière remarque : tous ces jeunes Français étaient myopes, car tous se servaient de lorgnons. Leur sœur n'a-t-elle pas voulu me persuader que je suis dans l'erreur, que ces messieurs y voient aussi bien qu'elle et moi ? La plaisante idée ! Des gens qui mettent d'ordinaire tant d'art à dissimuler les infirmités qu'ils ont, en affecter une qu'ils n'ont pas ! Autant chercher à me faire accroire que les femmes, au lieu de suppléer comme jadis par de fausses nattes à la rareté de leur chevelure,

vont se faire raser chaque matin et dégarnir leurs têtes abondamment pourvues, et cela pour le plaisir de se faire passer pour chauves ! Ma maligne amie me juge vraiment par trop naïve.

« Merci, Madame, d'avoir si généreusement accepté le rôle de dame de compagnie, j'allais dire de dame de charité, à Cleave-Hall. Vous êtes notre bienfaitrice à tous. Vous êtes notre ange gardien ; mais pour moi vous êtes quelque chose de plus : vous êtes ma mère ; je vous l'ai déjà dit et ne le redirai jamais assez ; je le répète chaque soir dans ma prière. Laissez-moi donc vous embrasser comme votre fille et, en dépit de tout, ce n'est point à vous seule que s'adressent les baisers respectueux que je vous envoie là où vous trouvera cette lettre.

« Aujourd'hui que je comprends mes propres misères, je ne me trouve plus le droit d'être sévère envers autrui. Je ne veux qu'être soumise, reconnaissante et dévouée. »

La lecture finie, M. Cleave, silencieux, l'œil toujours sur son livre ou son journal, s'obstinait à paraître n'avoir pas écouté. Mais si quelque incident fortuit, tel que l'arrivée de son levrier favori, était venu interrompre la lectrice, l'impatience de son geste pour commander le silence ne laissait à celle-ci aucun doute sur son attention.

Une autre preuve qu'il n'en avait point perdu une syllabe, c'étaient les allusions quelquefois savamment détournées, quelquefois involontaires, qu'il y faisait

ensuite. Il y revenait sans s'en douter, et multipliait à l'infini les questions et les commentaires.

Ainsi, le soir de la lecture que nous venons de reproduire, lady Anna étant arrivée à Cleave-Hall pour quelques jours, au moment où l'on allait se mettre à table, il s'enquit à peine de la famille Wallamore et ne parla, durant tout le dîner, que de Paris, des religieuses et de leurs pensionnats, des difficultés et des analogies des deux langues française et anglaise.

« Je ne vous le cacherai point, Thérésa, je m'en veux pour n'avoir suivi que d'une oreille votre journal ou lettre d'aujourd'hui. Etait-ce une lettre, était-ce un journal? j'étais si absorbé par une autre lecture...

— Nous y reviendrons demain ou ce soir, mon cher cousin, si cela peut vous être agréable.

— Nullement, Thérésa; ne croyez pas que la chose m'offre aucun attrait particulier; mais, pour vous, l'intérêt que vous y sembliez prendre ne me surprend point. Quel était donc déjà le sujet traité? Ah! m'y voici, sauf erreur occasionnée par ma sottise de courir deux lièvres à la fois. Il s'agissait de l'anglomanie actuelle des Parisiens. Sur ma parole, Mesdames, cette anglomanie passe toute vraisemblance. L'esprit d'imitation avait jadis élu domicile aux bords de la Tamise; il en a déguerpi et s'est transporté sur la Seine; mais là il s'est fait un établissement solide. Pour ne nous occuper que du langage, cet exact reflet des mœurs, que de locutions françaises j'ai entendu employer en anglais dans ma jeunesse, sans remonter plus haut, et qui aujourd'hui sont hors d'usage, non-

seulement à Londres, mais à Paris, où elles sont remplacées, le croirait-on? par leurs synonymes anglais! C'est ainsi que, des deux côtés de la Manche, le *petit-maître* a été supplanté par le *dandy*; vous verrez, Mesdames, que les *rendez-vous* et les *réunions* le seront bientôt par les *meetings* et la *mode* par la *fashion*. On a des *grooms* et des *jockeys*; on n'a plus de *soubrettes* ni de *valets*; on n'en a pas plus chez nos voisins que chez nous. Nous disons bien toujours, comme nos aïeux et nos voisins, *adieu, madame*, deux mots qui ont passé à peu près dans toutes les langues de l'Europe; mais nous laissons vieillir *belles-lettres* et *amour*, et quantité d'autres termes importés jadis de la cour de Louis XIV. Qu'avez-vous fait, Mesdames, des *jupons* et *robes* de vos grands-mères, et de leurs *bonnets*, et de leurs *corsets*, et de leurs *fontanges*, et de leurs *garnitures*; bref, des mille *bagatelles* de leur *toilette*? *Toilettes*, *garnitures*, et le reste, sont tombées chez vous en désuétude presque complète, non pas dans la pratique, Dieu merci, mais dans ces appellations d'origine étrangère. Ecoutez au contraire quel jargon prévaut en France pendant ce même temps, et figurez-vous, si vous le pouvez, les crispations d'un Boileau ou d'un Voltaire qui reviendraient passer une heure dans le salon d'un de leurs neveux. Le jeune Français vise aux titres de *sportsman* et de *gentleman rider*; il a des *babies*, des *cheptels*, des *cottages*, toutes choses qu'il se figure avoir inventées, parce qu'il les nomme autrement que ne faisaient ses aïeux; il boit du *pale ale*, mange du *beefsteake* et du *pudding*; prend un *stick* à

la main, un *waterproof* sur le dos, monte en *steamer* ou dans un *train* de *wagons* précédé d'un *tender*, et franchissant les *tunnels* des *railways*, il vient calculer les *stocks* de nos *docks*. Mieux que cela, Mesdames. Lui qui récolte le vin de Champagne, il le vend et l'achète bénévolement, en France, sous l'étiquette anglaise de *fine champagne!*

— Eh! répliqua Mme Barnold; cousin, ceci n'est peut-être pas aussi ridicule que le reste. Il n'est nullement démontré que la masse de vin de Champagne, ou prétendu tel, qui se débite par le monde, soit de fabrication française plutôt qu'anglaise.

—Mais nous n'avons pas de vignes, objecta lady Anna.

— Les vignes n'ont rien à voir dans l'affaire. On s'en passe fort bien, des vignes; l'étiquette du flacon est la seule chose indispensable. M. Barnold, qui est toujours à courir le monde, nous citait un jour trois ou quatre nations qui consomment, chacune pour sa part, plus de vin de Champagne que n'en récolte la Champagne tout entière. Mais cette remarque ou paradoxe de mon mari ne l'empêcherait point, s'il était ici, d'être parfaitement d'accord avec vous, cousin. Il trouve, lui aussi, nos voisins moins nationalistes que nous. Ce phénomène lui paraît frappant jusque dans nos langues géographiques respectives. Lorsque nous eûmes enlevé aux Français la Nouvelle-France et l'île de France, notre premier soin fut de changer les noms de ces deux colonies et de les appeler Nouvelle-Bretagne et Maurice. Eux, ils occupent, depuis tantôt dix ans, la Nouvelle-Calédonie, sans que l'idée leur soit venue de la

débaptiser pour en faire la Nouvelle-Normandie ou la Nouvelle-Provence.

— Moi, je n'irai point chercher jusqu'en Amérique et aux Indes-Orientales, dit à son tour lady Anna; mais que de fois j'ai été frappée de leur manie de répudier leurs noms de baptême pour s'affubler des nôtres? Ils ne signent plus Jean et Jeanne, François et Françoise, Lucie et Etienne, mais John et Jane, Francis et Fanny, Lucy et Stephen. Jacques et Antoine ne sont plus bien portés, au moins dans la bourgeoisie; Alix, Benoît et Chrétien, menacent d'aller rejoindre prochainement les vieilles lunes; mais James et Antony n'ont jamais été aussi florissants, et jamais on n'avait vu, dans les villes, autant d'Alices, de Benedicts et de Christians.

— Il y a là, reprit M. Cleave, il y a là toute une révolution opérée en notre honneur, ou plutôt au vôtre, Mesdames, car ce sont les femmes qui font les révolutions de ce genre. Vous parlez français comme des Françaises, bravo! Mais quand vous parlez anglais, que ce soit de l'anglais, par le ciel! et ne nous habituez pas à rougir de la vieille Angleterre!

— Nous sommes sur ce point plus irréprochables que la vieille Angleterre elle-même, ajouta Mme Barnold. Je me suis amusée une fois, pendant que mes fils faisaient leurs thèmes à côté de moi, à compter, dans une douzaine de pages de dictionnaire, le nombre des mots anglais dérivés du saxon, et celui des mots tirés du français. Vous ne devineriez jamais, Anna, à quel résultat je suis arrivée.

—Hélas ! soupira lady Anna, je n'ai jamais eu d'éducation de garçon à surveiller !

— J'ai trouvé six cents mots français, sur mille, contre trois cents saxons à peine.

— Oui, reprit M. Cleave, c'est un témoignage irrécusable du temps où le français était la langue officielle de nos rois. Seulement, vous aurez pu l'observer aussi, Thérésa, ces mots, qui, du reste, viennent plutôt du latin que du français, sont en général longs et métaphysiques, je veux dire spécialement affectés à l'expression des idées et des sentiments. Les mots courts et familiers, particulièrement les verbes les plus usuels, sont d'origine saxonne. C'est ce qui fait qu'on nous range dans la famille des nations germaniques ; car si l'on s'en tenait au nombre absolu des termes de notre dictionnaire, nous appartiendrions par le langage à la famille latine.

— Et puis, pour revenir à ce que vous disiez tout-à-l'heure, dit Mme Barnold, nos écrivains les plus récents ont une tendance marquée à bannir toute locution française ou latine dont ils peuvent trouver un équivalent saxon. Juste le contraire de ce qui se pratique en France.

— Que concluez-vous de toutes nos savantes divagations, cher père? demanda lady Anna ; serait-ce que l'ascendant de l'Angleterre va grandissant dans le monde, tandis que celui de la France décline? Voilà de bien grands mots pour moi, des mots qui me font peur, car je ne suis pas une philosophe, moi.

— Ne vous en plaignez point, vous êtes mieux que

cela, ma charmante lady Cleave, vous êtes adorable; seulement, lorsqu'il vous plaît d'être autre chose encore, vous raisonnez aussi juste qu'un professeur à moustaches grises; vous venez de nous le prouver à l'instant même. Telle est, à mon avis, la première conclusion à tirer des observations précédentes. Il y en a une seconde, c'est que...

Il s'interrompit et termina à voix basse:

« C'est que la correspondante parisienne de Thérésa est observatrice, oui, observatrice, et tout le contraire d'une sotte.

— Quelle correspondante? demanda étourdiment lady Anna, qui ne prit point garde à un signe de son amie.

— Mais... mais... je ne sais trop, balbutia le vieillard. Demandez à Thérésa.

Lady Anna comprit, rougit et garda le silence.

Un instant après, afin de relever la conversation tombée ainsi tout d'un coup, elle mentionna un projet d'excursion pour le lendemain. Mais M. Cleave, dont la pensée était toujours absente, répondit machinalement :

« Tout le contraire d'une sotte! »

La jeune femme interrogea du regard Mme Barnold et, malgré un mouvement de tête négatif de cette dernière, elle crut pouvoir se permettre de suivre M. Cleave dans les secrets replis de sa méditation.

« Ne soyez point gêné par ma présence, cher père. Je suis ravie toute la première de vous voir disposé à lui rendre justice.

— A qui? demanda à son tour le vieillard relevant la tête brusquement.

— A cette jeune fille dont... dont vous parliez à l'instant même.

— Une jeune fille! Quelle jeune fille?

Lady Anna fut déconcertée de ce ton impérieux et se tut de nouveau. Mais le vieillard se leva de table et se dirigeant vers la porte :

— Par le tonnerre! qui parle ici de jeune fille? Allez-vous me faire croire que c'est moi qui l'ai nommée? Moi! J'ai la tête rompue d'un compte de mon intendant... Il cherche à m'embrouiller dans les chiffres, le coquin! Une jeune fille, comme si je me préoccupais de jeune fille, à mon âge! vous me la baillez belle! Ah! fripon d'intendant!

Mme Barnold le retint par le bras et prit avec vivacité la défense de l'intendant, lequel, au fond, n'était pas plus en cause que celui du château de Windsor. Elle demanda force détails sur les chiffres et offrit tous ses services pour aider à les éclaircir. Elle parvint en un mot à calmer peu à peu le vieillard, si bien qu'elle l'amena à se rasseoir.

Ainsi s'écoulaient, entre ces trois personnes en deuil, les soirées monotones auxquelles lady Anna était heureuse de pouvoir échapper par de longues absences. Mais les liens de la Charité, qui retenaient Mme Barnold, étaient plus forts.

Si parfois le vieillard la remerciait de son dévouement infatigable, elle prétendait que c'était elle qui était l'obligée et non pas lui. Elle se trouvait solitaire

aussi et s'estimait heureuse de l'hospitalité de Cleave-Hall. Puisqu'elle ne pouvait être ni à la mer avec son mari, ni avec ses fils sur les bancs du collége, où se serait-elle mieux trouvée qu'auprès d'un proche et vénéré parent?

CHAPITRE XII

Recommandé aux lecteurs sérieux
pour qu'ils le méditent,
et aux autres pour qu'ils ne le lisent point

Les visites du Père Joseph, ou plutôt de M. Peterstone, comme il l'appelait, devinrent pour la solitude du vieillard une autre source de distractions, et bientôt de préoccupations sérieuses.

L'entretien tournait fréquemment sur les questions religieuses. Il eût été difficile qu'il en fût autrement : le prêtre avait trop peu de temps à donner aux discussions politiques ou aux banalités des conversations ordinaires. La pensée de Dieu et du salut des âmes l'ab-

sorbait tout entier; tout l'y ramenait sans cesse et sans qu'il s'en aperçût. D'autre part, le souvenir de Meg, toujours présent à M. Cleave, inspirait à l'esprit de ce dernier une tendance analogue.

Il avait déjà eu l'occasion de reconnaître la poésie des croyances et des cérémonies catholiques, leur harmonie avec les instincts secrets du cœur humain, leur aptitude à impressionner les masses et les âmes tendres et passionées. Il se laissait du reste complétement entraîner, sur ce point, au courant de sentiment, général autant que profond, qui a rapproché de Rome, depuis peu, tant de milliers d'anglicans de la haute Eglise, et qui fait prévoir une prochaine et étonnante révolution religieuse en Angleterre. Mais la poésie et la tendresse pouvaient-elles suffire à caractériser la vérité? L'antiquè paganisme, lui aussi, avec son Olympe où se trouvaient personnifiées toutes les poésies de la nature physique et toutes les passions de l'homme, était merveilleusement adapté à la grossièreté des foules, et cependant le paganisme était un culte monstrueux. Or la théologie romaine était-elle autre chose qu'une mythologie païenne perfectionnée? C'était là du moins l'idée qu'il en avait conçue dès l'enfance, et c'est ainsi qu'elle est représentée partout dans l'enseignement protestant.

— Monsieur Cleave, lui dit un jour le prêtre, l'ignorance et le mensonge sont deux auxiliaires dont les sectes se passeraient difficilement. Écoutez une anecdote qui me revient. J'ai lu que le chef sauvage d'une des îles de l'Océanie, afin d'animer ses guerriers contre les peuplades d'un autre île, les leur dépeignait comme

un troupeau d'êtres difformes, tenant le milieu entre l'homme et le singe, buvant le sang à la façon des tigres, ayant des cornes au front, au menton des barbes de bouc, aux pieds des sabots fourchus comme ceux des animaux. « Vous frapperez sans pitié, ajoutait-il en forme de conclusion ; de pareils êtres ne sont pas des hommes. » Monsieur Cleave, le raisonnement de cet orateur tatoué est exactement celui des protestants de tous pays à l'égard de ce qu'ils appellent dédaigneusement « le Papisme. » Ils détestent en nous force idolâtries, superstitions, contradictions et pratiques ineptes, le tout parfaitement détestable en effet, à supposer que cela y soit. Mais cela y est-il? Voilà la question. Et le mal est que les uns trouvent plus commode de s'en rapporter sur ce fait à autrui, les autres n'ont jamais eu l'occasion de vérifier par eux-mêmes. Hélas ! et combien de catholiques on rencontre qui sont protestants sur ce point ! J'ai connu des Parisiens, gens fort instruits en mécanique, en chimie, en physique, en industrie, en littérature même, mais qui avaient étudié leur religion non dans le catéchisme, mais uniquement dans des articles de journaux ou des discussions de table d'hôte, et qui lui attribuaient de même une tête et des pieds cornus.

— Eh bien ! dit le land-lord en riant, faisons ce qu'auraient dû faire vos guerriers sauvages et vos chimistes parisiens, analysons les pieds et la tête du monstre.

— C'est cela, Monsieur Cleave, examinons le Papisme en face, chez lui et en lui-même, et non dans de pré-

tendus portraits qui ne sont que des caricatures tracées par des mains ennemies.

— Je vous préviens seulement, Monsieur Peterstone, ajoutait le land-lord, que je n'entends pas non plus me laisser éblouir par des miroitements faux et un éclat emprunté.

Et ils se livraient ensemble à l'examen de quelque article du catéchisme catholique. Le prêtre, désireux non de faire briller son savoir, mais seulement de convaincre et de toucher, évitait soigneusement les discussions à première vue, dans lesquelles on ne réussit de part et d'autre qu'à s'entêter sans avancer : Voyez, disait-il, recueillez-vous, lisez, comparez, méditez, et nous discuterons à ma prochaine visite. Priez surtout, excitez-vous au désir de voir et soyez disposé à accueillir humblement la lumière, de quelque côté qu'elle se fasse. Dieu nous en prévient lui-même : « Il se cache aux surperbes et se révèle aux humbles. »

Les premières réflexions de M. Cleave l'avaient amené sans peine à cette situation d'esprit qui constitue ce qu'on appelle en Angleterre le *Ritualisme*. Il était avec ceux de ses compatriotes et corréligionnaires qui se préoccupent, sur les questions controversées, de la pensée de l'Anglicanisme primitif, et dans son désir de trouver un moyen terme, un compromis acceptable, il se ralliait avec empressement à toute croyance ou pratique romaine qu'il trouvait clairement formulée dans les *trente-neuf* articles et dans le *Prayer-book*.

Le prêtre secondait cette tendance en la dirigeant : Soyez ritualiste, lui disait-il; vous n'en comprendrez

que mieux combien nos ancêtres étaient profondément catholiques, puisqu'ils ne sont jamais parvenus à se protestantiser complétement. Toutefois, le Ritualisme fait plus d'honneur à l'esprit patriotique de nos contemporains qu'à leur logique. Qu'importe, au fond, ce qu'ont pensé, en matière de foi, Henri VIII, Elisabeth et les tuteurs du jeune Edouard VI? Ces gens-là, qui n'étaient pas même tous d'honnêtes gens, avaient-ils mission du ciel de rédiger un symbole et de constituer une Eglise? Oseriez-vous le prétendre? Eux, ils n'ont jamais eu l'audace de l'affirmer ; encore moins l'ont-ils prouvé.

« Pour démêler le pur Christianisme d'avec les alliages impurs, il faut remonter aux sources, oui certes, mais aux sources premières. Recherchons la pensée du Christ et de ses apôtres, non celle des rédacteurs des trente-neuf articles. Savoir ce que ces messieurs entendaient par « ordination » ou par « sacrement, » c'est une question qui peut avoir son intérêt, mais un intérêt de pure curiosité. En un mot, Monsieur, soyons chrétiens, s'il se peut, à la façon des premiers chrétiens : tout est là.

M. Cleave en convint et ne se préoccupa plus que de cette dernière et décisive question du « Christianisme primitif. »

Une circonstance contribua beaucoup à lui faciliter, sur ce point, la solution désirée. Comme un grand nombre d'Anglais, il avait beaucoup voyagé dans l'Orient de l'Europe. Il connaissait la Russie, la Moldo-Valachie, la Turquie, la Grèce, l'Egypte. Il les avait étudiées non pas seulement à la légère, dans les réceptions des con-

suls qui sont partout les mêmes, ni dans ces petites colonies italiennes, françaises, allemandes ou anglaises qu'on y rencontre disséminées, mais dans la vie publique et privée des indigènes, dans les mosquées et dans les églises. Il rappelait souvent ce voyage, une des belles périodes de sa jeunesse, et il en retraçait les souvenirs avec complaisance.

Un jour que, à propos de la question turque toujours pendante, il expliquait les motifs à peu près uniquement religieux de l'antipathie des chrétiens d'Orient pour ceux d'Occident :

« Croyez-vous, lui demanda le Père Joseph, qu'il fût bien difficile aujourd'hui aux Occidentaux, par exemple au Pape de Rome, de modifier le culte des Orientaux?

— Vous n'y songez pas, Monsieur Peterstone !

— Je suppose, insista le prêtre, qu'il plût au Pape d'instituer un nouveau sacrement, tel que le lavement des pieds, pratique d'humilité et de charité dont Jésus-Christ a donné l'exemple, ou de décréter un nouveau dogme, par exemple, de décider que la Sainte-Vierge doit être considérée à l'avenir comme la quatrième personne de la divine Trinité: croyez vous qu'Athènes, Constantinople et Moscou feraient difficulté d'accepter à l'instant ces innovations?

— Allons, Monsieur Peterstone, vous voulez rire. Vous savez aussi bien que moi qu'Athènes, Constantinople et Moscou n'accepteraient rien du tout, et que si l'Orient n'a pas protesté avec plus d'énergie contre votre proclamation récente de l'Immaculée-Conception, c'est parce que cette croyance était reconnue chez eux avant de l'être chez vous.

— Mais pensez-vous, Monsieur Cleave, que cette disposition des Orientaux à notre égard date seulement d'hier?

— Il s'en faut de beaucoup, Monsieur Peterstone. On la voit poindre dans l'histoire dès le lendemain de la fondation de Constantinople, il y a plus de quinze cents ans. Bientôt après, la chute de l'empire d'Occident tombé aux mains des barbares, en rendant Rome et Constantinople politiquement étrangères l'une à l'autre, change en rivalités les rapports primitifs de mère à fille, tels que Constantin avait entendu les établir. Les affinités naturelles, si différentes dans les deux races, élargissent l'abîme chaque jour, et quand paraît Photius, le père du schisme grec, qui vivait il y a onze cents ans, ce schisme existe déjà dans les mœurs.

— Monsieur Cleave, tout ceci est à mes yeux aussi incontestable qu'aux vôtres. Vous admettrez bien en outre que, réciproquement, l'Eglise romaine n'aurait pas accepté davantage les innovations dogmatiques des patriarches de Constantinople?

— C'est évident. Où voulez-vous en venir?

— A poser ce principe de critique historique que toute pratique ou croyance en ce moment commune aux Orientaux et aux Occidentaux est antérieure à Photius et remonte pour le moins au temps où l'Orient et l'Occident étaient encore politiquement unis.

— J'admets votre principe.

— Eh bien, Monsieur Cleave, cette époque d'unité dans laquelle nous devons comprendre en outre les temps de Justinien et d'Héraclius et les derniers beaux règnes

de l'Empire de Constantinople, cette époque où les Eglises latine et grecque se passionnaient ensemble pour ou contre les mêmes doctrines, l'époque où les Conciles œcuméniques se tenaient en Orient, à Nicée, à Éphèse, à Constantinople, mais avec le concours des évêques d'Occident et sous la présidence des légats de l'Évêque de Rome; l'époque des Ambroise et des Grégoire, des Chrysostôme et des Augustin, n'est-elle pas antérieure à la « nuit du moyen-âge » pendant laquelle aurait été altérée, suivant les protestants, la pureté de l'Église primitive? Cette époque, à parler rigoureusement, est-elle autre chose que la primitive Eglise elle-même?

—Je vous l'accorde, Monsieur Peterstone ; le schisme photien marque à peu près le terme de ce qu'on appelle la primitive Eglise.

—Ainsi, Monsieur Cleave, toutes les croyances qui, à l'heure où nous parlons, se retrouvent identiques en Orient et en Occident remontent toutes, sans exception possible, à la primitive Eglise. Elles sont par conséquent d'institution apostolique et non d'institution du moyen-âge ; tout au moins elles sont contemporaines du Concile de Nicée et des sept ou huit premiers Conciles généraux dont l'Eglise anglicane, moins téméraire en ce point que les autres sectes, accepte et proclame l'autorité de concert avec l'Eglise de Rome.

—J'entrevois votre but, Monsieur Peterstone ; mais jusqu'ici votre logique est rigoureuse.

—Permettez-moi maintenant, Monsieur Cleave, de faire appel à vos souvenirs et à vos impressions de

voyage, et de vous demander si les Russes, si les Valaques, si les Grecs ont des confessionnaux où les fidèles viennent faire l'aveu de leurs fautes aux pieds du prêtre pour obtenir l'absolution ?

— Ils en ont, Monsieur Peterstone.

— S'ils croient à la présence réelle de Jésus-Christ sur l'autel?

— Ils y croient; ils donnent la communion même aux petits enfants; seulement ils la donnent sous les deux espèces.

— Si leurs prêtres disent la messe?

— Ils la disent, bien que leurs cérémonies ne soient pas absolument celles de Rome.

— S'ils invoquent la Vierge et les saints?

— Ils les invoquent autant et plus que vous.

— S'ils prient pour les morts?

— Oui, bien qu'ils nient le Purgatoire.

— S'ils ont parmi eux des moines et des prêtres voués au célibat?

— Ils en ont par milliers.

— S'ils ont des jours réguliers de jeûne et d'abstinence; si entre autres ils observent le Carême, l'Avent et les veilles des fêtes?

— Oh! leurs Avents et leurs Carêmes sont plus rigoureux que les vôtres.

— Monsieur Cleave, je n'ose prolonger davantage cette espèce d'interrogatoire que votre bienveillance m'autorise à lui faire subir; mais je pourrais insister encore sur beaucoup d'autres points secondaires, sur le culte des images, sur le signe de la croix, sur la

pompe extérieure des cérémonies, sur le chômage de certains jours de fête, sur la vénération des reliques et de la croix. Je ne vois guère parmi les articles essentiels de la Foi, que la suprématie du siége de saint Pierre au sujet de laquelle les Orientaux s'écartent aujourd'hui de nous pour se rapprocher de vous ; mais il me sera facile de vous démontrer une autre fois, l'histoire en main, qu'ils l'acceptaient aussi bien que nous avant Photius. L'Eglise anglicane, en croyant ne se séparer que de l'Eglise de Rome, s'est donc séparée, sur tous les points, de l'Eglise primitive, qu'elle affectait de restaurer. Elle a prétendu réformer ; elle a déformé. Oui, Monsieur, tandis que l'Eglise catholique poursuit sa vie immortelle, Dieu conserve à côté d'elle, à travers les siècles, deux témoins involontaires mais éclatants de sa vérité. L'un est le judaïsme, qui rend témoignage contre lui-même et contre les incrédules ; l'autre est le schisme grec qui rend témoignage contre les protestants.

Le land-lord fut vivement ébranlé par ces réflexions. L'étude attentive de l'histoire les confirma dans son esprit ; les écrits des Pères de l'Eglise, tant latins que grecs, dont le Père Joseph lui fit lire de nombreux passages, acheva de le convaincre.

Mais le plus difficile pour lui était d'avouer cette conviction et de s'humilier à une abjuration.

« Il est bien regrettable, avouait-il quelquefois à Mme Barnold, il est bien regrettable que Henri VIII ait ainsi violemment brisé avec Rome, de laquelle nos ancêtres tenaient la foi chrétienne. Mais qu'y faire ? Le

Catholicisme est devenu chez nous une religion de va-nu-pieds, d'Irlandais faméliques, de mendiants, de gens de bas étage, enfin.

— Il l'était encore davantage au temps des Apôtres, lui faisait observer Mme Barnold. Saint Pierre n'a jamais passé pour millionnaire ou fils de millionnaire, et le grec de saint Paul atteste qu'il ne l'avait point étudié à Oxford. Du reste, n'exagérons rien. La première famille de notre noblesse anglaise, les Howard, ceux qui tiennent l'épée à côté du roi le jour du sacre, ceux que lord Byron cite comme type dans ces beaux vers :

« What can ennoble fools, or knaves or cowards?

« Alas! not all the blood of all the Howards. »

n'adorent-ils pas Dieu dans les mêmes temples que « l'Irlandais famélique? » Il n'y a pour ainsi dire pas d'années où l'on ne signale la conversion au Catholicisme de quelque membre du Parlement ou de la haute aristocratie. Et nos aïeux d'avant Henri VIII, les comptez-vous pour rien? L'Anglicanisme, lorsqu'il traite le Papisme de roturier, me fait l'effet d'un baronnet de création de la reine Elisabeth, qui ferait fi des thanes d'Alfred le Grand — s'il en restait encore — ou des titres conférés par le Conquérant après Hastings ou après Saint-Jean-d'Acre par Richard-Cœur-de-Lion!

Les considérations de ce genre n'avaient que bien peu de droits à entrer en ligne de compte, Mme Barnold ne l'ignorait point ; mais pour M. Cleave elles avaient une importance capitale.

La raison de l'homme est si infirme et ses passions si complexes que les petits motifs influent d'ordinaire plus que les grands, même sur ses déterminations les plus graves.

CHAPITRE XIII

Où l'on montre qu'une injustice non réparée peut devenir fatale à son auteur

Cependant qu'étaient devenus l'original et la copie de l'acte volé? Le Père Joseph ne franchissait jamais sans anxiété l'entrée du château : à chaque fois il s'attendait à en trouver des nouvelles.

Un jour Mills vint lui annoncer qu'il croyait avoir retrouvé le voleur. Un gentleman, qui lui en rappelait d'une manière frappante la taille et la tournure, avait arrêté sa voiture qui passait à vide dans une rue d'Overton-Brow ; mais à la vue du cocher, il était rentré

précipitamment dans la maison d'où il allait sortir. Mills s'était informé avec précaution de cette maison, et il avait appris qu'elle était habitée par un certain Olivier Waspson-Cléave, de Waspson-Hall.

Le Père Joseph remercia vivement le cocher et lui recommanda de nouveau la discrétion la plus absolue.

Mme Barnold, lorsqu'il lui rapporta cette découverte, se souvint des confidences de sa jeune protégée et que, précisément, depuis la mort du fils de Richard, Olivier Waspson était le plus proche héritier reconnu de M. Réginald Cleave. Cette circonstance expliquait tout, d'autant mieux que ce personnage venait de vendre Waspson-Hall, la maison de ses pères, pour payer des dettes de jeu et de débauche.

Une seule chose semblait étonnante à Mme Barnold, c'était que, possesseur de pièces aussi importantes, il attendît si longtemps pour les exploiter.

« C'est qu'il jouerait une partie par trop difficile tant que vous serez là, Madame, observa le Père Joseph. Nous ferions sagement de lui ménager l'occasion de se démasquer, et je n'en vois pas d'autre moyen, Madame, que de vous éloigner momentanément.

Mme Barnold mit cette idée à exécution, tout en se demandant avec un douloureux étonnement quelles intelligences secrètes M. Waspson-Cleave pouvait avoir autour d'elle ou de M. Réginald Cleave. Elle fit savoir tant à Cleave-Hall qu'à Overton-Brow, qu'elle se trouvait dans la nécessité de s'absenter pour trois semaines et d'aller au-devant de M. Barnold qui revenait des Indes occidentales.

A peine eût-elle quitté le château, que M. Waspson y parut.

— Mon bien-aimé cousin, dit-il de ce ton insinuant qu'il savait si bien prendre, si je suis venu si peu vous voir depuis la mort du cher petit Eustache, c'est d'abord par délicatesse et afin de n'être pas soupçonné de faire les yeux doux à votre héritage, c'est ensuite et surtout parce que je rencontrerais ici, trop souvent, des gens qui ne me plaisent point. On répand dans le public certains bruits injurieux dont je ne veux certes rien croire; mais enfin on les répand, nos adversaires politiques les colportent et les grossissent, et je crois de mon devoir, au risque de vous affliger...

— Quels bruits? quels bruits? demanda vivement le vieillard.

— Que l'honneur jusqu'ici immaculé de notre maison est en péril; que vous vous apprêteriez à imposer à notre nom je ne sais quelle mésalliance ... Je n'ai pas voulu en entendre davantage, mon cher cousin.

— Ah! on dit cela!

— Oui, et l'on ajoute que le chef jusqu'à ce jour si digne et si ferme de notre famille se laisserait circonvenir par des prêtres de Rome, par des femmes affiliées au jésuitisme le plus exalté, par des jésuites en jupon et en crinoline, enfin par des gens avides de convertir à une secte méprisée non pas votre âme, dont ils ne se soucient pas plus que le grand turc, mais vos tourelles, vos prés, vos bois et vos moulins.

— Ah! on dit cela!

— On en dit bien d'autres encore; tout le comté de

Kent, où vous tenez une si large place, a les yeux sur vous, mon illustre cousin.

— Ah! on dit cela! on dit cela! répétait le vieillard avec inquiétude. C'est que, ajouta-t-il en se levant et en se promenant d'un pas agité, comme il faisait toutes les fois qu'il éprouvait une contrariété pénible, c'est qu'on ne sait pas tout, cousin Waspson. On ignore qu'il y a là-dessous toute une tragique histoire.

— Eh parbleu! mon cher aîné, répliqua Olivier Waspson, il est des choses qu'il faut déplorer tout bas, que je déplore autant que vous, mais qu'il faut ignorer. Mon cousin, ou l'on a un nom ou l'on n'en a pas! je ne connais que cela et je vous le dis tout net, en homme qui ne sait ni flatter ni mentir.

Ces habiles appels à un orgueil toujours indompté, ne laissaient pas de produire leur effet. Le vieillard y prêtait une oreille complaisante.

Jamais il n'avait tant parlé de son honneur et de son nom. Le souvenir des deux orphelines lui devenait importun. Le seul mot d'Irlandais lui donnait des impatiences. Il rougissait presque de tout ce qui avait fait, depuis peu, l'occupation habituelle de sa pensée. Il avait relégué au fond d'un tiroir la petite corbeille de Meg et cachait les livres du Père Joseph avec le même soin qu'un écolier met à dissimuler un roman dans son pupître, ou une grande jeune fille en âge de raison ses jouets d'enfance qui la rendraient la risée de ses compagnes, si elle était surprise jouant à la poupée.

Mais quoique Réginald n'eût fait à son nouvel ami

aucune confidence du travail intérieur récemment opéré dans son esprit, Waspson n'en recherchait pas moins tous les moyens de contreminer l'œuvre du prêtre et d'anéantir l'influence de l'avocat officieux de Bessy. Le rusé flatteur s'y prenait avec précaution, tout doucement, sans jamais rien brusquer.

Bien loin de provoquer des controverses religieuses que l'insuffisance de son instruction ne lui permettait pas d'aborder, il avait renoncé même au vieil arsenal des plaisanteries trop directes de l'incrédulité et se bornait à un dédain général de toute métaphysique.

S'il prenait parfois un ton sérieux, c'était pour faire parade de son patriotisme et de son loyal attachement aux institutions anglaises menacées, disait-il, par les ritualistes et autres novateurs.

— Sur mon honneur, cousin Réginald, je ne sais pas où nous allons. Ne dirait-on pas, en vérité, qu'une épidémie mentale a passé sur nos îles ? On n'entend plus parler que liturgie, encens, cierges, autels, que sais-je? tout l'attirail de la superstition. Un curé anglican qui se met une chasuble sur le dos fait courir tout Londres, ceux-ci pour applaudir, ceux-là pour siffler, et nos églises ritualistes voient des tempêtes comme n'en a pas vu le Parlement depuis Cromwel. Allons-nous donc rétrograder de trois cents ans et nous replonger dans la nuit du moyen-âge ? On en veut aux conquêtes de nos pères, cousin ; et je tremblerais si vous n'étiez là, vous et nos amis politiques, remparts de la vieille Angleterre.

M. Cleave ayant fait observer que précisément c'était le

sentiment exact de la vieille Angleterre sur ces matières qui était en question :

— Eh bien, répliqua Waspson avec véhémence, laissons aux gens du métier le soin de se former une opinion dans la poussière des vieux bouquins; nous, hommes du monde et francs anglais, nous n'avons besoin que d'interroger notre cœur. De bonne foi, nous prend-on pour des idéologues d'Irlande ? Est-ce que les niaiseries à l'ordre du jour ont quelque rapport avec le bon sens et l'esprit pratique de l'anglo-saxon ? Sans doute, notre constitution, ce palladium de liberté que l'univers nous envie, est plus clémente qu'autrefois envers les papistes. Elle leur a rendu le droit de voter, de tester, de porter témoignage devant les tribunaux; elle a cessé de punir de mort le prêtre surpris à dire la messe et de cent livres sterling d'amende, puis de bannissement en cas de récidive, le pauvre diable convaincu de l'avoir entendue. Mais qu'ils y prennent garde, ces proscrits d'hier qui visent à nous faire la loi aujourd'hui : la patience anglaise a des bornes !

M. Cleave rappela à ce propos que la tolérance n'était pas de bien vieille date et qu'il avait voté lui-même dans la chambre des communes, et non sans de longues hésitations, pour l'admission des catholiques au Parlement.

— Oh ! je ne vous blâme point de ce vote, poursuivit Waspson, craignant d'en avoir trop dit. Vous avez, dans cette circonstance, montré votre belle âme, et si j'avais été là, moi aussi, assurément, j'aurais voté

comme vous. Je ne suis pas un ogre non plus, vous le savez bien ; mais vous vous rappelez aussi que je n'ai jamais tenté de siéger aux Communes et que toujours je vous ai réservé ma part d'influences électorales, comme au plus digne et au chef de notre famille.

M. Cleave n'était nullement convaincu de la vérité de ce dernier fait ; mais il aurait eu mauvaise grâce à contester une assertion aussi flatteuse pour son amour-propre. Waspson continua :

— Les répulsions de notre constitution à l'endroit du papisme et l'acharnement de nos législateurs à nous défendre pied à pied contre les envahissements de Rome, attestent la profondeur de nos répugnances natives pour les mômeries et les superstitions. Vous souvenez-vous, Réginald, du formidable concert de l'indignation publique lorsque le Pape se permit de nommer de prétendus évêques parmi nous ?

— Sans doute, Olivier, un jeune homme de vingt ans est assez vieux pour s'en souvenir. Mais vous avez vu aussi à quoi ont abouti tant de clameurs : à des lois draconiennes qui n'ont jamais reçu un commencement d'exécution et qui n'empêchent point l'archevêque de Westminster d'être aussi connu, sinon davantage, que celui de Cantorbery.

— Qu'importe? mon cher Réginald. Ce jour-là les entrailles de la nation n'en ont pas moins parlé. Et n'avez-vous jamais assisté à la cérémonie anniversaire de la Conspiration des poudres ? N'avez-vous jamais admiré la frénésie de l'enthousiasme universel quand l'effigie du Pape flambe sur le pont de Londres et que la tête d'âne

coiffée du chapeau rouge du cardinal de Westminster est précipitée dans la Tamise.

Un signe de dégoût du vieillard avertit Waspson qu'il dépassait la mesure en s'appesantissant trop sur ces détails :

— Oh ! reprit-il habilement, pas plus que vous, cousin, je ne me plais aux sauvages orgies de la canaille. Je connais, moi aussi, cette bête féroce populaire qui, lâchée aujourd'ui sur le Pape, se ruerait demain sur nous et nos châteaux, si l'on ne serrait la muselière. Mais laissons la plèbe à ses saturnales. Le papisme, Réginald, répugne à tous nos instincts, à toutes nos traditions, à notre histoire, à notre constitution bien-aimée : Voilà tout ce que j'ai voulu dire. Ma théologie à moi, c'est mon patriotisme. A vous aussi, mon illustre cousin, quoi que vous en puissiez dire. Je n'ai jamais partagé à votre égard les inquiétudes exprimées par les malveillants. Vous êtes Anglais et non Romain, et ce n'est pas vous qui me démentirez.

Le vieillard, en effet, n'osait lui donner ce démenti, et chacun de ses entretiens avec son dangereux parent redoublait les nuages de son intelligence et les incertitudes de sa volonté.

Si le Père Joseph n'eût consulté que son amour-propre, la froideur avec laquelle il se voyait accueilli aurait pu l'amener à cesser ses visites. C'est ce dont se flattait Waspson ; mais le courage du prêtre était soutenu par des motifs supérieurs.

A défaut de conférences sérieuses, comme autrefois, il suivait la conversation partout où il plaisait à son indo-

cile néophyte de l'entraîner. Il causait littérature, voyages, nouvelles du jour, et il déployait dans ce nouvel ordre d'idées des ressources surprenantes et une amabilité qu'on n'eût jamais soupçonnée en lui. Son espoir était de rencontrer un jour ou l'autre son invisible adversaire ; mais celui-ci se tenait trop bien sur ses gardes.

Olivier Waspson ne quittait pour ainsi dire plus Réginald, mais le matin seulement, et dans les soirées du dimanche. Dans l'après-midi des six autres jours de la semaine il avait toujours des affaires qu'il prétextait pour s'absenter.

Il était temps que le retour de Mme Barnold ou tout autre incident favorable vînt dissiper sa pernicieuse influence.

Un soir, M. Cleave demanda brusquement au Père Joseph :

— Et si je vous sommais, Monsieur Peterstone, de me montrer l'original de l'acte de mariage dont on m'a tant rebattu les oreilles?

— Monsieur Cleave, répondit simplement le prêtre, vous avez vu votre cousin M. Olivier Waspson Cleave, de Waspson-Hall.

— Que vous importe, Monsieur Peterstone? Et puis, qu'en savez-vous?

— Monsieur Cleave, l'original dont vous me parlez m'a été volé, et j'ai les plus sérieux motifs de croire qu'il l'a été par M. Olivier Waspson, par lui-même en personne.

— Volé! volé par mon cousin! Ce que vous dites là est bien grave, Monsieur Peterstone. Accuser un Cleave de vol! La preuve, Monsieur Peterstone, la preuve?

— Monsieur Cleave, confrontez-moi avec votre cousin. Mais il se garderait bien de s'exposer à me rencontrer. Il sait fort bien à quelle heure je dis ma messe et j'entends les confessions à dix milles d'ici. Ceci est ma première preuve.

« Ma seconde preuve, c'est mon témoignage et, au besoin, celui d'un honnête homme du peuple, un cocher du nom de Mills. Il faut que je vous amène cet homme.

Ici le prêtre raconta sommairement de quelle indigne manière sa bonne foi avait été surprise dans la sacristie de Marston, au moment où M. Cleave venait d'en sortir. M. Cleave, à un endroit de son récit, poussa une exclamation dont le narrateur n'expliqua point le sens. Continuez, dit-il, Monsieur Peterstone, continuez.

— Écoutez maintenant ma troisième preuve et la meilleure. Veuillez vous informer auprès de M. Waspson si la copie authentique de ce fameux acte n'est pas entre ses mains; si vous lui demandiez l'original même, je ne suppose pas qu'il eût l'effronterie ou l'imprudence de le produire; il doit l'avoir détruit. Exprimez-lui votre vif désir de posséder cette copie et de l'anéantir de vos propres mains. Laissez entrevoir, pour récompense, un testament en sa faveur, et vous verrez !

Ensuite le prêtre ajouta solennellement :

— Cette copie, Monsieur, est, hélas! la seule existante. Quand vous la tiendrez, le sort d'une orpheline sera donc dans vos mains; mais c'est sans effroi que je le livre à votre loyauté. Ce papier ne vous appartient pas, non plus qu'à moi. Il est la propriété, le seul mais pré-

cieux héritage d'une pauvre enfant sans père ni mère. Monsieur Cleave, il sera sacré pour vous.

— Vous n'en appellerez jamais en vain à ma loyauté, Monsieur Peterstone; comptez sur moi. Mais je suis curieux, bien curieux de savoir ce qui va résulter de cette aventure.

Il écrivit aussitôt :

« Mon cher Waspson, j'ai tenté l'épreuve que vous m'aviez conseillée : elle a pleinement réussi. On a été dans la plus grande impossibilité de produire à mes yeux l'original de l'acte de célébration. Il en resterait seulement, m'a-t-on dit, une copie ou une prétendue copie, une seule. Oh ! si je la tenais ! Mais l'original, s'il a jamais existé, n'existe plus : voilà l'important. Qui remercier de ce signalé service? J'ai songé naturellement, mon cher Olivier, à celui qui m'en a donné avis. S'il vous était possible maintenant de me procurer cette copie restante, afin que je puisse être bien assuré qu'il n'en sera pas fait usage contre mes vues, vous n'auriez pas obligé un ingrat, mon cher cousin, et je vous devrais le repos de mes derniers jours. »

Dès le lendemain Waspson accourut tout joyeux:

— Tout ce que j'ai est à vous, mon cher cousin; à plus forte raison ce qui vous appartient de droit. Tenez; voici la copie désirée.

Réginald Cleave la prit, l'examina sur toutes ses faces et demanda à Waspson quelle était, à son avis, la valeur de ce papier.

— Cela dépend, répondit Waspson. Moi qui tiens avant tout à l'honneur de notre famille, on ne me fera

jamais avouer, fût-ce devant un tribunal, que cette valeur existe à un degré quelconque. Et pourtant, à ne vous rien cacher, je ne puis guère douter que le tribunal ne fût d'une autre opinion. La copie est irréprochable; elle relate jusqu'au numéro d'ordre et au folio du registre.

— Ainsi, de vous à moi, Waspson, vous reconnaissez que, à supposer que je vinsse à mourir intestat, un tribunal, prononçant sur le vu de cette pièce, ne manquerait pas d'attribuer tous mes biens à l'enfant issu du mariage ici constaté?

— Infailliblement, mon cher cousin. J'ose me flatter de vous avoir fait là un cadeau d'une importance majeure.

— Et cela, Monsieur Waspson, aux dépens des intérêts de l'enfant, c'est-à-dire, parlons net, aux dépens de la justice !

— Aux dépens de la justice, soit, puisque vous y tenez. Mon dévoûment n'en est que plus méritoire. L'honneur de notre nom avant la justice!

— Monsieur Waspson, je vous en ai toute la reconnaissance que je dois avoir. Mais je poursuis mon hypothèse. Je me suppose décédé sans testament, et l'enfant incapable de fournir ses preuves de filiation légitime: à qui reviendrait mon héritage?

— Je n'y ai jamais pensé, mon cher cousin.

— Bah! moins de modestie, Monsieur Waspson. Je n'ai pas la prétention de vous apprendre que ce serait à vous.

— Possible, mon cher cousin ; mais je ne le veux

pas savoir. Vous êtes d'une santé à nous enterrer tous.

— Hum ! fit Réginald Cleave, vous savez aussi bien que les autres à quoi vous en tenir.

Il n'ajouta rien. Il se prit à réfléchir à sa situation qui se retraça fort simple et fort claire dans son imagination. Il n'avait ni testament fait, ni héritier direct légal, et entre ses propriétés et Olivier Waspson un seul obstacle se dressait : sa vie. Or Waspson était homme à écarter les obstacles.

Tout en arrêtant d'un geste l'explosion des protestations de son interlocuteur, Réginald enferma soigneusement le papier dans le tiroir de son secrétaire.

Waspson se leva avec un sourire forcé :

— Cousin, ce n'est pas bien, vous avez l'air de vous méfier de moi !

Réginald recula sa chaise et posa une main sur le cordon de la sonnette de sa chambre. Waspson se rassit, toujours de plus en plus souriant :

— Quelle idée bizarre vous a donc traversé l'esprit, mon cher Réginald ? Moi qui pour vous donnerais ma vie !

— Une pensée très-flatteuse pour vous, Waspson. Je songeais que vous êtes un habile homme, et de plus un homme de résolution. Mais à propos, comment vous êtes-vous donc procuré cette précieuse copie ? Et l'original qu'est-il devenu ? Ne pourriez-vous m'en donner aussi des nouvelles ? Vous avez exécuté là une serie de coups de maître dont j'aimerais fort à connaître le détail, bien sûr que j'y trouverais plus d'une occasion nouvelle de vous admirer.

— Mon cher cousin, répondit Waspson reprenant son sang-froid, dispensez-moi, je vous prie. J'ai couru quelques dangers dont il ne m'appartient point de me vanter. Mais que ne ferait-on pas pour un homme aussi aimé, aussi généreux que vous ? Après tout, le mérite est peut-être moindre que vous ne croyez. Ne sommes-nous pas les deux derniers à porter le nom de Cleave? Ne dois-je pas tenir autant que vous à maintenir pur de tout alliage ce nom que vous avez élevé si haut, ce nom qui par vous a siégé au Parlement, ce nom que vous enrichirez peut-être un jour d'un titre de baronnet? Monsieur Réginald Cleave, vous avez daigné me le rappeler vous-même : je suis votre premier cousin. Monsieur Réginald Cleave, je n'ai ni femme ni enfants, moi, ni frères ni sœurs ; vous êtes tout pour moi ! Monsieur Réginald Cleave, ah ! si vous me permettiez de vous consacrer mes derniers jours ! Si vous me connaissiez ! Si vous m'autorisiez une bonne fois à consigner à votre porte tous les jésuites et leurs affidés ! Si vous vouliez vous confier à moi !

Réginald écoutait avec une apparente impassibilité. L'autre avait épuisé ses protestations et ne trouvait plus rien à ajouter. Réginald écoutait toujours. Tout d'un coup :

— Vous avez fini, Monsieur mon premier cousin ? Bien, c'est à moi de conclure. Vous êtes un pur coquin, Monsieur ! M. Peterstone pourrait vous traîner devant les tribunaux, et les témoins ne lui manqueraient pas. Moi-même, entendez-vous ? moi qui vous ai vu rôder dans l'église de Marston au moment où j'en sortais, je déposerais

contre vous! Mais c'est pour le coup que le nom dont nous sommes les deux derniers représentants serait terni. Sortez d'ici, Monsieur ! Ne craignez rien de M. Peterstone, mais n'espérez rien de moi. Ah ! vous avez voulu me rendre votre complice, en attendant peut-être de m'expédier, testateur ou intestat, dans l'autre monde! Un voleur est capable de tout. Ah! vous avez beau me lancer des éclairs et crisper vos ongles pour me déchirer: vous n'êtes pas sans avoir observé que j'ai sonné mes gens. Je les entends venir. Sortez, sortez, vous dis-je. N'ayant pas encore fait mon testament, j'ignore à qui profitera l'infamie que vous avez commise. Mais vous, Monsieur, oubliez de ce jour que vous fûtes mon premier cousin. John, reconduisez Monsieur, et prenez bien son signalement. Si jamais vous le laissez pénétrer de nouveau ici, je vous chasse tous deux du même coup.

Et il lui tourna le dos.

Waspson, livide, tremblant de colère, sortit d'un pas égaré. A la vue du valet de chambre chargé de l'éconduire, il s'arrêta et chuchota d'une voix brève :

— C'est vous, John? Il n'y a personne en bas?

— Personne.

— Bon, bon ! Il n'a pas encore fait son testament; bravo ! le tout pour le tout. A moi, John ! nous sommes encore les plus forts.

En prononçant ces derniers mots, il était rentré sans bruit et s'était jeté sur Réginald Cleave qui, ne s'attendant à rien moins qu'à ce retour offensif, fut saisi par derrière et n'eut ni le temps de crier ni celui de se défendre.

CHAPITRE XIV

Où le serpent est fasciné par le regard de la colombe

Le traitre Waspson jetait enfin le masque. Dégradé par de longues habitudes d'hypocrisie et de débauche, criblé de dettes, ruiné en un mot si l'héritage de Réginald lui échappait, il jouait, selon son expression, le tout pour le tout, et se montrait ce qu'il était en réalité, capable de tous les excès, aussi bien des violences brutales d'un malfaiteur de bas étage que des vices dorés d'un gentilhomme à bonnes fortunes.

John, depuis longtemps son affidé et son espion à

Cleave-Hall, ne valait guère mieux que lui et ne fit aucune difficulté de lui prêter main forte.

En un clin d'œil, le vieillard fut à la renverse et terrassé. Un mouchoir enfoncé dans sa bouche étouffa sa voix ; un autre lui lia les deux mains.

— Tenez-le ferme, John, criait Waspson, n'ayez pas peur. Vingt guinées pour vous ce soir chez moi, et mille ici dans quinze jours.

Le vieillard, qui n'avait plus que les yeux de libres, suivait les deux scélérats d'un regard plein de terreur, et se demandait ce qu'ils allaient faire de lui.

— Pas de sang, au moins, disait John. Je ne me suis pas engagé à mériter la potence pour vous faire plaisir, moi.

— Nous verrons plus tard. Avant tout, j'ai quelque chose à reprendre dans ce tiroir. Tenez ferme ! John, je reviens à l'instant.

Fouillant dans une des poches de sa victime, Waspson en arracha une clé. Le vieillard fit un effort pour se relever ; il retomba impuissant.

— Cognez dessus s'il bouge, John ! cria Waspson à demi-voix. Et il enfonça la clé dans le secrétaire. Les yeux du vieillard continuaient à suivre ses mouvements avec anxiété.

La pensée lui vint que c'était sa rigueur envers ses petites-filles qui l'avait amené-là et que s'il les avait reconnues pour ce qu'elles étaient, jamais son héritier en seconde ligne n'aurait pu concevoir le projet de se débarrasser de lui. Il avait donc commis une imprudence

en même temps qu'une injustice, et son orgueil, après avoir coûté si cher aux deux orphelines, allait peut-être lui coûter la vie à lui-même.

Il eut le temps de faire ces réflexions pendant que son hypocrite cousin tournait et retournait avec violence la clé dans la serrure ; car, ainsi qu'il arrive lorsqu'on se hâte trop, Waspson n'avait point réussi à ouvrir du premier coup.

Il ouvrit enfin et s'empara d'abord du papier qu'il mit dans sa poche. Ensuite il examina le tiroir.

Deux petits rouleaux gisaient dans un coin. Waspson les palpa, les déchira à l'un des bouts, et s'étant assuré que c'était de l'or, il n'hésita point à en mettre un, le plus lourd, en sûreté à côté du papier. Il jeta l'autre à son complice :

« Voici pour vous, John ; attrapez-moi ça, en attendant mieux.

Le rouleau vint tomber brutalement sur le front du vieillard qui essaya, mais en vain, de mettre à profit, pour se dégager, le mouvement que fit le valet pour empocher l'or.

Waspson referma le tiroir et remit prudemment la clé dans la poche du vieillard. John avançait une main, pour vider aussi cette poche, mais Waspson s'y opposa et fit observer judicieusement combien il importait que le porte-monnaie fût retrouvé bien garni, afin d'écarter tout soupçon de vol.

— Maintenant, dit John, ce n'est pas tout. Le plus difficile reste à faire.

Waspson se mit à réfléchir profondément.

Bien qu'on fût en été, comme la journée était pluvieuse et M. Cleave très-frileux depuis quelque temps, un feu de bois fumait, prêt à s'éteindre, dans la cheminée. Waspson se frappa le front, courut au foyer, rapprocha les tisons noircis, souffla dessus et fit jaillir la flamme.

— Je tiens notre affaire, John !

John fit un mouvement d'horreur :

— Quoi, monsieur, vous voulez le mettre au feu !

— Pourquoi non ?

— Le brûler tout vif ! Oh ! monsieur, c'est trop cruel !

— Il ne souffrira pas longtemps. Du reste, après ce qui s'est passé déjà entre nous et lui, nous n'avons plus à choisir. Il faut qu'il y passe, ou que nous y passions. Vous allez le tenir solidement par les jambes ; moi je lui maintiendrai seulement le visage sur le feu. Nous mettrons son grand fauteuil à côté. Le vieux sera tombé par hasard, vous comprenez, ou par suite d'une attaque d'apoplexie, et il aura été asphyxié. Alors, quand il ne bougera plus, nous appellerons au secours l'un après l'autre, vous arrivant par la chambre voisine, et moi accourant par l'escalier. Ce n'est pas plus malin que ça.

— Vous êtes le diable en personne, murmura le valet; quand le vieux a accepté mes services, sur votre recommandation, je ne savais pas où vous en vouliez venir et si je l'avais su, je crois que je ne serais jamais entré chez lui.

— Ce n'est plus le moment de réfléchir, répliqua Waspson. Nous sommes entre la fortune et la prison, ou pire encore; un peu de courage et la fortune est à nous pour jamais.

En disant ces mots, il avait attaché ensemble, par un double nœud, sa cravate et son mouchoir de poche, et il se mettait en devoir de lier les jambes du patient.

Celui-ci, qui ne perdait ni un geste ni une parole des deux associés, se vit avec terreur sur le point de laisser sa fortune non plus à la fille d'une ouvrière irlandaise, mais à son propre assassin. Il recommanda mentalement son âme à Dieu et se promit, s'il en réchappait, de chercher au plus tôt le moyen de mettre un terme aux convoitises des héritiers par trop dépourvus de scrupules.

Les deux mouchoirs étaient déjà roulés autour de ses pieds. John, qui se disait ancien marin et se prétendait de première force sur les nœuds, s'était chargé de terminer cette partie de la besogne. Waspson retourna aux tisons. Mais au moment de se remettre à souffler, un incident détourna son attention.

Ayant levé par hasard la tête vers la cheminée, il aperçut un regard doux et fixe arrêté sur le sien et qui semblait surveiller avec une attention calme tous ses mouvements.

Ce regard était comme vivant. Par un effet d'optique des plus naturels mais dont Waspson troublé ne songea point tout d'abord à se rendre compte, il se baissait

quand se baissait le misérable, se relevait avec lui, tournait avec lui vers la droite ou vers la gauche, et Waspson lui-même ne pouvait s'en détacher.

Ce regard était celui d'un portrait de Richard Cleave enfant. Waspson avait cru voir Bessy, à laquelle le portrait, avec ses longs cheveux bouclés, ressemblait à s'y méprendre, et une fascination véritable en était résulté, avec cette particularité singulière que ce n'était pas la colombe qui était fascinée par le serpent, mais le serpent par la colombe.

La bouche était souriante mais ferme; tous les traits exprimaient une fierté calme; Waspson y trouvait à la fois l'expression du reproche et celle du défi, et ces sentiments muets produisaient sur son imagination surexcitée un effet fantastique.

Il se rapprocha et reconnut son erreur; mais alors, et bien qu'il ne vît plus devant lui qu'une combinaison de couleurs inanimées, l'image que lui rappelaient ces couleurs ne lui permit pas de s'en éloigner aussitôt.

Il resta longtemps immobile à la contempler.

Etait-ce la luxure, était-ce la haine qui éclatait alors dans le feu sombre de ses yeux? L'une et l'autre, sans aucun doute. Toujours est-il que ces quelques minutes étaient précieuses pour M. Cleave et que peut-être l'image de sa petite-fille abandonnée pouvait lui sauver la vie.

— La peste m'enlève! observa John accroupi sur les jambes immobiles du vieillard, ne voilà-t-il pas mon-

sieur qui fait du sentiment? Eh ! patron, chaque chose en son lieu, entendez-vous?

Cette remarque rappela Waspson au sentiment de la situation.

Il lança au portrait une dernière menace et murmura :

« Je la tiens, cette fille audacieuse qui me méprise. Maintenant, orgueilleuse pauvresse, ou tu seras à moi, ou je t'ôterai jusqu'à ton nom !

Et il recommença à souffler le feu, mais non sans se laisser détourner encore plus d'une fois de son infernale besogne par les distractions que lui donnait le portrait.

— Il a le cœur pris, l'imbécile, murmura John entre ses dents. Mauvaise disposition pour le métier que nous faisons ! Jetez-moi ce portrait au feu, patron, et que cela finisse !

— Non, répliqua Waspson soufflant avec énergie; les indiscrets pourraient tourner contre moi cet incident difficile à expliquer.

La flamme, activée par un courant d'air rapide, s'élançait en gerbes pétillantes ; les chenets de fer étaient tout rouges ; une chaleur pénétrante remplissait l'appartement.

— Goddam ! n'allez pas nous faire rôtir nous-mêmes, observa John.

— Pas si bête, dit Wapson soufflant toujours ; moi brûler ma maison ! Quand même, un commencement

d'incendie ne ferait pas mal dans la circonstance. Nous aurions toujours le temps de l'éteindre après.

Le vieillard continuait à ne perdre aucun de leurs mouvements. Des gouttes de sueur perlaient sur son front, produites moitié par la chaleur, moitié par le sentiment de sa situation désespérée. Déjà il se figurait être sur le brasier, sentir sa chair rôtir et entendre les crépitations de la graisse fumant goutte à goutte sur les charbons. Mais son front intrépide n'en conservait pas moins une sorte d'impassibilité stoïque et sa lèvre un pli fier et dédaigneux. On devinait que, lors même qu'il eût été libre de la voix et du geste, il ne se serait jamais humilié à implorer ses bourreaux.

— John, tenez-vous prêt, dit Waspson, relevant son visage empourpré par le voisinage de la flamme ; nous avons un brasier d'enfer.

En ce moment, le vieillard, qui se trouvait étendu sur le côté avec une oreille appliquée contre le sol, poussa un cri étouffé, un cri de joie.

« Qu'est-ce qu'il a donc ? demanda Waspson. Serrez toujours, John. Dans une minute tout sera fini. Bon. Soulevez-le par les jambes ; moi, je vais le prendre par les épaules. Je me charge de lui mettre le nez sur le gril. C'est le plus difficile, mais ce ne sera pas long.

Mais la main de John, au moment d'obéir, s'arrêta en suspens.

Waspson, à son tour, tressaillit et fit un geste qui commandait le silence :

— N'entendez-vous pas quelque chose, M. Waspson?

— Et vous, John?

— Mais..... oui..... un bruit de roues.....

— Une voiture! dit John sautant vers la fenêtre et jetant un coup d'œil dehors à travers les volets fermés.

— Une voiture! que l'enfer la confonde. Vite John, descendez; dites qu'il n'y est pas, nous sommes perdus si l'on monte.

Le domestique lâcha le vieillard. Celui-ci, par un bond d'une force au-dessus de son âge, fut aussitôt sur ses jambes; mais déjà Waspson l'enlaçait de nouveau et, avant qu'il eût pu tout-à-fait se dégager de ses liens et du bâillon, une lutte acharnée s'engagea entre ces deux hommes, lutte disproportionnée et dont l'issue ne pouvait être ni longue ni douteuse.

Mais au moment où le vieillard roulait une seconde fois à terre, terrassé et toujours incapable de pousser un cri, une voix stridente retentit dans l'escalier :

« Mille tonnerres! Je vous dis qu'on se bat là-haut. Arrière, malotru en livrée, tu ne m'empêcheras pas de passer!

Et bousculant le domestique, un nouvel arrivant vêtu comme un homme du peuple, mais robuste et de formes athlétiques, enjambait l'escalier quatre à quatre et tombait comme une bombe au milieu de la lutte.

Il enleva pour ainsi dire par le collet de son habit

celui qui tenait le vieillard renversé et, l'obligeant à lâcher prise, il le terrassa à son tour. Alors avec un éclat de rire qui ébranla la maison :

— Ah! ah! ah! Chance des chances! c'est mon homme de devant l'église! Venez voir votre voleur de paperasses, Père Joseph! Ah! ah! ah! minute, mon vieux, nous avons un petit compte à régler ensemble. Voilà d'abord pour vous récompenser de battre un vieillard que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam, mais qui ne peut se défendre. Et voilà pour mon autographe volé. Et ceci pour la copie de mon autographe. Et encore pour la petite de Mary O'Shaghan que vous avez voulu dépouiller. Et puis pour le Père Joseph qui ne voudra pas taper lui-même.

Tout en parlant il appuyait d'un poing à assommer un bœuf. Le Père Joseph, presque suspendu à son bras, s'efforçait vainement de le retenir.

— Assez, Mills, le châtiment de cet homme appartient aux tribunaux.

— Bah! disait le cocher frappant toujours, les tribunaux! vous ne vous décidez jamais à livrer les gens aux tribunaux, vous! Dans tous les cas, quand la note à payer est un peu forte, comme la sienne, un petit à-compte avant règlement définitif, ça fait toujours plaisir!

Le vieillard, s'étant débarrassé de son bâillon, laissait faire le cocher. Cependant, lorsqu'il s'aperçut que Waspson était moulu à en perdre connaissance, il intervint aussi :

« Assez, assez, mon bon ami, je vous en prie, moi qu'il allait peut-être tuer sans vous, épargnez-le. De grâce, pas de meurtre chez moi.

— Chez vous, mon digne Monsieur? Sans vous commander, vous êtes donc le propriétaire de ce château? demanda Mills en abandonnant Waspson plus mort que vif.

— Je suis Monsieur Réginald Cleave, de Cleave-Hall.

— Cleave ! Cleave ! mais je connais cela. Attendez donc, vous êtes le père de feu M. Richard Cleave ?

— Oui, mon ami.

— Cleave ! j'y suis, j'y suis ! Encore une vieille connaissance que je ne pouvais pas rattrapper. La bonne idée que vous avez eue, Père Joseph, d'amener aujourd'hui ma voiture dans ce pays de découvertes où je ne vous avais pas encore accompagné ! Alors, Monsieur, vous êtes le grand-père des filles de Mary O'Shaghan?

Le silence du vieillard répondit seul affirmativement.

— Corbleu ! Monsieur, répartit Mills, elles sont mortes de faim, au moins une, et vous êtes le maître de ce superbe domaine ! Je vous en fais mon compliment bien sincère, Monsieur !

— Monsieur, balbutiait le vieillard, le service que vous venez de me rendre ne vous autorise pas à vous mêler de mes affaires.

— Eh bien ! oui, mêlez-vous-en tout seul, de vos affaires : vous les dirigez avec tant d'équité !

Parole d'honneur, maintenant que je sais qui vous êtes, je regrette quasi de m'en être mêlé tout-à-l'heure !

Et Mills tourna sur ses talons, demandant au Père Joseph s'il était disposé à rentrer tout de suite à Marston. Sur sa réponse négative, il lui annonça son intention à lui de retourner seul avec la voiture, et déclara qu'il ne voulait rien accepter, pas même une heure d'hospitalité, de ce modèle des grand-pères. S'il restait, il ne répondait pas de ses poings, vu qu'il se sentait trop en veine en ce moment de suppléer la justice absente.

Le maître de Cleave-Hall, en toute autre circonstance, n'eût certainement pas supporté ce langage, mais la vue du feu qui flambait toujours, et celle de ses mains encore rouges de la pression des liens, modérèrent son orgueil prêt à éclater. Il dit à Mills :

« Je ne vous retiendrai pas malgré vous, Monsieur ; je n'insisterai même pas pour vous revoir si vous devez vous exprimer toujours avec cette licence ; mais avant de vous quitter, ne pourrai-je rien vous offrir, moi qui vous dois la vie !

—Rien, Monsieur le land-lord, rien, rien ! Si quelque jour par hasard vous êtes tenté de générosité, vous enverrez un pain ou deux en mon nom à celle de vos petites-filles qui n'est pas encore tout-à-fait morte. Ça lui rappellera qu'elle a un grand-père millionnaire, et aussi qu'elle a quelque part, sur un siége de cocher, un ami qui ne la connaît pas, mais qui fut l'ami d'enfance de

sa mère et qui signa au fortuné contrat auquel elle doit l'honneur si enviable d'être née dans l'aristocratie.

Et il le laissa sur cette poignante ironie.

Le Père Joseph le rattrapa dans l'escalier pour lui recommander de nouveau, et dans l'intérêt de la fille de Mary O'Shaghan, le secret le plus absolu. Mills s'y engagea comme il avait déjà fait une autre fois, et l'on pouvait compter sur sa parole.

Resté seul avec Olivier Waspson Cleave, le vieillard lui redemanda le papier.

Waspson le lui rendit en y joignant le rouleau d'or. Il se traînait maintenant aux pieds de celui qu'il avait voulu brûler vif et le conjurait de ne pas le perdre.

Réginald lui montra du doigt la porte de la chambre et lui dit froidement :

« Si dans huit jours d'ici vous avez cessé de fouler le sol de l'Angleterre, j'oublierai que vous avez existé, mais si l'on vous y retrouve et que je le sache, aucune considération de nom ni de famille ne me retiendra : je vous déférerai à la justice du pays. Allez !

Le misérable ne se le fit point répéter. Il se défit sans éclat de son mobilier, puis, abandonnant ses terres qu'il n'aurait pu vendre de même et avec elles ses dettes beaucoup plus considérables que ses terres, il s'embarqua pour l'Australie.

John, son complice, avait jugé prudent de disparaître en même temps, sans réclamer ce qui pouvait lui être dû sur ses gages, mais sans songer non plus à restituer l'or qu'il avait dans ses poches.

CHAPITRE XV

Dernières luttes de l'orgueil & de l'amour.

Crise suprême

Sur ces entrefaites, le capitaine Barnold était rentré de sa longue croisière, et le gouvernement, pour le récompenser de services signalés, lui avait conféré coup sur coup le grade de contre-amiral et le titre de chevalier.

Réginald Cleave, malgré sa faiblesse encore aggravée par la violente secousse que nous venons de raconter, jugea de son devoir de chef de la famille de Mme Barnold, qu'on appelait désormais Lady Barnold, de fêter

cette double distinction. Il y eut donc à Cleave-Hall un dîner de gala auquel présida Lady Anna Cleave, revenue à cet effet, et où furent réunis tous les parents et toute la *gentry* du voisinage. Le Père Joseph y fut aussi invité, mais il s'excusa.

Le lendemain, Lady Anna retourna dans sa famille. Ceux des invités qui avaient passé la nuit au château vinrent de même successivement prendre congé du land-lord. Celui-ci insista pour retenir encore Sir et Lady Barnold, et il n'insista de la sorte qu'auprès d'eux.

Il leur dit, dès qu'ils furent seuls : Savez-vous, mes bons amis, que vous faites bien des jaloux? Lady Foxhill, et son frère Lord Sharpfang, M. Ravenson, M. Greedythroat, Miss Pikemouth, tous gens que je ne voyais presque jamais autrefois, m'obsèdent depuis peu de lettres et de cadeaux. Avez-vous remarqué hier quelles prévenances, quelles attentions? Il n'est pas jusqu'aux deux jeunes miss Squaleteeth qui, avec toute l'ingénuité de leur âge, ne m'adressent force œillades heureusement inoffensives pour le mien. Vous devinez à quelle date remontent toutes ces subites tendresses?

— Sans doute à la mort de ce pauvre petit Eustache, répondit Lady Barnold.

— Justement; mais l'ardeur déjà fort vive de Lady Foxhill pour moi s'est mise à flamber encore de plus belle depuis qu'elle a eu vent de ce que je vais vous communiquer, mes bons amis. La veuve de

mon fils, Lady Anna, sera avant peu Lady Goldburn.

— Ah! tant mieux! dit Sir Barnold; j'ai connu Lord Goldburn dans les Indes. Il est aussi aimable que riche. C'est vous dire qu'il l'est immensément.

— Cette nouvelle, reprit le vieillard, m'amène à vous en annoncer une autre; c'est que, écartant mon premier cousin Waspson pour raisons à moi connues, écartant de même la ligne des Foxhill, les Squaleteeth, les Ravenson et les autres, auxquels ce serait certainement faire injure que de les soupçonner de tenir le moins du monde à mon héritage, vu que tous s'efforcent, avec une louable émulation, de me persuader du contraire, j'ai fait mon testament en faveur de ma cousine Lady Barnold ici présente.

Sir Barnold se leva vivement:

— Oh! mille grâces, cher Monsieur Cleave; mais bien qu'il y ait des situations auxquelles je n'ai pas le droit de faire allusion, puisque vous ne m'y avez point autorisé, ce que je sais, Monsieur, ne me permet pas d'accepter et, au nom de ma femme, je refuse.

— Moi aussi, dit Lady Barnold; en mon propre nom, je refuse péremptoirement.

— Mais vous ne comprenez pas, balbutia le vieillard d'un ton embarrassé et avec un regard significatif. Moi mort, vous ferez de mes biens ce que bon vous semblera.

— Je comprends, dit Lady Barnold; vous acquiescez

d'avance à leur transmission, par mon intermédiaire, à d'autres mains.

— Mais oui, comme il vous plaira, dit le vieillard avec agitation. Je ne puis pourtant pas me déjuger formellement aujourd'hui, me rétracter, annuler par mon testament les vingt dernières années de ma vie!

— Monsieur Cleave, dit Sir Barnold, en supposant cette condition tacite de votre part, mais acceptée de la nôtre hautement, solennellement et devant Dieu, ma femme préférerait sans doute que votre testament fût à son nom plutôt qu'à celui de lady Foxhill ou de lord Sharpfang qui pourraient deviner moins bien que nous vos intentions. Seulement permettez-moi de vous avouer, Monsieur Cleave, que la personne à laquelle vous songez mérite mieux que cette reconnaissance indirecte et qu'il serait plus digne peut-être de vous-même...

— Plus digne de moi, plus digne de moi! interrompit le vieillard avec violence. Tout le monde va me faire la leçon maintenant! Hier un cocher, aujourd'hui un amiral qui revient tout exprès des Indes. Bravo, Messieurs, ne vous gênez pas!

Et il sortit sans vouloir entendre ni excuses ni explications.

Sir Barnold voulait le suivre de force. Sa femme le retint: Mon ami, ceci est une crise que je prévoyais, et puisse-t-elle être décisive! Laissons-le. Je le connais; en ce moment nous ne pouvons l'aider que de nos prières.

Le vieillard se mit à parcourir d'un pas saccadé sa chambre à coucher. Tantôt il marchait précipitamment,

tantôt il s'arrêtait, frappait de sa canne contre le parquet; il s'asseyait et s'essuyait le front; ensuite il recommençait sa promenade irrégulière pour l'interrompre encore: Le ciel confonde cette Lady Barnold et ses persécutions, murmurait-il. J'ai bien vu que ce n'est pas à ma dépouille qu'elle en veut, comme ce gibier de potence de Waspson. Mais qu'avais-je besoin qu'on me mît sous les yeux ces deux filles oubliées ? Qu'avais-je besoin de voir leur vérité religieuse ? Honte et malheur ! moi papiste ! moi grand-père de deux enfants de la populace irlandaise : jamais ! qu'en dira-t-on dans le Kent ?... Ils vont livrer mes cheveux blancs à la risée publique !

Il sonna d'une main fiévreuse. Son valet de chambre, le successeur du traître John, parut. Le vieillard ne se souvenait déjà plus de l'avoir appelé :

— Que me voulez-vous, Tom ? Vous aussi, coquin, vous vous acharnez après moi !

— Mais, Monsieur, vous avez sonné.

— Ah ! bien, puisque j'ai sonné, allez dire à Lady Barnold que... Non, ne lui dites rien, entendez-vous? rien. Mais partez donc, ôtez-vous de là. Partirez-vous ?

Il se laissa tomber sur une chaise et y resta comme anéanti. Tout d'un coup il se retourna et regarda tout autour de lui pour s'assurer qu'il était bien seul. Alors il tira de sa poche son porte-monnaie, l'ouvrit, y prit une petite clé et l'introduisit sans bruit dans la serrure d'un tiroir, d'où il retira une corbeille, la corbeille de la petite marchande de gâteaux, et dans cette cor-

beille la fameuse copie de l'acte de mariage de Richard.

Il considérait ces deux objets d'un œil égaré et s'en écartait comme s'il en avait eu peur. Il allongea la main pour les repousser loin de lui : Allons, s'écria-t-il, j'en serai quitte pour ne plus revoir ces Barnold... Oui, ajouta-t-il tout bas, et pour mourir seul, abandonné, entre les griffes des Waspson ou de leurs semblables, pour mourir sans espoir que Dieu me pardonne !

Il fit flamber une allumette : Maudite paperasse, panier de malheur, cauchemar de ma vieillesse, vous ne m'obséderez plus !

Et il approcha la flamme du papier.

C'en était fait. Mais la corbeille arrêta son regard une derniere fois, et une larme tomba de son œil fixe et morne.

Pendant ce temps l'allumette s'éteignit.

Il saisit la corbeille et la portant ardemment à ses lèvres :

« O Margaret, s'écria-t-il, toi qui m'as pardonné avant de mourir, de là-haut prie pour ton grand-père !

Et il appuya sa tête sur la corbeille et se mit à sangloter.

Au bout de quelques instants il prit une plume et écrivit...

« Monsieur Peterstone, ou plutôt Père Joseph, — car je vois bien qu'il faut que je me décide à vous appeler « mon père », comme font les autres, — venez me voir, venez, je vous en supplie. Le plus tôt sera le meilleur. »

Le prêtre accourut sans retard. M. Cleave prit à peine

le temps de s'informer de sa santé, et lui demanda s'il n'y avait donc absolument pas moyen de s'arranger avec le bon Dieu sans passer par l'Église catholique romaine :

— Aucun, Monsieur, aucun : Hors de l'Église, point de salut.

— Vous êtes absolu, Monsieur Peterst... mon Révérend Père !

— C'est ainsi, Monsieur. La vérité est une; l'erreur seule transige ; mais le oui et le non ne sauraient être également vrais sur une même question. Prenez pour exemple la question de la présence réelle. Si Jésus est corporellement présent sur l'autel pendant la messe, vous, protestants, vous faites acte d'impiété en ne tombant pas à genoux devant l'hostie consacrée; s'il n'y est pas, nous, catholiques, nous faisons acte d'idolâtrie en adorant un morceau de pain. C'est l'un des deux; il faut opter.

— Oui, j'admets cela, Monsieur Peterstone ; je conviens que si vous considérez la vérité en elle-même, intrinsèquement, il n'y en a qu'une. Mais relativement à nous, pauvres humains, auxquels elle se présente sous tant de faces différentes, serez-vous donc inexorable ? Tandis que le Pape organise des associations de prières pour la conversion des protestants, j'ai vu les protestants en former une pour la conversion du Pape. Il y a donc sincérité et conviction des deux côtés. Mais il ne vous coûte rien, à vous autres papistes, je le sais,

de damner en masse tous ceux qui ne pensent pas exactement comme vous.

—Permettez, Monsieur Cleave, vous nous connaissez mal. Il n'y a qu'une Église, et point de salut hors de son sein : nous le proclamons ; mais ce sein est vaste, et nous nous plaisons à compter parmi ceux qu'il renferme une infinité de chrétiens qui, sans le savoir, appartiennent à l'âme de l'Église, et qui, tout en se croyant loin d'elle, sont sauvés en elle et par elle. Tels sont tous les enfants hérétiques et schismatiques n'ayant pas atteint l'âge de raison ; telles encore ces innombrables âmes de bonne volonté qui suivent l'erreur parce qu'elles la prennent pour la vérité, de bonne foi et sans qu'il y ait eu de leur faute dans leur ignorance.

— A la bonne heure ! Monsieur Peterstone, je puis donc mourir tranquille dans la communion où je suis né !

— Ceci, Monsieur Cleave, c'est une autre affaire. Vous sentiriez-vous assez fort de votre conscience pour plaider au tribunal de Dieu que l'Église véritable vous fut inconnue, invinciblement inconnue?

Le land-lord garda le silence.

— Mais, reprit-il bientôt, il me semble qu'un honnête homme ne devrait jamais abandonner la religion de ses pères !

— Monsieur Cleave, je connais ce proverbe cher aux fils de Henri VIII, de Calvin et de Luther ; seulement, je me demande pourquoi Luther, Calvin et Henri VIII n'ont pas commencé par se l'appliquer à eux-mêmes et pour leur propre compte. Nous n'aurions pas tant de

peine, vous et moi, à nous mettre d'accord aujourd'hui. Non, Monsieur, la vérité a par essence des droits imprescriptibles sur nous. Tout homme raisonnable qui la découvre n'importe où peut et doit la suivre; la raison ne nous a pas été donnée pour autre chose. Votre proverbe est la négation du progrès. Il éterniserait les divisions fatales dont Jésus-Chrit a prédit la fin : « Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. »

Après un nouvel intervalle de silence, M. Cleave demanda si le petit Eustache était au paradis des Catholiques.

— Au Paradis tout court, voulez-vous dire, car il n'y en a pas deux. Oui, Monsieur Cleave, il y est; il appartenait, selon mon explication de tout-à-l'heure, à l'âme de l'Église.

— Et celle qui... vous savez... Margaret, la fille de mon fils? ajouta le vieillard les yeux baissés et d'une voix tremblante.

— Elle aussi, j'en ai la douce confiance, ou plutôt la certitude.

— Eh bien, mon Père, eh bien, Lady Barnold, je veux aller auprès d'Eustache et de Margaret : je mourrai catholique!

CHAPITRE XVI

Où reparaissent pour la dernière fois la corbeille et la clochette de la petite marchande des rues

L'abjuration eut lieu dans la chapelle de Marston, sans éclat, les portes fermées, par le ministère du P. Joseph et en présence seulement de Sir et de Lady Barnold. Les domestiques n'en furent point avertis, les journaux moins encore.

Après la cérémonie, M. Cleave se trouvant beaucoup mieux, grâce au calme de son esprit, Lady Barnold voulut lui faire ses adieux pour quelques semaines, parce qu'elle avait affaire à Paris.

« Bonne Thérésa, de grâce ne me quittez pas encore, lui dit le vieillard. Sans doute, il faut y aller à Paris, il faut y aller sans retard; mais pas vous, je vous en supplie. »

Les dix premiers mois de pension de Bessy touchaient à leur terme, les vacances allaient s'ouvrir.

Mais comme l'année scolaire était également achevée pour les deux jeunes Barnold à Londres, il fut arrangé que l'amiral se chargerait de la course la plus longue, celle de Paris, et que sa femme irait à Londres, d'où elle pouvait être de retour, au besoin, en moins de six heures. Elle eut soin de ne pas partir sans laisser Lady Anna à sa place à Cleave-Hall.

Mais le mieux dans l'état du vieillard ne se soutint que peu de jours. M. Cleave, qui ne sortait plus de son fauteuil et qui tremblait de froid à côté d'un foyer sans cesse embrasé, fut obligé de se mettre au lit. Sa belle-fille ne le quittait pas plus que n'avait fait Lady Barnold. Elle passait la journée à côté de lui à broder, à causer, à lire à haute voix et à écrire.

« Ma chère Anna, lui dit le malade, je sens que je m'en vais. N'essayez pas de me faire illusion. Les tortures secrètes de ces douze derniers mois m'ont épuisé. Vous devriez bien écrire aux Barnold pour hâter leur retour. Je crois même que vous feriez bien de les rappeler par une dépêche télégraphique.

— Nous attendons Thérésa aujourd'hui même, mon cher père. En ce qui concerne l'amiral, j'avais prévenu

votre désir et voici quelques lignes pour lui que j'envoie à la poste; cela suffirait amplement. Rien ne presse, cher père, et vous avez bien tort de vous tourmenter.

— Que lui dites-vous, Anna? Je suis curieux comme un enfant: voyons ce que vous lui dites à cet excellent Sir Barnold.

— Mais peu de chose; de revenir au plus tôt, et de revenir seul, du moins seul à Cleave-Hall.

— Pas cela, Anna; il faut changer la fin de votre billet. Il faut qu'il ne revienne pas seul, au contraire.

— Mais, cher père, bien que vous ne soyez nullement en danger, une émotion trop forte en ce moment pourrait vous faire beaucoup de mal.

— Anna, il m'arrivera ce qu'il plaira à Dieu. Ah! c'est que vous ignorez quels grands changements se sont opérés dans le vieux Réginald Cleave, durant votre précédente absence. Anna, je ne veux pas que vous l'appreniez par d'autres que par moi : je suis catholique romain.

— Vous, Monsieur Cleave?

— Moi-même, mon enfant. Vous attribuerez cela à la faiblesse d'un esprit qui a baissé; je vous y autorise, ce qui n'est guère dans mes usages, n'est-ce pas? Mais vous vous tromperez, Anna, je vous en avertis. Je le dois un peu aux conversations de M. Peterstone, je veux dire du Père Joseph, un peu aux exemples de ce noble cœur qu'on appelle Lady Barnold ;je le dois beaucoup, je le dois surtout à cette pauvre Meg, la petite

marchande de gâteaux, dont le souvenir me suit partout. »

Lady Anna s'attendait si peu à cette communication qu'elle ne pouvait que répéter : catholique romain, Monsieur Cleave, Monsieur Réginald Cleave, Monsieur Cleave de Cleave-Hall !

— Eh oui, mon enfant, et, sur son honneur de gentilhomme, Monsieur Cleave de Cleave-Hall ne croit pas avoir dérogé autant que vous paraissez le craindre. J'ai quitté la compagnie de nos pères, mais pour celle de nos aïeux. J'ai suivi l'exemple de la famille royale de Saxe, de la famille souveraine d'Anhalt-Koëthen, du prince d'Igenheim, frère du roi de Prusse, de l'avant-dernier archevêque protestant de New-York, de lord Spencer, aujourd'hui religieux passioniste, des Newmann et des Manning, naguère les flambeaux de l'anglicanisme, et de beaucoup d'autres qui nous valaient vous et moi, ma chère Anna. Je suis un ouvrier de la dernière minute de la dernière heure, comme le furent nos rois Jacques Ier et Charles II, moins courageux que Jacques II et ses enfants, comme l'a été de nos jours S. A. R. la duchesse de Kent, mère de sa très-gracieuse majesté la Reine Victoria. Ces derniers princes, ma chère Anna, avaient jugé le protestantisme plus commode pour vivre ; mais pour mourir le catholicisme leur a semblé plus sûr.

Et comme la jeune femme restait muette, ne pouvant surmonter son étonnement :

— Ma chère enfant, retenez ceci. Si jamais vous rencontrez un honnête homme dont la conscience soit en-

combrée de sophismes ou la volonté hésitante devant une action vertueuse mais pénible, envoyez-le à confesse, Anna, tout comme une bonne femme irlandaise, envoyez-le à un prêtre catholique, à un Père Joseph quelconque : je vous réponds qu'il s'en trouvera bien. Il a été inplacable, ce Père Joseph. Il a appelé les choses par leur nom, et je ne rougis plus, Anna, de réparer le mal que vous savez ; je rougis seulement de l'avoir fait. Ah ! que n'ai-je eu le bonheur de me confesser il y a vingt ans !

Il reprit après quelques instants de repos : Vous allez vous remarier, Anna. C'est bien, c'est très-heureux : Cleave-Hall n'était plus une famille pour vous, car moi je ne me compte plus comme de ce monde. Je vous remercie de ce que vous avez fait pour le bonheur de mon fils et le mien et vous demande pardon de toute la patience que nous vous avons donné l'un et l'autre l'occasion d'exercer envers nous. Dans mon testament... Ah ! voici Lady Barnold. Bonjour, chère Lady, soyez la bien venue, comme toujours. Vous vous faites bien désirer. Et où sont ces chers petits ?

— Ils sont là, Monsieur Cleave ; je n'osais les introduire sans votre permission.

— Faites-les entrer, Thérésa, et qu'un vieillard prêt à quitter la terre leur souhaite de ressembler à leurs parents ; je ne leur souhaite que cela. Rapportent-ils des prix ? Ah ! bon, deux, trois, quatre couronnes ! Bravo, jeunesse ! Si j'en avais la force, j'ajouterais : Hourrah pour la vieille Angleterre, dont mes contem-

porains et moi remettons l'honneur entre vos mains !

Les deux jeunes Barnold, sur un signe de leur mère, baisèrent avec respect la main du vieillard et se rangèrent modestement vers le pied du lit.

Lady Anna admirait les belles proportions de leur taille robuste et étonnamment grandie depuis dix mois, la noblesse de leurs traits, la distinction et la simplicité de leurs manières.

M. Cleave reposa également ses regards sur eux pendant quelques minutes, sans rien dire. Alors, se tournant vers sa belle-fille :

— Je vous devine, Anna : vous portez envie à votre amie Thérésa; moi aussi, et nous en avons mille fois sujet. Heureusement, vous êtes jeune encore. Espérez! La maternité pour vous ne sera peut-être pas toujours une source de larmes et de deuil comme avec ce pauvre petit Eustache. A propos, où en sont les arrangements de votre père et de la famille de votre futur?

— Je crois que tout est prêt, ou peu s'en faut, dit Lady Barnold répondant pour son amie. Avant trois semaines, notre chère Anna aura cessé de porter le nom qu'elle pare de sa grâce et de ses vertus depuis bientôt neuf ans.

— Mais je n'aurai pas cessé, cher Monsieur Cleave, ajouta vivement Lady Anna, de me considérer comme votre fille, de vous aimer et de vous vénérer comme mon père.

— Anna, reprit le vieillard, trois semaines, c'est trop long pour moi. Vos respects seront pour ma mémoire,

non pour ma personne. Puisse seulement le nom de Goldburn vous apporter plus de bonheur que le mien! Puisse, dans vingt ans d'ici, votre âge mûr se parer de deux joyaux comme ceux-ci!

« Mon testament... Vous trouverez mon testament en double, Anna et Thérésa, dans le tiroir que voici. Ouvrez et prenez-en chacune une copie. Il y a en outre la copie authentique du mariage de Richard : Thérésa, c'est pour vous.

Vous connaissez mon héritière, n'est-ce pas? Bessy aura tout, sauf restitution, bien entendu de la dot d'Anna, à laquelle je me réjouis de pouvoir ajouter cinq mille livres sterling, c'est-à-dire un peu plus d'une année de mes revenus, comme cadeau de secondes noces.

« Pareille somme sera partagée entre vos deux fils, Thérésa ; ce sera pour le premier uniforme du marin et pour la première soutane du prêtre, si tant est que leurs vocations se maintiennent. Je laisse en outre huit mille livres pour fonder à Marston un asile qu'on appellera « l'asile Meg, » en faveur des jeunes ouvrières pauvres et sans parents ; elles trouveront là, sous la direction de quelques religieuses, le logis en commun, une pension à bon marché, et un abri, en cas de chômage ou de maladie ; je me suis entendu sur tout ceci avec le Père Joseph. Le Père Joseph recevra, de plus, mille livres pour ses pauvres, car il n'est pas juste que je leur fasse perdre ce que le saint prêtre a pu m'avancer dans la personne de Meg et de Bessy.

« Enfin, il y a deux cents livres pour un certain cocher du nom de Mills, que vous connaissez, je crois, Thérésa ; huit cents livres pour l'école du dimanche à Marston, autant pour la petite chapelle catholique, qui a bien besoin d'être agrandie, et deux mille deux cents livres à répartir entre mes plus anciens serviteurs et fermiers, conformément à une liste que vous trouverez annexée au testament. Total, si je ne me trompe, vingt-sept mille livres de capital à déduire, y compris la dot d'Anna.

« Il restera à Bessy un peu plus de deux mille livres sterling de rentes en propriétés, et près de mille en placement sur l'État et sur diverses compagnies. Avec cela, ses tuteurs, qui sont Sir Barnold et Lord Goldburn, le futur d'Anna, ne seront pas embarrassés d'elle. Mais si mes vœux étaient exaucés... mes vœux les plus chers, Thérésa, m'entendez-vous ?...

— Eh bien ? demanda Lady Barnold ?

— Eh bien, Thérésa, vous resteriez sa mère toute sa vie.

Le vieillard accompagna ces mots d'un regard dirigé sur le fils aîné de Lady Barnold.

Il fit une nouvelle pose et reprit ensuite :

— Oui, Thérésa, vous avez été l'ange gardien de ma maison ; il faut que vous continuiez à couvrir de vos ailes l'honneur que vous y avez préservé, la paix que vous y avez ramenée ; il faut que vous restiez dans la prospérité ce que vous fûtes dans l'adversité. Bessy vous devra ainsi son bonheur dans l'avenir comme dans le passé. Et moi il me semble que je dormirai mieux là-bas à côté de Richard et d'Eustache, si je

laisse ici derrière moi un fils d'adoption tel que le vôtre pour faire revivre les morts. Y consentez-vous, Thérésa?

— L'honneur en serait grand pour lui et la joie pour moi, répondit Lady Barnold; seulement, dans une affaire de ce genre, tout engagement est subordonné au consentement des deux jeunes intéressés et ceux dont vous vous préoccupez ici avec tant d'affection ne se sont jamais vus.

— Bien entendu, Thérésa, mais ils se verront, je ne vous demande que cela, et c'est assez, d'après ce que je connais de l'un et de l'autre. Mettez dans ma main les mains de vos deux fils, Thérésa. Bien; laissez-moi les regarder encore une fois, comme s'ils étaient les miens. L'un, à l'autel, priera pour le repos de mon âme; l'autre perpétuera ma race, en y ajoutant l'illustration des Barnold. Et peut-être un jour, permettez-moi cet espoir, un jour un cadet de famille, un de vos petits-fils, Thérésa, ranimera le nom de Cleave éteint dans ma personne. Je désire seulement que, dans ce cas, mon domainê de Cleave-Hall soit distrait en sa faveur du majorat de l'aîné. Rappelez cela à l'amiral. Vous vous étonnez de tant de projets et de prévisions de ma part. Mais à quoi donc aurais-je employé mes longues insomnies, sinon à tous ces calculs?

« Encore une chose que je ne voulais pas vous dire si tôt; mais il faut bien se décider. Il existe à Marston, au milieu des fosses communes, un cercueil qu'il faudra exhumer. Je veux reposer auprès d'elle, je le veux. Anna, Thérésa, me le promettez-vous? »

Les deux dames en prirent l'engagement avec des larmes dans la voix.

Epuisé par un aussi long discours, le vieillard se tut ferma à demi les yeux et parut plongé dans une sorte de somnolence. Les assistants se faisant signe de la main pour s'inviter réciproquement au silence, commencèrent à sortir sans bruit, en marchant sur la pointe des pieds.

— Restez, dit-il; je ne dors pas. Je songeais à mon passé. Dieu a été moins dur envers moi que moi envers mes enfants. Je suis plus heureux que je n'ai mérité.

Il regarda de nouveau, l'un après l'autre, tous les assistants, comme s'il eût cherché quelqu'un parmi eux, puis il se retourna du côté du mur, les yeux arrêtés sur un objet qu'il tenait presque entièrement caché sous les draps. On reconnut plus tard que c'était une petite corbeille.

Les deux dames voulurent lui relever ses oreillers: Je suis bien comme cela, dit-il; oh! comme je me repose bien ainsi!

Et il fit signe qu'on le laissât seul.

Mais à peine tout le monde était-il sorti, qu'il rappela Lady Barnold.

— Thérésa, à quelle heure arrive le train de Douvres à la station voisine?

— A neuf heures moins un quart.

— Et quelle heure est-il maintenant?

— Huit dans quelques minutes.

— Bien, Thérésa. O la pauvre Meg! chère sainte!... Thérésa, je suis bien faible, que Dieu me pardonne!

Le soleil venait de disparaître à l'horizon. Le ciel é-

tait pur, l'atmosphère calme et les vapeurs brumeuses commençaient à s'élever de la rivière qui arrose la vallée au-dessous de Cleave-Hall. Les derniers reflets du jour s'éteignaient graduellement dans les nuages, pâles vers le haut du ciel, rouges encore du côté de la terre. Au dedans de la chambre, la respiration inégale du vieillard, au dehors les bêlements lointains des troupeaux rentrant aux étables étaient les seuls bruits perceptibles, bruits légers et qui troublaient à peine le silence universel. Les moissonneurs rentraient des guérets sans chanter; les bergers comprimaient les aboiements de leurs chiens et faisaient un détour pour éviter les approches du château, car ils savaient le maître malade. C'était, en un mot, une de ces soirées chères à M. Cleave, une de celles où il aimait tant à entendre parler de Margaret.

Lady Barnold, pour n'avoir pas à se lever de nouveau, alluma la veilleuse qui devait brûler toute la nuit sur un guéridon, entre des pots de tisane et sous une image de la Vierge qu'elle avait suspendue au mur. Elle s'assit alors au chevet du malade et se disposa à recommencer le récit déjà tant de fois répété.

« Plus près, dit le vieillard. Thérésa, donnez-moi votre main. Combien de fois, Thérésa, je l'entends dans la nuit quand je ne puis dormir, et je suis bien sûr que ce n'est pas un rêve! Je l'entends si distinctement, la petite clochette qui promène ses sons argentins, mesurés, pénétrants. Elle gravit la colline et elle redescend. Elle passe de rue en rue, de maison en maison; elle s'arrête, sans doute pendant qu'on choisit dans le petit

panier, et elle reprend sa marche interrompue, toujours égale, toujours patiente. Margaret, Margaret! »

A ces mots, pressant la main de Lady Barnold :

— Thérésa, la voici... je l'entends, je l'entends, vous dis-je. Sûrement vous devez l'entendre vous-même.

Lady Barnold fit un mouvement pour dégager sa main ; mais il la retint avec une vigueur telle qu'elle fut obligée de la lui abandonner.

La nuit s'épaississait. La lumière de la lampe brillait de plus en plus dans la chambre envahie par les ténèbres, et jetait des lueurs vacillantes mais paisibles sur la figure de la Vierge. Lady Barnold ne pouvait plus qu'avec peine distinguer les traits du mourant, car elle sentait qu'il se mourait.

— Aidez-moi de vos prières, Thérésa. Écoutez... Voici la petite clochette qui prie aussi pour moi de sa voix plaintive. Tout est noir partout ; mais je n'ai pas peur ; elle est là ; elle se rapproche. Dites, l'entendez-vous maintenant ?

— Permettez, dit Lady Barnold, que j'appelle quelqu'un, que je voie si le Père Joseph est là. Et elle fit pour s'éloigner un nouvel effort, aussi inutile que le premier. Sa main était toujours retenue comme dans un étau.

— Je suis prêt pour mourir, dit le vieillard. Margaret, je suis prêt. Non, pourtant... il me semble que j'avais encore quelque chose à faire... Thérésa, aidez-moi donc à retrouver ce que c'est.

En ce moment la porte s'entrouvrit tout doucement, un flot de lumière inonda la chambre, et, fraîche, radieuse, encadrée dans un chapeau de paille aux rubans

roses flottants, une figure de jeune fille apparut et envoya vers Lady Barnold un baiser passionné quoique silencieux, suivi d'un geste suppliant qui voulait dire : Me voici, puis-je entrer?

— Entrez, mais pas de bruit, ma fille, ôtez votre chapeau. Vous m'embrasserez plus tard. Allumez à la veilleuse le cierge béni que vous trouverez couché sur la cheminée ; posez-le sur ce flambeau tout auprès. Bien.

Le vieillard demandait toujours : Qu'avais-je donc encore à faire? Plus de souvenir, plus du tout!..

Alors Lady Barnold élevant la voix :

— Mon cousin, ce qui vous restait à faire, le voici : bénir cette enfant qui est là devant vous.

Il fit un soubresaut dans le lit et arrêta sur la nouvelle venue des yeux fixes et pleins d'effroi. Margaret! Pas Margaret, ce n'est pas Margaret!

— Je suis sa sœur, s'écria la jeune fille, sur les joues de laquelle roulaient de grosses larmes.

— Sa sœur, sa sœur! Je ne me souviens pas. Il passa sa main sur son front et se retourna vers la petite corbeille, comme pour se reposer la vue.

Les deux femmes retenaient leur respiration.

Après un instant, le vieillard se mit à ramasser ses draps, à les froisser, à les tirer au hasard de ses débiles mains; signe ordinaire d'une agonie qui commence. Il demanda : Qu'est-ce donc qu'on lui disait, à Margaret?

Tandis que Lady Barnold cherchait à deviner le sens de cette question, la jeune fille, comme par inspiration, répondit :

— Seigneur, ayez pitié de cette âme! Christ, ayez

pitié d'elle! Sainte Marie, priez pour elle! Tous les saints et saintes, priez pour elle!

Le vieillard interrompit avec véhémence :

— Petite Margaret, qui n'avez jamais maudit personne, priez pour moi!

— Voici sa croix, reprit la jeune fille ; elle est indulgenciée pour l'heure de la mort.

Et elle ôta de son cou un petit crucifix grossier qu'elle lui mit devant les yeux.

Presque sans peine et sans aide, le mourant s'assit sur son lit et fit signe qu'elle le lui passât autour du cou. L'orsqu'il l'eut, il le prit dans ses mains et le contempla avec amour.

— Mais d'où vient-elle, cette croix? demanda-t-il d'une voix haletante, à peine intelligible.

— Je la lui ai ôtée moi-même quand elle fut morte, et je l'ai gardée.

Le vieillard fixa de nouveau sur elle ses yeux hagards; puis tout d'un coup :

— Bessy, Bessy Cleave, la fille de Richard, ma fille Bessy ! Seigneur Jésus, bénissez-moi comme je la bénis, et pardonnez-moi comme elle me pardonne!

Et par un effort convulsif, il se jeta dans les bras de la jeune fille qui le serra sur son cœur en sanglotant :

— Oh! oui, mon père, je vous pardonne et je vous aime! Mon bon père, je ne me souviens plus que de votre bénédiction paternelle !

Elle s'aperçut que ses bras et sa tête étaient pendants; elle le recoucha doucement sur l'oreiller : il était mort

FIN

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

TABLE

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE

PRÉFACE I
CHAP. Ier. — La petite clochette 1
II. — Deux orphelines 23
III. — Un mariage inconsidéré 34
IV. — Les tentations de la faim 69
V. — Le land-lord de Cleave-Hall 95
VI. — Où l'enfance se montre heureusement au-dessus des préjugés de l'orgueil 117
VII. — Où l'on trouvera une satire des mœurs anglaises 135
VIII. — Qui s'ouvre sur une scène poétique et se ferme sur un nouveau deuil 142
IX. — Dans la sacristie de Marston 161
X. — Comment il est possible de savourer des petits gâteaux et d'en faire l'éloge, tout en pensant à autre chose 181
XI. — Qui donne des nouvelles de Paris 189
XII. — Recommandé aux lecteurs sérieux pour qu'ils le méditent, et aux autres pour qu'ils ne le lisent point 205
XIII. — Où l'on montre qu'une injustice non réparée peut devenir fatale à son auteur 217
XIV. — Où le serpent est fasciné par le regard de la colombe 233
XV. — Dernière lutte de l'orgueil et de l'amour. — Crise suprême 247
XVI. — Où reparaissent pour la dernière fois la corbeille et la clochette de la petite marchande des rues 257

Rennes, T. HAUVESPRE, imp.-libr., rue Impériale, 4.

LIBRAIRIE CATHOLIQUE ET INTERNATIONALE
DE
P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR
23, rue Cassette, et rue de Mézières, 11
PARIS
On envoie franco, contre le prix en un mandat. — COMMISSION. — RELIURE. — Février 1868.

FABIOLA
OU L'EGLISE DES CATACOMBES
Par S. E. LE CARDINAL WISEMAN.

Traduction **française, intégrale** et **remarquable,** tant pour la fidélité que pour l'élégance, avec **Préface** et **Notes** de l'auteur. **Inscriptions tumulaires, Gravures dans le texte,** etc.

ÉDITION SPLENDIDEMENT ILLUSTRÉE
21 GRANDES EAUX-FORTES HORS TEXTE
NON DES
LITHOGRAPHIES

1 FRONTISPICE gravé par M. L. GAUCHEREL, et **20** grands sujets à pleine page dessinés et gravés par M. L. FRŒLICH.

Magnifique volume grand in-8° jésus, broché, **15** fr. ; — relié en toile anglaise, riche dessin spécial en or, haut relief, tr. jaspée, **18** fr. ; — *Idem*, tr. dorée, **20** fr. ; — 1/2 chagrin, plats en toile, tr. jaspée, **20** fr. ; — *Idem*, tranche dorée, **22** fr.

Les QUALITÉS ARTISTIQUES de ces ILLUSTRATIONS leur ont conquis, dès leur apparition, une place distinguée et hors ligne, un succès INCONTESTÉ.

ALBUM FABIOLA

Les **21 planches** ci-dessus annoncées, **tirées sur chine,** à un TRÈS-PETIT NOMBRE D'EXEMPLAIRES, montées sur bristol, et formant un album grand in-4°, reliure toile rouge élégante, tr. dorée. — Prix : **20** fr.

... JE NE SACHE PAS QU'ON AIT PUBLIÉ QUELQUE PART UNE ÉDITION DE **FABIOLA** COMPARABLE A CELLE DE M. LETHIELLEUX. **Ce qui distingue celle-ci de toutes les autres, c'est la magnificence de ses illustrations. Ces splendides gravures,** nées du texte, ne déshonorent pas

leur origine, loin de là, **elles font rejaillir sur elle autant de lumière qu'elles en avaient reçu...**

(Le Magasin du Foyer.)

... Le crayon de Frœlich a dessiné avec cette grâce exquise que l'on connaît les principaux personnages du récit.

L'eau-forte excelle pour ces illustrations. Ses légers contours expriment **avec un grand charme** les scènes de cette époque lointaine entrevue par la science du cardinal Wiseman. **Le pinceau lutte de grâce avec la plume, et contribue à faire un brillant volume qu'il faudrait placer au premier rang de toutes les bibliothèques destinées à la jeunesse.**

(*Le Monde*, 20 décembre 1867.) ARMAND RAVELET.

... Dans ses nombreux dessins, M. Frœlich a fait preuve d'une grande intelligence de la composition et des effets, et de beaucoup d'habileté dans le maniement de sa pointe fine et délicate. Je citerai entre les planches les plus remarquables : *Agnès et Fabiola, Fabiola à la Campagne,* ravissant petit tableau : le *Loup et* le *Renard,* le *Martyre d'Agnès,* la *Conversion de Fabiola*, etc. Il ne fallait pas moins que ces illustrations d'un nouveau genre, et si séduisant, pour ce magnifique in-8°, imprimé AVEC UN LUXE TYPOGRAPHIQUE qui double le plaisir de la lecture; car les chefs-d'œuvre eux-mêmes gagnent à cet encadrement qui flatte si doucement les yeux.

Aussi, pour mon compte, j'en remercie l'éditeur, et bien des gens, en ce moment, lui savent gré de cette publication opportune qui les a tirés d'embarras en leur ôtant le souci du choix pour le cadeau d'étrennes.

(L'*Union*, 10 janvier 1868.) BATHILD BOUNIOL.

... Nous tenons à signaler la magnifique édition que vient d'en publier M. LETHIELLEUX, et les belles eaux-fortes qui l'accompagnent... Les compositions de M. FRŒLICH **sont dignes de l'ouvrage qui les a inspirées :** nous ne saurions mieux les louer. **Une publication pareille n'a besoin que d'être connue pour être appréciée.** *(Bibliographie catholique,* juin 1867*).*

... Une pensée heureuse de M. LETHIELLEUX vient de rendre un éminent service aux lettres chrétiennes, en assurant à l'œuvre du cardinal Wiseman de nouveaux et brillants succès. L'artiste qui a illustré **FABIOLA** a senti l'étendue de son obligation, et il s'en est heureusement acquitté. Nous devons particulièrement louer en lui **un goût très pur, une sobriété pleine de réserve, un sentiment très-juste de la pieuse simplicité propre à l'époque des catacombes, et enfin une fidélité scrupuleuse envers le texte et l'esprit du livre.** *(Le Catholique).*

... C'est plaisir de voir **avec quelle finesse d'intention, avec quelle vérité,** l'artiste, dessinateur et graveur à la fois, a compris la pensée de l'écrivain apôtre, en a traduit les charmantes inspirations et les visions sereines.... C'est d'abord la plus suave de toutes : la vierge et la sainte Agnès, parmi les fleurs, entre deux branches de lis, fleur elle-même, lis elle-même..... Puis c'est le fils de Lucina l'adolescent martyr..... Fabiola, pâle et intrépide sous le poignard de Fulvius... et les trois jeunes vierges sous leurs longs voiles et leurs

couronnes blanches... et la douce agonie de Miriam... et ce frontispice, d'un effet si simple et si grand !... Que l'on ajoute à ses remarquables gravures, **la richesse et le fini de la reliure, la beauté de l'impression,** et l'on verra que l'éditeur et l'artiste ont fait de **FABIOLA** une **œuvre d'art, un splendide cadeau de fête** ou de **jour de l'an,** qui sera offert à toutes les jeunes filles chrétiennes, et **qui sera, dans leur bibliothèque, le chef-d'œuvre et le type des ouvrages d'imagination, comme l'Imitation de J.-C. est celui des ouvrages de morale.**

(Gazette de Liége, Etienne MARCEL.)

FABIOLA

Autres éditions de la même traduction pour Bibliothèques paroissiales, Distributions de prix, Propagande, etc. (1)

L'édition ci-dessus grand in-8° jésus, sans gravure : 5 fr. — In-8° glacé : 2 fr. — In-8° sur carré : 1 fr. 50. — In-18 jésus *(Récits)* : 1 fr. 50. — In-18 jésus *(compacte et complète* comme les précédentes) : **SOIXANTE-QUINZE CENTIMES ! (0 fr. 75)**

25,000 exemplaires de cette traduction, répandus en un an, ont prouvé qu'elle avait eu sa raison d'être.

AURÉLIA

OU

LES JUIFS DE LA PORTE CAPÈNE

PAR M. A. QUINTON, AVOCAT

Ancien bâtonnier, membre de l'Académie de Sainte-Croix,

Ouvrage précédé d'une lettre de Mgr **DUPANLOUP,**

Evêque d'Orléans,

2e ÉDITION. — Deux forts volumes in-18 jésus. — Prix : 5 francs.

« ... Pour nous, s'il nous fallait, en terminant, résumer d'une manière saisissante l'impression générale que nous a laissée l'AURÉLIA de M. Quinton, nous la comparerions à une œuvre du même genre qui a captivé des millions de lecteurs : FABIOLA, du cardinal Wiseman ;

(1) Voir plus bas : *Récits de l'Histoire de l'Eglise.*

et nous dirions : *l'intérêt du récit est au moins égal, et l'érudition de beaucoup supérieure.* » *(La France centrale.)*

« ... AURÉLIA est comme un nouveau Pompéï qui sortirait tout à coup de terre et viendrait présenter à nos regards étonnés toutes les particularités d'une civilisation morte depuis des siècles. »

« AURÉLIA, de M. Quinton, est certainement une production hors ligne ; elle est digne du succès de FABIOLA. »

(Le Catholique.) J. CHANTREL.

« ... J'ai lu votre AURÉLIA, mais je ne saurais vous peindre ou exprimer, ni en français, ni en espagnol, ni en aucune langue, le PLAISIR et L'ADMIRATION que j'ai sentis au plus haut degré en la lisant. »

Séville, 16 février 1867. FERNAN CABALLERO.

LE DIEU PLUTUS

ETUDE SUR L'EMPIRE ET LA PAPAUTÉ A LA FIN DU IIIe SIÈCLE

Par M. A. QUINTON, auteur d'*AURÉLIA*.

1 beau vol. in-8° glacé. . 5 fr.
1 — in-18 jésus. . 3 50

Il ne s'agit plus ici du Christianisme naissant, il s'agit du Christianisme triomphant dans Rome, et à la veille d'y dominer réellement par la conversion de Constantin....

L'Empire, en effet, était fini, bien fini ; quoi que l'on essaie ensuite, il n'existera plus dans Rome.

Déjà, depuis environ un siècle avant l'époque que nous étudions, les Empereurs s'en sont éloignés d'eux-mêmes. Comme s'ils en étaient repoussés par quelque cause mystérieuse, ils vont vivre et mourir ailleurs, et Constantin, comprenant également qu'il ne peut y avoir sa place, l'abandonne à son tour, pour fonder une autre capitale du monde aux dernières limites de l'Europe, et en face de l'Asie. On dirait que de ce nouveau lieu, il veut tout à la fois regarder le passé et contempler l'avenir.

Au profit de qui s'accomplit cette étonnante retraite ? C'est précisément l'objet de notre examen et nos recherches...

De même que, dans AUR LIA, nous avons voulu signaler les premières conséquences de l'établissement du Christianisme dans Rome, de même, dans le DIEU PLUTUS, nous avons voulu montrer les premières origines du *pouvoir temporel* des Papes dans la ville qu'à cause d'eux on appelait déjà la *Ville éternelle*...

Le Prêtre romain (*antistes romanus*) n'effrayait pas les Empereurs par ses agitations, par ses entreprises, par ses clameurs ; il les consternait par son immobilité, par les œuvres de sa charité, par son silence. Mais il les faisait encore plus trembler par sa mort. Vingt fois, les Empereurs s'étaient précipités sur cet homme, qui n'était ordinairement qu'un vieillard facile à accabler, et vingt fois, à la place de *Celui* que le martyre avait enlevé, reparaissait aussi ferme, aussi confiant et plus radieux, *Celui* qui avait la promesse d'être à jamais la pierre indestructible du nouvel édifice... (Extrait de la *Préface.*)

EUDOXIA

TABLEAU DU Ve SIÈCLE

Par Mme la Comtesse IDA HAHN-HAHN

Fort vol. gr. in-18 jésus, 3 fr. (*Seule trad. franç. autorisée*).

« ....Ce nouvel ouvrage, dû au talent si chrétien et si brillant de Mme Hahn-Hahn, nous retrace, sous les couleurs les plus vives, le monde du Bas-Empire et la cour de Bysance aux temps de saint JEAN CHRYSOSTOME, l'un des principaux personnages. C'est dire assez que ce travail a sa place marquée d'avance à côté d'*Aurélia* et de *Fabiola*.

« .... La figure principale se place d'elle-même à son plan. Nature brillante, richement douée, et pourtant exerçant une influence pernicieuse, telle fut l'impératrice Eudoxia. Mais ce contraste de qualités disparates n'est pas le côté le plus saillant de son caractère. Ce qui distingue surtout sa personnalité et accentue son rôle, c'est qu'Eudoxia a suivi, en l'élargissant, la ligne tracée par Constantin et Théodose, et a poussé à ses dernières limites l'immixtion de l'Etat dans les choses de l'Eglise, en convoquant les Conciles, en nommant aux siéges épiscopaux, en déférant à des tribunaux civils la juridiction des affaires ecclésiastiques. Les deux grands empereurs que je viens de nommer n'avaient touché au domaine de l'Eglise qu'avec une extrême réserve; on peut même dire qu'ils y avaient été en quelque sorte forcés par les circonstances du moment. La protection souveraine dont il leur appartenait de couvrir l'Eglise contre les persécutions du polythéisme et de l'arianisme, était loin de s'exercer au nom d'un droit de souveraineté sur l'Eglise. C'est ce prétendu droit qu'une femme jeune, fière et passionnée, a revendiqué et tenté d'établir. Eudoxia fut, dans un sens, la première personnification du CÉSAROPAPISME....

« Je placerai ici une réflexion qui s'est présentée cent fois à mon esprit, pendant que j'écrivais **Eudoxia.** A quel décret providentiel obéirent les empereurs qui, en se convertissant au christianisme, cessèrent de résider à Rome? Ils bâtirent Constantinople, ils se fixèrent à Milan, ils s'éloignèrent jusqu'à Trèves et se retirèrent même dans la marécageuse cité de Ravenne, — mais ils n'habitèrent plus la ville de Rome. Centre du monde spirituel, Rome devait rester à couvert des influences qui sont inséparables d'un trône mondain, et dont l'approche eût été, pour l'élément humain de l'Eglise, aussi funeste à Rome qu'elle le fut à Constantinople...

« Depuis que l'Eglise chrétienne est debout, Rome a été son libre centre. Les souverains qui ont cherché à l'assujettir ont été, l'un après l'autre, précipités dans la nuit du tombeau, et Rome, semblable au soleil, a poursuivi sa marche triomphante à travers les temps. L'astre lumineux a ses éclipses — cela est vrai — mais qu'en résulte-t-il? — des ténèbres épaisses qui obscurcissent la terre. » (Extrait de la *Préface.*)

RÉCITS
DE
L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

Cette collection comprendra plus de 50 *volumes*, qui paraîtront à des intervalles très-rapprochés, et offriront le plus sérieux intérêt pour les *Bibliothèques paroissiales et populaires, les Distributions de prix* et la *Propagande des bonnes lectures*.

On peut se faire inscrire pour recevoir les volumes par la poste au fur et à mesure de leur mise en vente.

Lettre de S. G. Mgr l'archevêque de Bourges à l'Editeur.

Bourges, 6 *mars* 1867.

Monsieur,

Je suis, avec intérêt, vos *Récits sur l'Histoire de l'Eglise*.....Tous ont un but utile qu'on ne saurait trop encourager : plusieurs dénotent un vrai talent et sont le fruit de recherches précieuses. Je suis heureux de vous féliciter de cette bonne et intéressante publication.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

† C. A., *archevêque de Bourges.*

A M. l'abbé GUENOT, (auteur de plusieurs volumes de cette collection)

ÉVÊCHÉ
DE COUTANCES.

Monsieur l'abbé,

Je vous remercie de vos volumes ; j'ai déjà lu *Michel Soudais*, et je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt.....

Je vais signaler vos ouvrages dans mes Petits Séminaires

† J. P., évêque de Cout. et d'Avr.

« Nous applaudissons de grand cœur aux *Récits de l'Histoire de l'Eglise* publiés par M. Lethielleux. »

(*Messager de la Semaine*, 25 févr. 1865).

« Je ne saurais trop approuver l'œuvre excellente que font les collaborateurs de la publication, d'offrir ainsi une réunion d'ouvrages moraux et instructifs ; je m'associe de toute l'énergie de mes vœux au succès de l'œuvre.

« Je tâcherai de vous faire trouver des amateurs parmi mes confrères qui, comme moi, s'occupent de procurer de bonnes lectures aux *jeunes personnes*. »

L'abbé G., vic. à Marseille.

« .... N'omettez pas de m'envoyer *tous* les volumes au fur et à mesure qu'ils paraîtront ; car je désire la *collection complète*. Les 20 volumes déjà parus répondent pour ceux qui doivent venir ensuite. Ces Récits sont très-intéressants, nos jeunes filles les lisent avec plaisir. »

Sr AGNÈS, pour la supérieure du couvent de l'Immaculée-Conception, à Marseille.

« ... Aussi les encouragements et le succès ne lui manqueront pas (*à cette collection*).

Où trouver des récits plus attachants que dans l'histoire des persécutions, des combats et des triomphes de l'Eglise de Jésus-Christ? Les fictions les plus ingénieuses pâlissent devant ces vives et palpitantes réalités, et l'histoire profane n'approche pas de l'intérêt de cette histoire sacrée. » (*Le Catholique*).

VOLUMES DÉJA PARUS DES RÉCITS :

Les titres précédés d'un astérisque (*) sont encore sous presse à la date du présent catalogue.)

GUENOT (C.) — **Hamani l'Essénien,** Scènes des temps apostoliques. 1 vol. 1-50

GUENOT (C.) — **Sabinianus,** ou les premiers Apôtres de la Gaule. 1 vol. 1-50

QUINTON (A.) **Aurélia,** ou les Juifs de la Porte Capène, nouv. édit. 2 forts vol. 5-00 (*Voir plus haut*).

GUENOT (H.) — **Felynis,** ou les Chrétiens sous Domitien, 1 vol. 1-50

DE BEUGNON (H.) — **Antonia,** ou les martyrs de Lyon. 1 vol. 1-50

QUINTON (A.) — **Le Dieu Plutus,** étude sur l'empire et la Papauté à la fin du IIIe siècle. 1 très-fort vol. 3-50

WISEMAN (le card.) — **Fabiola** ou l'église des Catacombes. (*Voir plus haut*). 1 vol. 1-50

* DE GAULLE (J.-M.) — **Semmô l'Affranchi.** 1 vol. 1-50

DE LABADYE (A.) — **Nysa.** 1 vol. 1-50

DE MARICOURT (R.) — **Marcien** ou le Magicien d'Antioche. 1 vol. 1-50

GUENOT (H.) — **Les colons de Favianes.** 1 vol. 1-50

HAHN-HAHN (Ctesse.) — **Eudoxia,** tableau du Ve siècle. (*Voir plus haut*). 1 fort vol. 3 fr.

GUENOT (C.) — **Les Fils d'Arius.** 1 vol. 1-50

DE NAVERY (R.) — **Le Filleul de l'Evêque.** 1 vol. 1-50

DES MELLETTES (J.) — **Rodoald** ou le dernier prince Lombard. 1 vol. 1-50

BRESCIANI (R. P.) — **Mathilde de Canosse,** traduit librement de l'italien, par Stephen LAMY. 1 vol. 1-50

DE LATREICHE (S.) — **Les Légendes de saint François d'Assises,** par ses trois compagnons (2e édit.) 1 vol. 1-50

DE NAVERY. (R.) — **La confession de la Reine.** 1 vol. 1-50

GUENOT (H.) — **L'Ermite du mont des Oliviers.** 1 vol. 1-50
EMERY (M.) — **Robert de Saverny.** 1 vol. 1-50
DES JOURNEAUX (J.) — **Le chevalier aux armes vertes.** 1 vol. 1-50
* EMERY (M.) — **Le Pèlerinage de Grâce.** 1 vol. 1-50
CHAUVIERRE (l'abbé) — **Les Martyrs de Gorcum.** — 1 vol. 1-50
DE BEUGNON (H.) — **Lucia de Mommor.** 1 vol. 1-50
DE LABADYE (A.) — **Le Baron de Hertz.** 1 vol. 1-50
EMERY (M.) — **Princesse et Esclave.** 1 vol. 1-50
DE NAVERY (R.) — **Le Missionnaire de la Terre Maudite.** 1 vol. 1-50
GUENOT (C.) — **Michel Soudais** ou les Pontons de Rochefort. 1 vol. 1-50
DE NAVERY (R.) — **Martyr d'un secret.** 1 vol. 1-50
BRESCIANI (R. P.) — **Le Juif de Vérone.** trad. abrégée. 1 vol. 1-50
POSTEL (M. l'abbé) — **Rome,** dans sa vie intellectuelle, dans se vie charitable, dans ses institntious populaires. 2e édit. 1 vol. 1-50
FRANCO (R. P.) — **Simon-Pierre et Simon le Magicien,** légende. (*Seule trad. franç. aut.*) 1 vol. 1-50
* THOLMEY, — **Les Fils de la Montagne.** 1 vol. 1-50
* MARCEL. (Et.) — **La Légende du Lac.** 1 vol. 1-50
* LASCAUX. — **Valeria,** ou la Vierge de Limogne. — 1 vol. 1-50
* PICHON. — **Les Martyrs au XIXe siècle,** ou Vie de Mgr BERNEUX. 1 vol. 1-50
* BAYLE. — **La Perle d'Antioche.** (*En préparation*).
* BUET (Ch.) — **Morogh à la Hache.** (*En préparation*).
LAGARDE (Marcel.) — **Le Val ce la Salm,** Histoires et Scènes ardennaises (1re *série*). Beau volume in-18 jésus, format des *Récits de l'histoire de l'Eglise.* — 1-50
.....**Les bords de la Salm** (2me *série*). 1-50
LAGRANGE (l'abbé). — **Les Martyrs d'Orient,** d'après ASSEMANI. In-12. 1-50

Un grand nombre d'autres volumes sont en préparation.

Rennes, T. HAUVESPRE, imp.-libraire, rue Impériale, 4.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPR.

DU MÊME ÉDITEUR :

FABIOLA

OU L'ÉGLISE DES CATACOMBES

Par S. Em. le Cardinal WISEMAN

Edition splendidement illustrée de 20 grandes EAUX FORTES de L. FRŒLICH, et Frontispice gravé par L. GAUCHEREL et de nombreux bois dans le texte

Magnifique volume grand in-8° jésus, broché, **15** fr.; — relié en toile anglaise, riche dessin en or, tr. jaspée **18** fr ; — *Idem*, tr. dorée, **20** fr.; — 1/2 chagrin, plats en toile, tr. jaspée, **20** fr.; — *Idem*, tr. dorée, **22** fr. On envoie *franco* contre un mandat sur la poste.

AUTRES ÉDITIONS DU MÊME OUVRAGE

L'édition ci-dessus grand in-8° jésus, sans gravures : 7 fr. 50 — In-8° glacé : 2 fr. — In-8° sur carré : 1 fr. 50 — In-18 jésus (*Récits*) : 1 fr. 50 — In-18 jésus (*compacte* et *complète* comme les précédentes) : 1 fr.

25,000 exemplaires de cette traduction française, en un an, ont prouvé qu'elle avait eu sa raison d'être.

... JE NE SACHE PAS QU'ON AIT PUBLIÉ QUELQUE PART UNE ÉDITION DE FABIOLA COMPARABLE à celle de M. LETHIELLEUX. (*Magasin du Foyer.*)

L'éditeur et l'artiste ont fait de **Fabiola** une **œuvre d'art**, un **splendide cadeau de Fête**, ou de **jour de l'an**, qui sera offert à toutes les jeunes filles chrétiennes, et **qui sera, dans leur bibliothèque, le chef-d'œuvre et le type des ouvrages d'imagination, comme l'Imitation de Jésus-Christ est celui des ouvrages de morale.** (*Gazette de Liége*, E. MARCEL.)

AURÉLIA ou les Juifs de la porte Capène, par M. A. Quinton, avocat, ancien bâtonnier, membre de l'académie de Sainte-Croix. Ouvrage précédé d'une lettre de Mgr DUPANLOUP, évêque d'Orléans. Nouv. édit. 2 forts vol. in-18 jésus. — Prix : 5 fr.

LE DIEU PLUTUS, étude sur l'Empire et la Papauté à la fin du IIIe siècle, par M. A QUINTON, avocat. 1 beau vol. in-8° glacé : 5 fr. — 1 fort vol. in-18 jésus..... 3f 50

EUDOXIA, tableau du Ve siècle, par Mme la comtesse Ida HAHN-HAHN. Fort vol. gr. in-18 jésus..... 3 »

PEREGRIN, par Mme la comtesse Ida HAHN-HAHN; traduction par Marc VERDON. 2 beaux vol. in-18 jésus..... 5 »

DEUX SŒURS, esquisses contemporaines, par LA MÊME. 2 beaux vol. in-18 jésus..... 5 »

LA FEMME D'UN OFFICIER, par Mathilde BOURDON. 1 vol. in-18 jésus..... 2 »

MADEMOISELLE DE NEUVILLE, par LA MÊME. 1 v. in-18 j. 2 »

ANNE-MARIE, par LA MÊME. 1 vol. in-18 jésus..... 2 »

LES BELLES ANNEES, par LA MÊME, 1 beau v. in-18 jésus. 2 »

LA CHAMBRE DES OMBRES, par Marin DE LIVONNIÈRE. Beau vol. in-12..... 2 50

BRUTUS LE MAUDIT (1792-1848), par J. CHANTREL, rédacteur de l'*Univers*. Beau vol. in-18 jésus..... 2 »

LA FALAISE DE MESNIL-VAL, par LE MÊME, 1 v. in-18 jés. 2 »

ANGELE, histoire d'une chrétienne, par E. de MARGERIE. 1 beau vol. in-18 jésus..... 2 »

Rennes. — T Hauvespre, rue Impériale, 4.